



Guy Barthèlemy

Voyage du jeune Anarchasis en Grèce

2003 - Reservados todos los derechos

Permitido el uso sin fines comerciales

Guy Barthélemy

Voyage du jeune Anarchasis en Grèce

Je suppose qu' un scythe, nommé Anacharsis, vient en Grèce quelques années avant la naissance d' Alexandre, et que d' Athènes, son séjour ordinaire, il fait plusieurs voyages dans les provinces voisines, observant par-tout les moeurs et les usages des peuples, assistant à leurs fêtes, étudiant la nature de leurs gouvernemens, quelquefois consacrant ses loisirs à des recherches sur les progrès de l' esprit humain, d' autres fois conversant avec les grands hommes qui florissoient alors, tels qu' épaminondas, Phocion, Xénophon, Platon, Aristote, Démosthène, etc. Dès qu' il voit la Grèce asservie à Philippe père d' Alexandre, il retourne en Scythie ; il y met en ordre la suite de ses voyages ; et pour n' être pas forcé d' interrompre sa narration, il rend compte dans une introduction, des faits mémorables qui s' étoient passés en Grèce avant qu' il eût quitté la Scythie.

L' époque que j' ai choisie, une des plus intéressantes que nous offre l' histoire des nations,

p11

peut être envisagée sous deux aspects. Du côté des lettres et des arts, elle lie le siècle de Périclès à celui d' Alexandre. Mon scythe a fréquenté quantité d' athéniens qui avoient vécu avec Sophocle, Euripide, Aristophane, Thucydide, Socrate, Zeuxis et Parrhasius. Je viens de citer quelques-uns

des écrivains célèbres qu' il a connus ; il
a vu paroître les chef-d' oeuvres de Praxitèle,
d' Euphranor et de Pamphile, ainsi que les
premiers essais d' Apelle et de Protogène ;
et dans une des dernières années de son séjour
en Grèce, naquirent épique et Ménandre.
Sous le second aspect, cette époque n' est
pas moins remarquable. Anacharsis fut
témoin de la révolution qui changea la face
de la Grèce, et qui, quelque temps après,
détruisit l' empire des perses. à son arrivée,
il trouva le jeune Philippe auprès
d' épaminondas ; il le vit monter sur le
trône de Macédoine, déployer pendant 22 ans
contre les grecs toutes les ressources de
son génie, et obliger enfin ces fiers
républicains à se jeter entre ses bras.
J' ai composé un voyage plutôt qu' une histoire,

p111

parce que tout est en action dans un voyage,
et qu' on y permet des détails interdits à
l' historien. Ces détails, quand ils ont
rapport à des usages, ne sont souvent
qu' indiqués dans les auteurs anciens ; souvent
ils ont partagé les critiques modernes. Je
les ai tous discutés avant que d' en faire
usage. J' en ai même, dans une révision,
supprimé une grande partie ; et peut-être
n' ai-je pas poussé le sacrifice assez loin.
Je commençai cet ouvrage en 1757 ; je n' ai
cessé d' y travailler depuis. Je ne l' aurois
pas entrepris, si moins ébloui de la beauté
du sujet, j' avois plus consulté mes forces
que mon courage.

Les tables que je place après cet avertissement,
indiqueront l' ordre que j' ai suivi.

ANALYSE CRITIQUE DES CARTES

pV

En géographie, quand une carte est copiée
ou réduite d' après une autre carte, il faut
avoir la bonne foi de l' avouer ; quand elle
diffère essentiellement de toutes les cartes

connues, il faut en donner l'analyse critique. C'est en conséquence de ce principe, que je vais exposer le plus succinctement qu'il me sera possible, les raisons sur lesquelles je me suis fondé dans la composition des cartes de l'ancienne Grèce, qui accompagnent le voyage du jeune Anacharsis.

Je ne comprendrai point dans cette analyse, les plans particuliers, parce qu'ils pourroient faire chacun la matière d'un ou même de plusieurs mémoires. J'avouerai néanmoins que ceux des batailles de Salamine et de Platée eussent été bien imparfaits, si m le comte de la Luzerne, actuellement ministre de la marine, n'eût eu la bonté de me donner ses avis, et de lire ses auteurs anciens, mes dessins sous les yeux. Je dois à m le comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur à la porte, la communication de tout ce qu'il a fait lever dans ce pays, et

pVI

je puis dire que les parties réduites d'après ses plans, sont les plus exactes de mes cartes. Ils sont presque tous de M Foucherot, ingénieur des ponts et chaussées, qui m'a non-seulement confié ses dessins et journaux manuscrits, mais qui m'a encore figuré, autant bien qu'il lui a été possible, les parties de sa route qu'il n'a pas eu le temps de lever, et dont j'avois besoin. La collection géographique des affaires-étrangères, dans laquelle feu m le comte de Vergennes a bien voulu me permettre de fouiller, m'a fourni quantité d'autres plans de ports et d'îles, et j'ai trouvé à la bibliothèque du roi, sinon le voyage entier de m l'abbé Fourmont, du moins des lambeaux, dont j'ai tiré tout ce qu'il étoit possible.

Les héritiers de feu M D'Anville, m'ont aussi communiqué les notes de ce fameux géographe, auquel la science a tant d'obligations, et dont les erreurs mêmes sont respectables, parce qu'elles n'attestent que le défaut des connoissances à l'époque où il dressoit ses cartes. Enfin, j'ai trouvé dans quelques manuscrits géographiques de feu M Fréret, savant connu par sa vaste

érudition, des extraits raisonnés des portulans, que j' aurai lieu de citer assez souvent.

Il ne me reste plus qu' à parler d' une géographie en grec moderne, de Mélétiüs, archevêque d' Athènes et natif de Joannina en épire, composée sur la fin du dernier siècle, et imprimée à Venise en 1728, en un volume in-folio. J' en ai tiré plusieurs notions pour les parties septentrionales de la Grèce ; mais je n' ai pu en faire usage pour le Péloponèse, parce que les cartes de cette presqu' île étoient déjà gravées, lorsque j' en eus connoissance. Je dois encore ajouter que si mes cartes sont moins imparfaites que celles qui les ont précédées, elles doivent une partie de leur mérite à l' auteur

pV11

même du voyage d' Anacharsis, qui a bien voulu en discuter plusieurs points essentiels avec moi.

Je ne comprendrai point non plus dans cette analyse, la carte du Palus-Méotide et du

Pont-Euxin, parce que le temps et les évènements nous ayant amenés beaucoup de connoissances, depuis qu' elle est dressée, elle auroit eu besoin d' être refaite. Je me bornerai donc à la carte générale de la Grèce, et aux particulières de chacune de ses provinces.

Je me suis servi de toutes les observations astronomiques que j' ai pu me procurer, quand je les ai trouvées bonnes. à leur défaut j' ai fait usage des distances données par les anciens et les modernes ; mais avant tout il faut que je rende compte des élémens de mes mesures.

Dans toutes mes cartes, j' ai pris, à l' exemple de M D' Anville, pour échelle de comparaison, les lieues communes de France de 2500 toises, parce qu' elles m' ont paru répondre assez généralement aux heures de marche employées par les voyageurs dans cette contrée. Le stade olympique que j' évalue sur mes cartes à 94 toises 5 pieds, se conclut de la longueur que m le roi assigne au pied grec. Quant au stade pythique, c' est celui que M D' Anville a déjà fait connoître ; et qu' il fixe à la 10 partie du mille romain, ou aux 4 sur 5 du stade

olympique. Je l' ai nommé pythique , parce qu' il m' a paru établi principalement dans le nord de la Grèce, et que selon la remarque de Spon, le stade qui existe encore à Delphes est plus court que celui d' Athènes. Par les mesures que l' on a de ce dernier, on voit qu' il étoit de la longueur ou à-peu-près du stade olympique. Il est vrai que Censorin,

pV111

en comparant les stades qu' il appelle italique, olympique et pythique, compose celui-ci de 1000 pieds, tandis que le premier, selon lui, n' est que de 625, et le second de 600. Mais Aulu-Gelle, qui travailloit en Grèce, dit précisément que le plus long de tous les stades est l' olympique ; d' ailleurs M D' Anville et avant lui Lucas Poetus, ont déjà remarqué que Censorin ne distingue ici le stade italique du stade olympique, que faute de connoître la différence des pieds qu' il emploie dans leur composition, et que 625 pieds romains, sont égaux à 600 pieds grecs olympiques. On ne sauroit donc compter sur la mesure du stade pythique de Censorin. Cependant si on prend les 1000 pieds pour celle du diaule ou stade doublé, on aura encore pour la longueur du stade pythique, 500 pieds qui sont juste les 4 sur 5 de 625 pieds romains. Quoi qu' il en soit, le stade pythique étant plus court d' 1 sur 5 que le stade olympique, il revient à 75 toises, 5 pieds, 2 pouces, 4 lignes et 4 sur 5 de ligne de notre mesure, ou à 76 toises de compte rond, comme l' a évalué M D' Anville.

Je me suis servi quelquefois d' un stade encore plus court. C' est celui que M D' Anville appelle macédonien ou égyptien, et qu' il évalue en plusieurs endroits depuis 50 toises jusqu' à 54 et même plus.

La projection de la carte générale est dressée dans l' hypothèse de la terre aplatie, ou du moins la diminution des degrés de longitude est calculée d' après la table qui se trouve à la fin des supplémens pour l' astronomie de

p1X

M De La Lande ; car la différence de cette hypothèse à celle de la terre sphérique, est presque insensible sur l' échelle que j' ai choisie. Les méridiens étant droits sur ma carte, leur intervalle a été fixé sur les tangentes des parallèles 36 et 40, et j' ai toujours compté le degré de latitude pour 57000 toises de compte rond, comme l' évalue la table de M Schulze à la hauteur de 39 degrés. Il est inutile de dire que la courbure des parallèles a été conclue et tracée d' après la différence de la sécante au rayon sur chaque méridien ; mais il sera bon de prévenir que si ces mêmes parallèles sont droits sur les cartes particulières, c' est qu' autrement il auroit été difficile d' y tracer en tout sens les rayons dont il sera question par la suite, et que d' ailleurs la courbure ne seroit presque pas fait sentir. Je n' ai pas non plus marqué la longitude sur ces cartes particulières, parce que n' ayant aucune observation dans ce sens, dans toute l' étendue de ce qu' elles représentent, il falloit du moins atteindre Salonique, pour les y assujettir. La carte générale, au contraire, est appuyée sur plusieurs observations de longitude et de latitude. La position de Constantinople, autrefois Byzance, est prise de la connoissance des temps pour 1788 ; celles de Salonique, autrefois Therme, dans le fond du golfe Thermaïque en Macédoine, Smyrne sur la côte d' Asie, et Candie et la Canée dans l' île de Crète, ont été observées en longitude et en latitude, par le p Feuillée. M De Chazelles a donné la latitude de Rhodes ; et des navigateurs m' ont fourni la hauteur de quelques îles de l' Archipel.

pX

Je n' ai pu faire usage de l' observation du p Feuillée à Milo, parce qu' elle m' a paru fautive. M D' Anville l' avoit déjà jugée telle, puisque la longitude qu' il donne à cette île, dans ses cartes, diffère

d' environ 20 minutes de la détermination du p Feuillée. La longitude dans laquelle Mélos se trouve sur ma carte, est presque la même que celle de M D' Anville. Les cartes particulières ont pour base, 1 les observations de latitude, faites par Vernon, à Athènes, Négrepont, ou Chalcis en Eubée, et Sparte ; 2 deux observations de latitude faites par M De Chazelles, et que m' ont fournies les papiers de M Fréret ; la première dans le port de l' île de Zante, ou Zacynthe, la seconde au sud du cap Matapan, ou Ténare, directement à l' ouest de la pointe la plus méridionale de l' île de Cythère ; 3 la latitude de Volo, autrefois Pagase, au fond du golfe Pagasétique en Thessalie, donnée par Dapper, quoique je ne sache d' où il l' a tirée ; 4 celle de Corfou, d' après les tables de Riccioli et de Pimentel ; 5 celle de Durazzo, ou épidaune en Illyrie, selon la table de Philippe Lansberge, et 6 enfin la longitude et la latitude de Salonique, qui m' a servi à déterminer la longitude de toute la Grèce dans la carte générale. Athènes, d' où je suis parti pour toutes mes cartes particulières, a été observée en latitude par Vernon, à 38 degrés, 5 minutes. M D' Anville cite une autre observation qui fixeroit cette ville à 38 degrés, 4 minutes seulement ; mais ne l' ayant point trouvée parmi ses papiers, je m' en suis tenu à celle de Vernon.

pX1

à la position d' Athènes, j' ai assujetti le plan de la baie et de l' île Coulouri, levé en 1781, par M Foucherot, et que j' ai copié exactement dans mon plan du combat de Salamine. J' ai encore assujetti à la même position, une carte manuscrite du golfe d' Engia, levée par m le marquis de Chabert, en 1776. Cette carte m' a donné la figure de toutes les îles de la mer Saronique, la pointe du cap Scyllaeum, celle du cap Sunium, et la position même de l' Acro-Corinthe. Le rayon que M De Chabert a tiré du sommet du pic d' égine, sur le cap

Sunium, ne s'accorde pas, à la vérité, avec celui que Wheler a tiré du Sunium sur le même pic ; mais aussi, la position de l'Acro-corinthe est plus méridionale, sur cette carte, que celle d'Athènes, de 4150 toises environ, ou d'un peu plus de 4 minutes de latitude, précisément comme je l'avois trouvée, en 1782. C'étoit la combinaison seule des rayons tirés par Wheler, de l'Acro-Corinthe sur Athènes et sur le mont Hymette, et du mont Hymette sur l'Acro-Corinthe, qui m'avoit donné cette position ; car alors je ne connoissois pas la carte de M De Chabert. Corinthe ne peut donc être par 38 degrés, 14 minutes, comme l'a observée Vernon ; elle descendra, au contraire, à 38 degrés, 1 minute, 30 secondes environ, comme elle se trouve dans mes cartes. Corinthe ainsi fixée, j'ai assujetti à sa position une carte de l'isthme, levée géométriquement par les vénitiens, en 1697, et que Bellin a fait graver dans sa description du golfe de Venise et de la Morée. Cette carte, levée avec soin, m'a donné lieu de placer, assez exactement, le cap Olmies, quoiqu'il ne s'y trouve pas. Wheler a relevé

pX11

ce cap, de l'Acro-corinthe, dans l'aire de vent nord-nord-est, et Tite-Live dit qu'un temple de Junon-acréenne, bâti sur ce cap, est tout au plus à 7 milles romains de distance de Corinthe.

Entre Corinthe et Argos, les anciens comptoient 200 stades, au rapport de Strabon ; et aujourd'hui on met 8 à 9 heures par le plus court chemin, pour se rendre de Corinthe à Napoli de Romanie, ou Nauplia, qui est un peu plus loin qu'Argos. Dans mes cartes, on mesure en droite ligne 180 stades olympiques de Corinthe à Argos, et environ 7 heures un tiers de 2500 toises chacune, entre Corinthe et Nauplia.

Argos a toujours été placée assez directement au midi de Corinthe ; néanmoins la situation de la côte méridionale de l'Argolide, et en particulier la position de l'île d'Hydrea,

m' a forcé de la faire beaucoup plus occidentale. La citadelle d' Argos, Nauplia ou Napoli, et Tirynthe, aujourd' hui le vieux Napoli, sont placées d' après les rayons tirés sur ces lieux, par M Foucherot, de deux stations différentes ; d' abord au sortir d' un défilé, qui est près de Mycènes, et ensuite de la ville même d' Argos. De ce dernier point, M Foucherot a aussi tiré un rayon sur la partie de la côte de la Laconie, qui s' avance le plus à l' est, et cette côte ne peut aller au-delà. Tous ces relèvemens ont été faits selon le nord de la boussole ; mais je les ai rétablis dans le nord du monde, en faisant la variation de l' aiguille de 13 degrés, 15 minutes, vers le nord-ouest, comme M De Chabert l' a trouvée dans ces parages en 1776.

pX111

à la position de Nauplia ou Napoli, j' ai assujetti deux cartes manuscrites, levées en 1735, par feu M Verguin, ingénieur attaché à la marine. Elles m' ont fourni la côte et les îles de l' Argolide, depuis les confins de la Laconie jusqu' au cap Acra. Je ne dirai rien du mérite de ces cartes ; je me contenterai de renvoyer à M D' Anville, qui n' en a fait usage qu' après avoir reconnu leur exactitude. Du cap Acra et des îles Tipareus et Aristera, aujourd' hui les îles de l' Espéci et l' Espéci-Poulo, des rayons tirés sur les lieux voisins, m' ont donné les positions du mont Buporthmos et des îles aperopia et Hydrea. Ces relèvemens que j' ai trouvés parmi les papiers de M Fréret, m' ont paru être de M Verguin, et c' est ce qui me les a fait employer avec confiance. Du reste, la figure de ces mêmes îles, ainsi que celle de la côte opposée jusqu' au Scyllaeum, sont prises d' une autre carte manuscrite dressée par le pilote Vidal en 1735, et comparée à ce que Desmouceaux rapporte de cette côte. Hermione, aujourd' hui Castri, est encore fixée d' après sa distance de Trézène, ou Damala. M Fourmont dit avoir employé quatre ou cinq heures pour se rendre d' un de ces lieux à l' autre. L' île d' Hydrea est aussi fixée par le relèvement

qu' en a fait Tournefort, de sa station dans
l' île de Zéa, autrefois Céos ; et cette
dernière est placée d' après sa distance du cap
Sunium, et d' après les rayons tirés par Wheler
de ce cap, et qui s' étendent jusqu' à l' Anti-Milo.
En partant d' Argos, Pline m' a donné lieu
de déterminer

pXIV

la largeur du Péloponèse. Il dit que d' Argos
à Olympie, il y a 68 milles romains en
traversant l' Arcadie. Je les ai employés en
droite ligne, parce qu' après les avoir comparés
avec la route qui passe par Mégalopolis,
j' ai vu que cette dernière s' écartoit peu de
la ligne droite, et que néanmoins elle donnoit
infiniment plus de distance. En effet, la table
de Peutinger marque 12 milles d' Olympie à
Melaenae, 22 de Melaenae à Mégalopolis, et
20 de là à Tégée ; du moins c' est ainsi que
je crois qu' il faut lire la table. De Tégée
à Argos la distance manque ; mais il est facile
de la suppléer par la route des voyageurs.
M Foucherot compte 10 heures de marche entre
Napoli de Romanie et Tripolizza, et l' on
sait que cette dernière ville est près
de Tégée, puisque celle-ci porte encore le
nom de Palaeo-Tripolizza, ou de vieux
Tripolizza. On peut donc compter 87 ou 88
milles romains d' Olympie à Argos ou à Nauplia,
en passant par Mégalopolis ; ainsi la
réduction à 68, en droite ligne, sera encore
très forte.

Tripolizza est actuellement la capitale de la
Morée, ou du Péloponèse, et la demeure d' un
pacha, ou mouhasil, qui gouverne tout le pays ;
mais Léondari n' est pas l' ancienne Mégalopolis,
comme m' l' abbé Fourmont l' a fait croire
jusqu' à cette heure. Léondari est bâtie sur
la croupe du mont Taygète, et Mégalopolis
étoit dans la plaine au delà de l' Alphée.

Je croirois donc que cette dernière ville est
aujourd' hui le lieu appelé Sinano, que m' l' abbé
Fourmont prend, mal à propos, pour l' ancienne

pXV

Mantinée, et dans la vaste enceinte duquel il dit qu' il existe beaucoup de ruines. Léondari sera l' ancienne Leuctres dont il est question dans Xénophon, et qui fermoit une des entrées de la Laconie. Olympie subsiste dans un petit lieu appelé aujourd' hui Miraca. Chandler et M Foucherot y ont trouvé peu de ruines ; mais M Fauvel qui accompagnoit d' abord M Foucherot, a été plus heureux dans un second voyage qu' il y a fait en 1787, par ordre de m le comte de Choiseul-Gouffier. Il a retrouvé l' hippodrome, le stade, le théâtre et le temple de Jupiter ; en sorte que l' on aura dans peu la mesure exacte de tous ces monumens.

Cependant pour placer Olympie sur mes cartes, sa distance d' Argos ne suffisoit pas ; il falloit encore avoir sa latitude. Elle est conclue de celle de Zante, ou Zacynthe, dans l' île de même nom, observée, comme je l' ai dit, par M De Chazelles. Cette observation faite dans le port, directement à l' est du château, fixe la hauteur de Zante à 37 degrés, 46 minutes, 32 secondes.

La rade de Zante, depuis la ville jusqu' au cap Basilico, le plus oriental de l' île, a été réduite d' un plan levé par M Verguin ; et des navigateurs habiles, au rapport de Bellin, en passant entre ce cap et celui de Tornésé, autrefois Chélonitès, dans le continent, ont relevé le premier au sud-ouest, et le second au nord-est. La distance entre ces deux caps est différente, selon différens voyageurs. Je l' ai faite de 10 milles d' Italie juste, avec Teixeira.

pXVI

Du cap Chélonitès, Strabon dit que l' on comptoit 280 stades jusqu' à l' embouchure de l' Alphée. Les portulans par plusieurs aires de vent, donnent lieu de conclure en général le sud-est-quart-sud. J' ai donc placé les bouches de l' Alphée dans cette direction à l' égard du Chélonitès ; seulement je n' ai admis, dans mes cartes, qu' environ 225 stades olympiques en droite ligne, entre ces deux

points, parce que la côte fait de grands golfes et une grande saillie dans cet espace. D' ailleurs, Chandler et M Foucherot, qui ont fait la route, par terre, de Pyrgo près des embouchures de l' Alphée à Chiarenza, autrefois Cyllène, peu loin du cap Chélonitès, ne donnent pas lieu de compter plus de 9 heures de marche, d' un de ces lieux à l' autre.

Des embouchures de l' Alphée, pour remonter à Olympie, j' ai suivi un petit dessin que M Foucherot m' a tracé de sa route, et qui se trouve d' accord avec les 120 stades que Pausanias compte d' Olympie à Létrins. Ce dernier lieu étoit à l' embouchure même de l' Alphée, ainsi il faut corriger Strabon, qui ne met que 80 stades entre les bouches de ce fleuve et Olympie.

En reprenant du cap Basilico dans l' île de Zante, ainsi que du Chélonitès, la plupart des portulans, Levanto et plusieurs cartes, s' accordent à marquer le sud-sud-est jusqu' à Prodano, autrefois l' île Proté, sur les côtes de Messénie. C' est dans ce rayon juste à l' égard du cap le plus oriental de Zante, que cette île est placée dans mes cartes ; néanmoins pour la distance, je n' ai suivi que celle

pXV11

du portulan de la Romagne, qui marque 50 milles d' Italie, parce que c' est la seule qui ait pu soutenir la comparaison des distances prises par terre. Les autres sont ou trop fortes ou trop foibles.

De Proté à Pylos de Messénie, aujourd' hui le vieux Navarins ou Zonchio, trois portulans marquent 10 milles. Ces milles sont des milles grecs ; en conséquence ils sont réduits sur mes cartes à 6 milles 2 sur 3 d' Italie. L' air de vent est l' est-sud-est.

à la position de Pylos, sont ensuite assujetties deux cartes manuscrites de M Verguin, dont M D' Anville s' est aussi servies. Je ne pouvois rien suivre de plus exact que ces cartes ; elles m' ont conduit jusqu' au cap Gallo, autrefois Acritas, à l' entrée du golfe de Messénie. De là

il m' a été facile de remonter jusqu' à Coroné,
aujourd' hui Coron. Cette ville est à plus de
160 stades du cap Acritas, selon Pausanias ;
et les voyageurs comptent, par terre, de Modon,
autrefois Mothoné, à Coron, 6 heures de marche,
ou 18 milles d' Italie.

De Coron, des navigateurs, suivant Bellin,
ont relevé le cap Gros, autrefois Thyrides en
Laconie, au sud-est cinq degrés sud. La variation
m' a paru corrigée dans ce rayon. Ce cap n' est
pas éloigné du Ténare, aujourd' hui cap Matapan.
Pausanias ne compte entre deux que 70 stades,
et Bellin dit que du cap Gallo ou Acritas,
il y a 30 milles ou 10 lieues marines à
l' est-sud-est jusqu' au Matapan. Cette mesure qui
est celle de l' ouverture du golfe de Messénie,
est beaucoup plus grande
selon les portulans ; Pline néanmoins la fait
plus petite ; c' est pourquoi je m' en suis tenu
à celle de Bellin, en l' employant en droite
ligne dans mes cartes.

Du Ténare il ne m' a pas été difficile de
gagner le Malée. M Verguin étant sur ce
dernier cap, a relevé le premier de deux
tations différentes, et la réunion de ses
rayons a fixé le cap Ténare à l' égard du cap
Malée. En prenant les rayons opposés, j' ai
fixé le Malée d' après le Ténare. Tous les
environs du premier sont réduits d' une carte
manuscrite du même M Verguin. Elle m' a donné
la côte depuis le cap Malée même, aujourd' hui
cap Saint-Ange, jusques et compris l' île Cervi,
ainsi que celle du nord de Cérigo ou Cythère.

à cette carte s' en est jointe une autre du
mouillage Saint-Nicolas, autrefois le port
phénicien dans la même île de Cythère. Le reste
de cette île est pris de Coronelli, dont le
rapport a été comparé à quelques autres morceaux.

L' île Cervi n' étoit autrefois qu' une presque île
dont la pointe méridionale s' appeloit Onu-Gnathos,
ou mâchoire d' âne.

Dans l' intérieur du Péloponèse, Lacédémone ou
Sparte est placée d' après sa distance de
Mégalopolis. Pausanias dit que de Sparte à
Olympie, il y a 660 stades, et Tite-Live
nous apprend que la route passoit par Mégalopolis.
On a vu que la table de Peutinger compte, en

deux distances, 34 milles romains d' Olympie à Mégalopolis. Ces 34 milles font 272 stades olympiques. En ôtant ce nombre de celui de 660, il reste 388 stades pour la distance de Mégalopolis à Sparte. On en trouve 330 en droite ligne dans mes cartes, et Sparte y est placée par

pXIX

37 degrés, 10 minutes de latitude, comme l' a observé Vernon.

Il n' en a pas été de même de Coron ; je n' ai pu porter cette ville à la hauteur observée par Vernon. Néanmoins la partie méridionale du Péloponèse est appuyée, dans mes cartes, comme je l' ai dit, sur une observation de latitude faite en mer par M De Chazelles, au sud du cap Ténare ou Matapan, et directement à l' ouest de la pointe la plus méridionale de l' île de Cythère. Cette observation fixe la pointe de Cérigo à 36 degrés 10 minutes.

Dans la partie septentrionale du Péloponèse, la position de Dymé en Achaïe, est déterminée par sa distance d' Olympie. Pour aller d' Olympie à élis, il y avoit deux chemins, l' un par la plaine, de 300 stades de longueur, et l' autre plus court par la montagne. Sur celui-ci on comptoit 12 milles, ou 96 stades, d' Olympie à Pylos, voisin d' élis, et 70 ou 80 stades de Pylos à élis même. Au total 166 ou 176 stades d' Olympie à élis. De cette dernière ville pour aller en Achaïe, Pausanias compte encore 157 stades jusqu' au passage du fleuve Larissus, et il ajoute, que de ce fleuve à Dymé, il y a environ 400 stades. Toutes ces distances me paroissent exactes, à l' exception de la dernière, qui ne peut cadrer avec les mesures prises par mer. Paulmier s' est bien aperçu qu' il devoit y avoir une erreur dans ce nombre

pXX

de 400 stades ; mais il ne l' a point corrigée. Je proposerai de substituer dans le grec, la lettre numérale qui désigne 40, à celle de 400 ; et alors on aura 363 ou 373 stades d' Olympie

à Dymé. Mes cartes en donnent plus de 320
en droite ligne.

Je ne pouvois placer Dymé à une plus grande
distance d' Olympie ; Dymé n' étoit qu' à
60 stades du cap Araxe, selon Strabon, et
le portulan vénitien ne compte que 18 milles,
en droite ligne, de ce cap au Chelonitès qui
est déjà fixé.

M Verguin a levé le plan d' un mouillage
situé à l' est du cap Araxe, aujourd' hui
le cap Papa, et qui s' étend jusqu' à Dymé.
De ce mouillage, la ville de Patras, autrefois
Patrae, a été observée, suivant Bellin, à
l' est-quart-nord-est. La variation m' a paru
corrigée dans ce rayon ; et la distance de
Dymé à Patrae, est de 120 stades, selon
plusieurs auteurs anciens. Du cap Araxe à
Patrae il y a donc 180 stades ; on en
mesure sur mes cartes, 164 ou 165 en droite
ligne.

Patrae est encore fixée par sa distance de
l' isthme de Corinthe. Elle est de 720 stades,
selon Agathemère, et on ne peut la soupçonner
d' erreur, car Pline en fait compter autant.
Ce dernier dit, que la longueur du golfe de
Corinthe, ou de la mer de Crissa, jusqu' à
l' isthme, est de 85 milles, et il ajoute, que
du promontoire Rhium, il y a 5 milles jusqu' à
Patrae ; en tout 90 milles, qui font juste
720 stades. Cette mesure s' accorde même assez
bien avec quelques distances particulières

pXX1

données sur la côte de l' Achaïe, par Pausanias
et la table de Peutinger. On trouve sur mes
cartes 665 stades en droite ligne, entre la
partie de l' isthme sur la mer de Crissa, où
vient aboutir une muraille, et la position de
Patrae. La réduction de la mesure itinéraire
à une ligne droite, paroîtra peut-être un
peu foible ; mais on n' en sera point surpris,
si l' on fait attention que la côte est presque
droite, et qu' elle ne fait d' autre coude que
celui du cap de Sycyone. Ce cap a été relevé
par Wheler de l' Acro-Corinthe dans l' air
de vent nord-ouest-quart-nord, et de ce cap

les portulans grec et vénitien marquent
l' ouest-quart-sud-ouest, et même l' ouest-sud-ouest
jusqu' à Patras.

En face de Patras est l' île de Céphalonie,
autrefois Céphallénie, qui n' est éloignée que
de 80 stades du cap Chelonitès dans le
Péloponèse, selon Strabon, et de 60 de l' île
de Zante. Sa figure est prise d' une carte
vénitienne, la même dont M D' Anville s' est
servie. Cette carte qui m' a paru dressée avec
soin, m' a encore fourni une partie de l' île
d' Ithaque, aujourd' hui Teaki ; et les
ports situés dans le nord de cette dernière
île, sont réduits d' un plan levé par M Verguin.
De Céphallénie, Strabon compte encore 50
stades jusqu' à Leucade ; mais cette distance
est fautive, car les marins ne mettent pas
moins de 3 lieues marines, ou 9 milles d' Italie,
entre ces deux îles. C' est aussi ce que j' ai
employé dans ma carte, en suivant l' air de
vent indiqué

pXX11

par le portulan vénitien, du cap le plus
septentrional de Céphalonie, au plus méridional
de Leucade. Cette dernière île, appelée aujourd' hui
Sainte-Maure, et qui ne fut pendant long-temps
qu' une presqu' île, est réduite d' une carte
de Coronelli, dont M D' Anville s' est aussi
servi. La côte du continent opposé vers Alyzie,
ainsi que les îles qui se trouvent entre deux,
sont prises d' un plan levé par M Verguin.
La ville de Leucas n' étoit pas située au même
endroit que celle de Sainte-Maure d' aujourd' hui.
On en voit les ruines à quelque distance au midi,
sur le bord de la mer, et dans l' endroit où
l' île approche le plus de la terre-ferme. Elle
avoit été bâtie par les corinthiens sur l' isthme
qui joignoit d' abord la presqu' île au continent ;
mais l' isthme ayant été coupé, la ville se trouva
dans l' île, et le canal prit le nom de Dioryctos.
On comptoit 700 stades olympiques de Patrae à
Leucas, au rapport de l' antiquité. Cependant on
n' en trouve que 575 en droite ligne dans ma carte,
parce que la navigation est fort embarrassée dans
cet espace, et que d' ailleurs, la distance

de Naupacte à Dioryctos, selon la table de Peutinger, ne m' a pas permis d' en admettre davantage.

Naupacte, aujourd' hui Lépante, est plus orientale que Patrae. Cette ville est située sur la mer de Crissa, peu loin du cap Antirrhium. De là la table de Peutinger donne, en plusieurs distances, 78 milles romains jusqu' à Dioryctos. Les 78 milles font 624 stades olympiques, et j' en ai employé plus de 600 en droite ligne.

Sur cette route, on traversoit l' Acheloüs, aujourd' hui

Aspro-Potamo ou fleuve blanc. Coronelli a donné la carte d' une partie du cours de ce fleuve, qui fut dressée à l' occasion d' une incursion que firent les vénitiens dans l' Acarnanie et dans l' étolie en 1684. J' y ai retrouvé le passage de la route ancienne ; mais comme l' échelle en est fautive, je l' ai rectifiée d' après les distances indiquées par M Foucherot, qui a traversé ce pays, et j' ai assujetti la carte entière à la position d' Oeniadae, située à l' embouchure même de l' Acheloüs, et qui étoit éloignée de 100 stades du cap Araxe dans le Péloponèse.

Cette carte s' étend jusqu' aux ruines de Stratos, qui étoit bâtie sur la rive droite du fleuve, à 200 stades et plus de son embouchure, selon Strabon. Cependant le même auteur dit bientôt après, que Stratos est à moitié chemin d' Alyzie à Anactorium, et cette dernière ville étoit sur le golfe d' Ambracie. Paulmier a essayé de concilier ces deux passages ; mais sa sagacité ordinaire paroît l' avoir abandonné en cet endroit, il ne dit rien de satisfaisant. S' il eut fait attention à la position respective des lieux, il auroit facilement vu que le second passage est corrompu, et qu' il faut y lire (...), au lieu d' (...).

De Leucas, Strabon compte 240 stades jusqu' au temple d' Actium, à l' entrée du golfe d' Ambracie, du côté de l' Acarnanie. Cette distance me paroît fautive, car la table de Peutinger ne marque que 15 milles entre Dioryctos et Nicopolis, qui fut depuis bâtie par Auguste, de l' autre côté du golfe, en épire. Les portulans mêmes et

pXXIV

les voyageurs ne comptent que 12 milles de la forteresse de Sainte-Maure, à celle de la Prévéza ; et ces milles, qui ne peuvent être que des milles grecs, sont employés en droite ligne dans ma carte. Pour le gisement j' ai suivi celui qu' indique Bellin.

Le golfe d' Ambracie, aujourd' hui de l' Arta, est réduit d' une grande carte de Coronelli.

C' est celle dont M D' Anville s' est servi ; aussi ai-je été obligé, comme lui, d' en corriger l' échelle, et d' assujettir la carte aux mesures que Polybe donne de ce golfe.

à cette latitude, la Grèce est resserrée entre deux golfes, l' un au couchant, celui d' Ambracie, et l' autre au levant, le golfe Maliaque ; en sorte que l' espace qui les sépare, est regardé par Strabon comme un isthme, dont il donne la mesure. Elle est de 800 stades depuis le fond du golfe d' Ambracie, jusqu' aux Thermopyles sur le golfe Maliaque. Cette mesure m' a servi à déterminer le point des Thermopyles, qui est encore fixé par un autre côté. Le même auteur dit que du fond du golfe de Crissa, il y a

508 stades en droite ligne, jusqu' aux Thermopyles.

Ce que Strabon appelle le golfe de Crissa, est la mer de Crissa ou d' Alcyon, qui fut nommée depuis golfe de Corinthe. Il ne reconnoît point de golfe de Crissa particulier près de Delphes, et peut-être moi-même ai-je eu tort de le distinguer de la mer de Crissa, dans mes cartes. Enfin, le fond du golfe de Crissa de Strabon, est aux environs de Pagae de la Mégaride. En prenant de

pXXV

cette ville, sur mes cartes, on mesure en droite ligne 470 stades jusqu' aux Thermopyles, et si ce nombre ne remplit pas tout-à-fait celui de Strabon, c' est que la combinaison des rayons que nous citerons tout-à-l' heure, ne nous a pas permis d' en admettre davantage. La première distance est employée en droite ligne, à 12 stades près.

Le fond de la mer de Crissa est établi, 1 sur la distance de Pagae à Mégare ou à Nisée ; 2 sur celle de Creusis dans la Béotie, au cap Olmies près de Corinthe ; et 3 enfin sur le rayon que Wheler a tiré sur ce même cap, du port San-Basilio, à l'est de celui appelé autrefois Eutretus, et aujourd' hui Livadostro.

Pour l' intérieur de l' Attique, de la Béotie et de la Phocide, il semble d' abord qu' on doive suivre la carte de Wheler ; mais si on l' examine avec attention, on verra bientôt qu' on ne sauroit s' y fier. Cette carte diffère essentiellement du journal de ce voyageur. Les rayons indiqués par celui-ci, ne sont plus les mêmes sur la carte. Je ne citerai pour exemple que la position de Corinthe. On a vu qu' elle doit être plus méridionale qu' Athènes, selon les rayons de Wheler ; cependant elle sera toujours plus septentrionale sur la carte, de telle manière qu' on la prenne. Je sais bien qu' on pourroit diminuer la différence de hauteur qui se trouve entre ces deux villes, sur cette carte, en prenant le nord pour celui de la boussole ; mais toujours est-il vrai que Corinthe ne descendra jamais dans sa vraie place. Il en est de même des autres lieux observés par Vernon. Au contraire, en conservant la carte de Wheler telle qu' elle est, et prenant dans le nord qui

pXXVI

y est tracé, la proportion entre les lieux observés, on voit qu' ils sont tous, à peu de chose près, dans les hauteurs indiquées.

Wheler a donc assujetti sa carte aux observations de Vernon ? Mais pourquoi recourir aux preuves ? Wheler le dit lui-même dans sa préface. Il ne prend pas garde que ces hauteurs, la plupart mal observées, détruisent l' exactitude de ses opérations ; et d' ailleurs, comment pouvoit-il placer des lieux dans leurs latitudes, sur une carte levée à la boussole, et dont la variation n' étoit point corrigée ? On ne peut donc faire usage de sa carte que par parties ? Elle servira plutôt de mémoire que de représentation exacte du terrain. J' ai repris tous les rayons indiqués par Wheler.

J' ai suivi l' original anglois, parce que la traduction françoise est souvent fautive. Wheler, à la vérité, n' indique que des airs de vent, qui laissent dans une incertitude de 11 degrés, 15 minutes ; mais par la combinaison d' un grand nombre de ces airs de vent, je suis parvenu à fixer quelques points assez exactement, et j' ai lieu de croire que j' ai rétabli sa carte, à peu de chose près, comme elle étoit auparavant qu' il l' eût assujettie aux observations de Vernon.

J' ai seulement corrigé dans tous ses rayons, la variation, que j' ai faite, avec M D' Anville, d' un quart de vent vers le nord-ouest.

Les plans de M Foucherot m' avoient donné les sommets du mont Pentélique, du mont Hymette et des monts Cérates ; je suis parti avec Wheler de ces deux derniers ainsi que de l' Acro-Corinthe, pour fixer le Cithéron. De celui-ci et de l' Acro-Corinthe, j' ai fixé l' Hélicon et même le sommet du Parnasse appelé Lycorée, que

Wheler a

relevé juste au nord de l' Acro-Corinthe. Du Cithéron, de l' Hélicon et du Parnasse, j' ai fixé le mont Ptoüs dans la Béotie.

De celui-ci et du Cithéron, le mont Teumesse près de Chalcis ou Négrepont. Du Cithéron et du mont Hymette, le Parnès. Du mont Ptoüs, plusieurs montagnes dans l' île d' Eubée, et une près d' Oponthe, aujourd' hui Talanda. Enfin, de l' Acro-corinthe, plusieurs caps avancés dans la mer de Crissa. Parmi toutes ces combinaisons, la position de Chalcis, ou Négrepont en Eubée, s' est trouvée dans la latitude indiquée par Vernon ; mais Delphes ni Thèbes n' ont pu s' y rencontrer.

De Turco-Chorio, autrefois élatée, Wheler a relevé le sommet du Parnasse au sud-quart-sud-ouest ; en prenant le rayon opposé, j' ai fixé élatée d' après le Parnasse. Turco-Chorio est placé sur une carte des Thermopyles, levée en 1781, par M Foucherot, en sorte qu' il m' a été facile d' assujettir cette carte aux miennes. Cette carte est la même que j' ai en partie copiée dans mon plan du passage des Thermopyles. Elle m' a conduit jusqu' à Zeitoun, et de plus elle m' a donné la pointe de l' île d' Eubée. Zeitoun est l' ancienne Lamia, comme le prouve une inscription

que Paul Lucas a rapportée ; mais le terrain aux environs est presque méconnoissable. Le Sperchius ne coule plus dans le même lit qu' autrefois ; les marais qui existoient du temps d' Hérodote, sont actuellement terre-ferme ; le golfe Maliaque se comble tous les jours, et enfin le détroit des Thermopyles est beaucoup plus large qu' il n' étoit du temps de Xerxès. Depuis Athènes jusqu' aux Thermopyles, et même au-delà, beaucoup de distances qui sont données par les auteurs anciens, m' ont paru être en stades pythiques, ou plus courts d' un cinquième que les stades olympiques. Je ne citerai ici pour exemple que celles des Thermopyles. Par leur comparaison avec les mêmes distances en mesure romaine, on verra que les stades dont elles sont composées, sont tous de 10 au mille. Hérodote, en décrivant ce fameux passage, compte 45 stades d' Anticyre sur le Sperchius jusqu' à Trachis, et Strabon dit que le Sperchius est à 30 stades de Lamia ; au total 75 stades de Trachis à Lamia. Mais Trachis ayant été détruite, selon le même Strabon, Héraclée fut bâtie à environ 6 stades de distance. Otez ces 6 stades de 75, il restera 69 pour la distance de Lamia à Héraclée ; et Tite-Live dit précisément, en parlant de ces deux villes, (...). Le même rapport se trouve encore dans la distance d' Héraclée au point des Thermopyles où passent les eaux chaudes. Cette distance est de 40 stades, selon Thucydide, et elle est confirmée par Strabon ; cependant Pline ne la fait que de 4 milles romains. Un rayon tiré par M Foucherot, des Thermopyles mêmes sur la côte de la Thessalie qui s' avance le plus au midi, m' a donné la direction du canal qui sépare cette province de l' Eubée. Ce canal est beaucoup plus long que ne le font la plupart des cartes connues ; mais il est extrêmement étroit, car je n' ai pu employer les 80 stades

pXXIX

que donne Hérodote pour la distance de l' Artemisium à Aphetæ, que sur le pied de 53 toises environ, chacun, comme l' a fait

M D' Anville dans sa carte de Groecia .
La longueur de ce canal est la même que celle
de la côte d' Eubée qui le borde, et cette
côte s' étend l' espace de 36 milles d' Italie,
selon une carte manuscrite de l' Archipel,
dressée par le pilote Gautier en 1738. Sur
le cap le plus septentrional de l' île d' Eubée,
étoit autrefois la ville de Cérinthe, dont
le nom a été changé, par la mal-adresse des
navigateurs, en celui de Capo-Rhento.
De ce cap plusieurs cartes marquent le nord
jusqu' au Sépias, aujourd' hui le cap Saint-Georges,
et celle de Gautier place ce dernier juste
au midi de la pointe de Cassandre, autrefois
le cap Posidium dans la presqu' île de Pallène.
La distance du cap Posidium au Sépias m' a
paru être de 35 milles d' Italie. Gautier la
fait plus forte ; mais elle ne sauroit l' être
de beaucoup, car la hauteur du cap Posidium
est fixée par celle de Therme, aujourd' hui
Salonique, dans le fond du golfe Thermaïque.
Toute la côte depuis cette ville jusqu' au cap
Canastræum, aujourd' hui Canouistro, est
réduite d' une carte levée géométriquement,
en 1738, par M Leroi, ingénieur, embarqué
avec m le marquis d' Antin. La carte de M Leroi
m' a aussi fourni les embouchures de l' Axius,
et même la côte de Thessalie, quoique cette
dernière n' y soit posée qu' à l' estime.
Salonique a été observée en longitude et en
latitude par le p Feuillée. Elle est à 20 degrés
48 minutes, à l' orient de Paris, et à 40 degrés
41 minutes 10 secondes,

pXXX

de latitude. C' est cette position qui m' a
servi à déterminer la longitude de la Grèce
entière, dans ma carte générale.
Du reste, le sommet du mont Olympe en Thessalie,
est fixé par un rayon tiré de Salonique. La
vallée de Tempé est figurée d' après une carte
manuscrite de M Stuart, savant anglois, qui
a donné les antiquités d' Athènes ; et le fond
du golfe Pagasétique est déterminé, comme j' ai
dit, par la hauteur de Pagase, aujourd' hui le
château de Volo. Ce château est à 39 degrés

21 minutes de latitude, selon Dapper. Je ne sais d' où il a pu tirer cette observation, mais elle m' a paru assez exacte. Les îles Sciathos, Scopélos, et celles qui les suivent, sont prises de la carte de Gautier, excepté celle de Scyros, qui est réduite du plan qu' en a donné m le comte de Choiseul-Gouffier.

Sur la côte occidentale, je suis resté au golfe d' Ambracie ; je vais actuellement fixer l' île de Corcyre, aujourd' hui Corfou. Coronelli a donné une carte assez détaillée de cette île ; mais l' échelle en est fautive. M D' Anville l' a rectifiée en la comparant avec un plan levé par M Verguin. J' en ai agi de même, et j' ai ensuite assujetti à la position de cette île, la côte de l' épire, depuis Buthrotum jusqu' au cap Chimerium, et même au-delà. La plupart des portulans placent les îles Paxae, à l' est et au sud-est de Corfou ; néanmoins elles en sont au midi assez juste dans toutes les cartes, et c' est ainsi qu' on les trouve dans la mienne. La figure que je leur ai donnée est prise d' une carte de Van-Keulen. De ces îles, les portulans grec et compilé marquent

pXXX1

le sud-quart-sud-est, jusqu' au cap Sidero, le plus occidental de Céphallénie ; et Levanto dit que c' est en général l' air de vent que l' on suit en allant de Corfou à Céphalonie. La distance est différente, selon différens auteurs ; mais elle est déterminée par la latitude de Corfou. Cette ville est à 39 degrés 37 minutes de latitude, selon les tables de Riccioli et de Pimentel, qui sont construites sur les observations des navigateurs. La position de Corfou vérifie les 700 stades que les anciens comptoient de Leucas à Corcyre. Cette dernière ville n' est pas, à la vérité, la même que Corfou. On en voit les ruines à peu de distance au midi, dans une presqu' île appelée aujourd' hui Chersopoli ; et de cette presqu' île à Leucas, sur ma carte, on mesure 612 stades olympiques en droite ligne. La réduction est assez convenable.

De Corcyre les anciens comptoient encore
700 stades jusqu' aux monts Acro-Cérauniens,
ou même simplement 660, comme porte le manuscrit
d' Agathémère, quoique Tennulius ait jugé
à propos de le corriger d' après le texte de
Pline. Il auroit mieux fait de corriger Pline
d' après Agathémère. On mesure sur ma carte
590 stades en droite ligne, entre Corcyre et
la pointe des monts Acro-Cérauniens, ou
Cérauniens simplement, qui est aujourd' hui
appelée la Linguetta. La réduction n' est
pas trop forte ; d' ailleurs cette pointe est
fixée par d' autres moyens.

Sa latitude est prise d' une grande carte du
golfe d' Oricum,
aujourd' hui de la Valone, levée géométriquement
en 1690, par un ingénieur vénitien nommé
Alberghetti, et sur laquelle la graduation
paroît dériver d' une observation astronomique
faite à la Valone même, quoique la carte n' en
fasse pas mention. Sa longitude est conclue
de son gisement à l' égard de la pointe la
plus septentrionale de Corfou. Du moins Levanto
dit que de l' île Saseno, autrefois Saso,
qui est peu éloignée de la Linguetta, il y a
10 lieues au sud-sud-est jusqu' à Corfou. Les
lieues de ce pilote sont toujours de 4 milles
d' Italie, comme l' a remarqué M D' Anville ;
et en prenant le rayon opposé à celui de
Levanto, et partant du cap Phalacrum le plus
septentrional de Corfou, les 10 lieues
tombent juste sur la latitude que la carte
vénitienne assigne à la pointe de la Linguetta.
J' ai donc lieu de croire les monts Cérauniens
assez bien placés sur ma carte ? D' un autre
côté, la position du cap de la Linguetta,
qui est au midi juste de Saseno dans la
carte vénitienne, se vérifie par celle de
la petite île Thoronos. Cette dernière est
directement au midi de Saseno, et juste
à l' ouest du phalacrum de Corcyre.

La carte du golfe d' Oricum, qui paroît levée
avec le plus grand soin, m' a donné les côtes
de ce golfe, celles de l' île Saso, et même
une partie du cours du fleuve Celydnus. J' ai
aussi profité d' une note gravée sur cette
carte. C' est une description succincte, mais

assez bien faite, du pays aux environs de la Valone, l' ancienne Aulon. Elle m' a fourni les distances en descendant au midi jusqu' à Buthrotum, en face de Corcyre ; et j' en ferai encore

usage pour remonter jusqu' à Durazzo, ou épidaune, en Illyrie. Ce qui doit étonner, c' est qu' une carte aussi exacte soit restée presque inconnue jusqu' à M D' Anville ; cela vient, sans doute, de ce que la plupart des géographes, habitués à se copier les uns les autres, n' ont jamais pensé à reprendre la Grèce en détail, comme l' a fait M D' Anville. De l' île Saseno, les portulans grec et compilé, Levanto et Alberghetti dans sa note, marquent le nord direct jusqu' à Durazzo. J' ai suivi cet air de vent ; et pour la distance, je crois qu' on peut s' en tenir à celle d' Alberghetti, qui est de 60 milles d' Italie. Ce n' est pas que les autres en diffèrent beaucoup ; mais c' est la plus forte de toutes, et néanmoins, entre deux indications différentes de la latitude de Durazzo, elle m' a forcé d' adopter la plus foible.

Cette indication, comme je l' ai dit, est celle de la table de Philippe Lansberge, qui place Durazzo à 41 degrés 27 minutes.

Les tables de Harris et de Riccioli, font cette ville plus septentrionale. Elles en donnent la latitude à 41 degrés 58 minutes ; mais il faudroit presque le double de distance pour atteindre cette détermination.

Par tout ce que j' ai rapporté, il me semble que la côte occidentale de la Grèce est assez bien fixée ; il ne s' agit plus actuellement que de savoir si la traversée jusqu' à la côte orientale, n' aura rien changé à mes mesures.

J' ai déjà déterminé la largeur de la Grèce ; d' abord dans le Péloponèse, par la distance d' Argos à Olympie ; ensuite dans le milieu de la Grèce même, par celle du golfe d' Ambracie aux Thermopyles ; je vais la vérifier dans la partie la plus septentrionale, par la mesure de la voie égnatienne, qui conduisoit d' Apollonie et d' épidaune à Thessalonique, ou Therme, dans le fond du golfe Thermaïque, et même au-delà. à la vérité, ce chemin ne fut construit que par les romains, long-temps

après l' époque du voyage d' Anacharsis ; mais toutefois, sa mesure jusqu' à Thessalonique servira-t-elle à déterminer l' espace qui sépare les deux mers. Cette mesure est donnée en milles romains.

Polybe, au rapport de Strabon, comptoit 267 milles sur cette route, depuis Apollonie en Illyrie jusqu' à Thessalonique. Strabon remarque ensuite que la route n' étoit pas plus longue en partant de Dyrrhachium ou épidaïne, que d' Apollonie ; ainsi il sera indifférent d' en prendre la mesure de l' une ou de l' autre de ces villes. Je la prendrai d' épidaïne, parce que c' est un des lieux que j' ai fixé dans cette analyse. Les 267 milles romains, à raison de 756 toises chacun, comme les évalue M D' Anville, font une somme de 201852 toises ; et l' on en mesure, sur ma carte, 167200 en droite ligne, entre épidaïne et Therme. La réduction de la mesure itinéraire à la ligne droite, est d' environ un sixième. Je crois qu' elle paroîtra convenable pour un pays hérissé de montagnes, et dans lequel la route est obligée de traverser plusieurs défilés. D' ailleurs, Alberghetti dit que l' on ne compte guère actuellement que 200 milles d' Italie, de Durazzo à Salonique.

Dans l' intérieur de l' épire, on remarquera quelques détails qui ne se trouvent point sur les cartes publiées précédemment. Ils sont tirés, en partie d' un voyage manuscrit,

pXXXV

fait de l' Arta, autrefois Ambracie, par Joannina et Gomphi à Larisse en Thessalie, et en partie de la géographie grecque de Mélétius, natif de Joannina même, ville située sur le lac Achérusie. On s' étonnera, peut-être, de voir ce lac très loin de la mer dans l' intérieur des terres, tandis que toutes les cartes le plaçoient à l' embouchure de l' Achéron ; cependant Scylax et Strabon, font venir l' Achéron de ce lac, bien loin de le faire tomber dedans ; et Pline est encore plus positif, lorsqu' il dit que l' Achéron, après être sorti du lac Achérusie, fait 36 milles de chemin pour se rendre à la mer.

C' est en effet la distance de Joannina au port Veliki, autrefois Glycys ou le port doux.

L' Achéron, dans cet espace, se perd pendant quelque temps sous terre, selon Mélétius, et c' est, sans doute, ce qui l' a fait prendre pour un fleuve des enfers. Le Cocyte qui sort du même lac, en fait vraisemblablement autant.

Je n' entrerais pas dans un aussi grand détail sur le reste de ce que représente ma carte générale, quoique toutes les parties en aient été dressées sur même échelle que mes cartes particulières. Ma carte générale n' est, pour ainsi dire, que l' extrait d' un plus grand travail ; c' est pourquoi il suffira d' en indiquer les points généraux.

La figure des trois presqu' îles de la Chalcidique et du golfe de Piérie, jusques et compris l' île de Thasos est prise d' une carte manuscrite du pilote Gautier, trouvée parmi les papiers de M Fréret. Cette carte a été assujettie à celle de la côte orientale du golfe Thermaïque, levée géométriquement par M Leroi, et dont j' ai parlé. Sur cette

carte de Gautier, la presqu' île qui renferme le mont Athos, est un peu plus longue que sur une autre carte manuscrite de l' Archipel, du même pilote, qui se trouve dans la collection géographique des affaires-étrangères ; mais j' ai lieu de croire exact le manuscrit que j' ai suivi, parce qu' il s' accorde avec les mesures que Pline et Bélon donnent de cette presqu' île, et que d' ailleurs le sommet du mont Athos s' est trouvé juste dans le rayon que Chandler a tiré dessus, des ruines d' Alexandria-Troas, plus anciennement Sigie, sur la côte de l' Asie mineure.

L' île de Lemnos est placée d' après ses distances du mont Athos et de l' Hellespont, et d' après les rayons que forme l' ombre du mont Athos, en se projetant sur cette île. Myrine, la principale ville de Lemnos, ne pouvoit être sur la pointe nord-ouest, comme on la voit sur quelques cartes ; l' ombre du mont Athos ne parvenoit à une vache de bronze qui étoit dans la place publique de cette ville, qu' au solstice d' été, selon le témoignage de presque toute l' antiquité, et Bélon a remarqué que cette ombre se projetait

déjà sur l' angle nord-ouest de Lemnos, le 2 de
juin. La côte de la Thrace, depuis Thasos
jusqu' aux embouchures de l' Hèbre, est tracée
d' après les indications des portulans,
combinées avec les itinéraires romains.
Les Dardanelles, autrefois l' Hellespont,
ont été observées en latitude par M De Chazelles ;
néanmoins, pour leur position, je me suis
entièrement rapporté à
une grande carte manuscrite, levée dernièrement
par M Tondu, astronome, qui en a fixé la
longitude et la latitude. Cette carte m' a
fourni le golfe du Mélas, la Chersonèse de
Thrace, et la côte d' Asie opposée jusqu' à
Ténédos. à celle-ci s' est jointe une autre
carte également manuscrite, et levée par
M De Truguet, capitaine d' une frégate aux
ordres de m le comte de Choiseul-Gouffier.
Elle m' a donné le reste de la côte de la Troade,
le golfe d' Adramytte jusqu' à l' entrée de
celui de Cume, et toute l' île de Lesbos.
La Propontide, aujourd' hui la mer de Marmara,
est assujettie, d' un côté à la position de
Byzance ou Constantinople, dont la longitude
et la latitude sont tirées, comme j' ai dit, de
la connoissance des temps pour 1788, et de
l' autre à celle des Dardanelles. Sa figure est
prise d' une grande carte manuscrite, levée en
1731, par M Bohn, ingénieur, attaché au prince
Ragozzi. Cette carte est la même que celle
dont s' est servi M D' Anville. Je l' ai réduite
exactement, si ce n' est que j' ai cru devoir
placer Cyzique plus à l' orient, d' après les
distances données par les auteurs anciens, et
même par les voyageurs modernes. Le fond du
golfe d' Astacus et le lac qui est près d' Ancoré,
sont tirés d' une carte manuscrite de M Peissonel ;
et le Bosphore de Thrace, aujourd' hui le canal
de Constantinople, est réduit du plan particulier
que j' en ai donné.

à la position de Smyrne, qui a été observée
en longitude et en latitude par le p Feuillée,
j' ai assujetti une grande carte manuscrite
d' une partie de l' Archipel,
que j' avois dressée en 1785. Cette carte
représente toutes les îles, au midi du
parallèle de Smyrne et au nord de celui

de Rhodes, ainsi que les côtes correspondantes d' Europe et d' Asie. Les îles y sont placées d' après les relèvemens qu' en ont fait Tournefort et d' autres voyageurs, et leurs figures sont prises de différens plans, dont quelques-uns sont manuscrits. On trouve un grand nombre de ces plans dans Tournefort ; m le comte de Choiseul-Gouffier en a donné plusieurs, et j' ai encore tiré parti de ceux que renferment les recueils de Dapper, Boschini, et même de Bordoné. Les plans des îles Thera et Astypalée, sont manuscrits. Ils ont été levés en 1738, par M Leroi, et la hauteur du pôle y a été observée.

Pour la côte d' Asie, le golfe Herméen, aujourd' hui de Smyrne, est réduit d' une carte manuscrite, levée par le même M Leroi, et le fond de celui de Cume est fixé par la position de Phocée. Cette ville étoit à un peu moins de 200 stades de Smyrne, selon Strabon. Il ne faut pourtant pas croire que la ville de Smyrne que l' on trouve sur ma carte, soit la même que celle d' où part Strabon. Cette dernière ne fut bâtie que quelque temps après l' époque du voyage d' Anacharsis, à 20 stades de l' ancienne ; et c' est celle que l' on voit si florissante aujourd' hui. Le reste de la côte jusqu' à la Lycie est pris des cartes de m le comte de Choiseul-Gouffier, auxquelles j' ai assujetti les routes de Chandler. Ces cartes ont aussi été combinées avec les distances données par les auteurs anciens.

Dans presque toute l' Asie-Mineure, les rivières emportent avec elles une immense quantité de limon, et forment

pXXX1

des atterrissemens à leurs embouchures. Le Scamandre dans la Troade, le Caïque près de Pergame, l' Hermus près de Smyrne, et le Caystre qui passe auprès d' éphèse, ont augmenté le terrain qu' ils avoient à parcourir ; mais rien n' est aussi frappant qu' aux environs de Milet. Le Méandre charie tant de sable, qu' un golfe profond, situé entre la ville et le fleuve, n' est plus qu' un lac, et que les îles

Ladé et Astérius, placées à l'entrée de ce golfe, ne sont plus que des tertres dans la plaine. Près de Milet est le cap Trogilium, d'où Strabon compte 1600 stades jusqu'au Sunium en Attique. On en mesure en droite ligne, sur ma carte, environ 1480.

Rhodes est placée à la hauteur observée par M De Chazelles. Cette ville est par 36 degrés 28 minutes 30 secondes de latitude, et la figure que j'ai donnée à l'île est prise d'une ancienne carte, corrigée par les mesures de Strabon et d'autres. La latitude de la petite île de Casos est tirée de la carte réduite de l'Archipel, dressée au dépôt de la marine en 1738, sur laquelle cette île est marquée comme observée. Pour l'île de Crète, elle est réduite de la carte générale de l'île de Candie, donnée par Boschimi, faute de mieux. Cette carte a été assujettie aux observations de longitude et de latitude faites par le p Feuillée, à Candie et à la Canée, ainsi qu'aux distances données par les auteurs anciens et modernes. J'ai aussi été obligé d'en remonter toute la partie orientale vers le nord, parce qu'elle descendoit trop au midi. Le cap Samonium ne doit être qu'à 60 milles romains, ou 480 stades olympiques, de l'île Carpathos, selon Pline,

pXL

et le Cadiscus à 75 milles ou 600 stades du Malée dans le Péloponèse.

Il ne s'agit plus actuellement, que de faire mention de quelques particularités qui n'ont pu trouver place dans le cours de cette analyse, et qu'il est pourtant essentiel de connoître.

Ces cartes étant dressées pour le temps de la Grèce libre, je me suis fait une loi de n'y point faire entrer les lieux dont la fondation ou l'existence sont postérieures à la bataille de Chéronée. On en trouvera cependant qui ne sont mentionnés que dans des auteurs plus récents ; mais ils existoient beaucoup auparavant, ou du moins l'époque de leur fondation est inconnue. J'ai placé, sous leurs anciens noms, des villes

qui ne devinrent célèbres que, quelque temps après, sous de nouveaux noms. Telles sont Olbia et Ancoré en Bithynie, qui furent depuis appelées Nicoméde et Nicée ; Sigie dans la Troade, qui fut bientôt Alexandria-Troas ; Idrias dans la Carie, qui fut nommée Stratonicee ; Therme et Potidee dans la Macédoine, qui prirent les noms de Thessalonique et Cassandrie ; etc. Etc.

D' autres villes changèrent d' emplacement, sans changer de nom. Parmi celles-ci on distinguera Salamine, dans l' île de même nom, sur la côte de l' Attique ; Sicyone, Orchomène et Hermione, dans le Péloponèse ; Pharsale en Thessalie ; Smyrne et éphèse en Ionie. Toutes ces villes sont dans leur ancien emplacement sur mes cartes.

Celles de Cyzique dans la Propontide, et de Clazomènes dans l' Ionie, ne sont que des îles, parce qu' elles ne furent jointes au continent que quelque temps après. Enfin Olynthe en Macédoine, et d' autres villes encore, sont marquées comme détruites, parce qu' après avoir joué un

pXL1

grand rôle dans l' histoire de la Grèce, il convenoit d' en montrer la position. La ville de Philippes, sur les confins de la Macédoine et de la Thrace, venoit de recevoir ce nom. C' est encore pour l' époque de la bataille de Chéronée, qui se livra le 3 août de l' an 338 avant Jesus-Christ, que les divisions sont tracées sur ma carte générale. Tout le continent de l' Asie appartenoit alors au roi de Perse.

Philippe, père d' Alexandre, possédoit la Macédoine et les côtes de la Thrace, excepté la Chersonèse et les villes de Perinthe et de Byzance. Les îles de Thasos et d' Halonèse dépendoient encore de lui, et presque toute l' Illyrie lui étoit soumise. L' épire étoit divisée entre plusieurs peuples la plupart libres. Un entre autres, les molosses, étoit gouverné par un roi assez puissant, qui étoit allié, mais non tributaire de Philippe. Tout le reste étoit habité par des grecs libres. Plusieurs îles, cependant, reconnoissoient la souveraineté de

quelques républiques, comme les îles de Samos, Lemnos, Scyros, Imbros, et même la Chersonèse de Thrace, qui étoient dans une espèce de dépendance à l'égard de la république d'Athènes.

Pour la partie de l'Asie que ma carte renferme, elle étoit divisée, à cette époque, en trois satrapies, dont relevoient quantité de petits tyrans établis par le roi de Perse dans les villes grecques.

Mes cartes particulières, au contraire, ont des époques toutes différentes. Elles sont dressées chacune pour l'année même dans laquelle le jeune Anacharsis parcouroit les provinces qu'elles représentent. De là vient que dans celle de la Phocide, toutes les villes qui furent détruites après la guerre sacrée, y sont marquées comme existantes ;

pXL11

et que dans celle de la Béotie, Orchomène, Platée et Thespies, y sont marquées comme détruites.

Je n'ajouterai plus qu'un mot. Ce n'est point par erreur que j'ai écrit Péloponèse, Chersonèse, Proconèse, etc., par une seule n. En cela j'ai suivi l'usage, comme je l'ai fait dans les noms de Mégare, Platée, Abdère, et tant d'autres qui sont au pluriel dans le grec. C'est encore l'usage qui m'a fait écrire Chio, au lieu de Chios qui est le vrai nom ancien.

INTRODUCTION ETAT DE LA GRECE

p1

S'il faut s'en rapporter aux traditions anciennes, les premiers habitans de la Grèce n'avoient pour demeures que des antres profonds, et n'en sortoient que pour disputer aux animaux des alimens grossiers et quelquefois nuisibles. Réunis dans la suite sous des chefs audacieux, ils augmentèrent leurs lumières, leurs besoins et leurs maux. Le sentiment de leur foiblesse les avoit rendus malheureux ; ils le devinrent par le sentiment de leurs forces. La guerre commença ; de grandes passions s'allumèrent ;

les suites en furent effroyables. Il falloit des torrens de sang pour s' assurer la possession d' un pays. Les vainqueurs dévoroiént les vaincus ; la mort étoit sur toutes les têtes, et la vengeance dans tous les coeurs.

Mais, soit que l' homme se lasse enfin de sa férocité, soit que le climat de la Grèce adoucisse tôt ou tard le caractère de ceux qui l' habitent, plusieurs hordes de sauvages coururent au devant des législateurs qui entreprirent de les policer. Ces législateurs étoient des égyptiens qui venoient d' aborder sur les côtes de l' Argolide.

Ils y cherchoient un asile : ils y fondèrent un empire ; et ce fut sans doute un beau spectacle de voir des peuples agrestes et cruels, s' approcher en tremblant

p2

de la colonie étrangère, en admirer les travaux paisibles, abattre leurs forêts aussi anciennes que le monde, découvrir sous leurs pas mêmes une terre inconnue, et la rendre fertile, se répandre avec leurs troupeaux dans la plaine, et parvenir enfin à couler dans l' innocence ces jours tranquilles et sereins qui font donner le nom d' âge d' or à ces siècles reculés.

Cette révolution commença sous Inachus, qui avoit conduit la première colonie égyptienne ; elle continua sous Phoronée son fils. Dans un court espace de temps, l' Argolide, l' Arcadie et les régions voisines changèrent de face.

Environ trois siècles après, Cécrops, Cadmus et Danaüs parurent, l' un dans l' Attique, l' autre dans la Béotie, et le troisième dans l' Argolide. Ils amenoient avec eux de nouvelles colonies d' égyptiens et de phéniciens. L' industrie et les arts franchirent les bornes du Péloponèse, et leurs progrès ajoutèrent, pour ainsi dire, de nouveaux peuples au genre humain.

Cependant une partie des sauvages s' étoit retirée dans les montagnes, ou vers les régions septentrionales de la Grèce. Ils attaquèrent les sociétés naissantes qui, opposant la valeur à la férocité, les forcèrent d' obéir à des lois, ou d' aller en d' autres climats jouir d' une funeste

indépendance.

Le règne de Phoronée est la plus ancienne époque de l'histoire des grecs ; celui de Cécrops, de l'histoire des athéniens. Depuis ce dernier prince, jusqu'à la fin de la guerre du Péloponèse, il s'est écoulé environ 1250 ans. Je les partage en deux intervalles ; l'un finit au rétablissement des olympiades ; l'autre à la prise d'Athènes par les lacédémoniens. Je vais rapporter les principaux événemens qui se sont passés dans l'un

p3

et dans l'autre ; je m'attacherai sur-tout à ceux qui regardent les athéniens ; et j'avertis que, sous la première de ces périodes, les faits véritables, les traits fabuleux également nécessaires à connoître pour l'intelligence de la religion, des usages et des monumens de la Grèce, seront confondus dans ma narration, comme ils le sont dans les traditions anciennes.

Peut-être même que mon style se ressentira de la lecture des auteurs que j'ai consultés.

Quand on est dans le pays des fictions, il est difficile de n'en pas emprunter quelquefois le langage.

INTRODUCTION PARTIE 1

La colonie de Cécrops tiroit son origine de la ville de Saïs, en égypte. Elle avoit quitté les bords fortunés du Nil, pour se soustraire à la loi d'un vainqueur inexorable ; et, après une longue navigation, elle étoit parvenue aux rivages de l'Attique, habités de tout temps par un peuple que les nations farouches de la Grèce avoient dédaigné d'asservir.

Ses campagnes stériles n'offroient point de butin, et sa foiblesse ne pouvoit inspirer de crainte. Accoutumé aux douceurs de la paix, libre sans connoître le prix de l'indépendance, plutôt grossier que barbare, il devoit s'unir sans effort à des étrangers que le malheur avoit instruits : bientôt les égyptiens et les habitans de l'Attique ne formèrent qu'un seul peuple ; mais les premiers prirent sur les seconds cet ascendant qu'on accorde tôt ou tard à la supériorité des lumières ; et Cécrops,

placé à la tête des uns et des autres, conçut
le projet de faire le bonheur de la patrie
qu' il venoit d' adopter.

p4

Les anciens habitans de cette contrée voyoient
renaître tous les ans les fruits sauvages du
chêne, et se reposoient sur la nature, d' une
reproduction qui assuroit leur subsistance. Cécrops
leur présenta une nourriture plus douce, et leur
apprit à la perpétuer. Différentes espèces de
grains furent confiées à la terre. L' olivier fut
transporté de l' égypte dans l' Attique ; des
arbres, auparavant inconnus, étendirent sur de
riches moissons leurs branches chargées de fruits.
L' habitant de l' Attique, entraîné par l' exemple
des égyptiens experts dans l' agriculture, redoubloit
ses efforts, et s' endurcissoit à la fatigue ; mais
il n' étoit pas encore remué par des intérêts
assez puissans pour adoucir ses peines, et
l' animer dans ses travaux.

Le mariage fut soumis à des lois ; et ces
réglemens, sources d' un nouvel ordre de
vertus et de plaisirs, firent connoître les
avantages de la décence, les attraits de
la pudeur, le desir de plaire, le bonheur
d' aimer, la nécessité d' aimer toujours. Le
père entendit, au fond de son coeur, la voix
secrète de la nature ; il l' entendit dans
le coeur de son épouse et de ses enfans. Il
se surprit versant des larmes que ne lui
arrachoit plus la douleur, et apprit à s' estimer
en devenant sensible. Bientôt les familles se
rapprochèrent par des alliances ou par des
besoins mutuels ; des chaînes sans nombre
embrassèrent tous les membres de la société.

Les biens dont ils jouissoient ne leur furent
plus personnels ; et les maux qu' ils n' éprouvoient
pas, ne leur furent plus étrangers.

D' autres motifs facilitèrent la pratique des
devoirs. Les premiers grecs offroient leurs
hommages à des dieux dont ils ignoroient les
noms, et qui, trop éloignés des mortels, et
réservant toute leur puissance pour régler la
marche de l' univers, manifestoient

à peine quelques-unes de leurs volontés dans le petit canton de Dodone, en épire. Les colonies étrangères donnèrent à ces divinités les noms qu'elles avoient en égypte, en Libye, en Phénicie, et leur attribuèrent à chacune un empire limité et des fonctions particulières. La ville d'Argos fut spécialement consacrée à Junon ; celle d'Athènes à Minerve ; celle de Thèbes à Bacchus. Par cette légère addition au culte religieux, les dieux parurent se rapprocher de la Grèce, et partager entre eux ses provinces. Le peuple les crut plus accessibles, en les croyant moins puissans et moins occupés.

Il les trouva par-tout autour de lui ; et, assuré de fixer désormais leurs regards, il conçut une plus haute idée de la nature de l'homme.

Cécrops multiplia les objets de la vénération publique. Il invoqua le souverain des dieux sous le titre de très-haut : il éleva de toutes parts des temples et des autels ; mais il défendit d'y verser le sang des victimes, soit pour conserver les animaux destinés à l'agriculture, soit pour inspirer à ses sujets l'horreur d'une scène barbare qui s'étoit passée en Arcadie. Un homme, un roi, le farouche Lycaon venoit d'y sacrifier un enfant à ces dieux, qu'on outrage toutes les fois qu'on outrage la nature. L'hommage que leur offrit Cécrops étoit plus digne de leur bonté : c'étoient des épis ou des grains, prémices des moissons dont ils enrichissoient l'Attique, et des gâteaux, tribut de l'industrie que ses habitans commençoient à connoître.

Tous les réglemens de Cécrops respiroient la sagesse et l'humanité. Il en fit pour procurer à ses sujets une vie tranquille, et leur attirer des respects au-delà même du trépas. Il voulut

qu'on déposât leurs dépouilles mortelles dans le sein de la mère commune des hommes, et qu'on ensemencât aussitôt la terre qui les couvroit, afin que cette portion de terrain ne fût point

enlevée au cultivateur. Les parens, la tête ornée d'une couronne, donnoient un repas funèbre ; et c'est-là que, sans écouter la voix de la flatterie ou de l'amitié, on honoroit la mémoire de l'homme vertueux, on flétrissoit celle du méchant. Par ces pratiques touchantes, les peuples entrevirent que l'homme, peu jaloux de conserver après sa mort une seconde vie dans l'estime publique, doit du moins laisser une réputation dont ses enfans n'aient pas à rougir. La même sagesse brilloit dans l'établissement d'un tribunal qui paroît s'être formé vers les premières années de ce prince, ou au commencement du règne de son successeur : c'est celui de l'Aréopage qui, depuis son origine, n'a jamais prononcé un jugement dont on ait pu se plaindre, et qui contribua le plus à donner aux grecs les premières notions de la justice. Si Cécrops avoit été l'auteur de ces mémorables institutions, et de tant d'autres qu'il employa pour éclairer les athéniens, il auroit été le premier des législateurs, et le plus grand des mortels ; mais elles étoient l'ouvrage de toute une nation attentive à les perfectionner pendant une longue suite de siècles. Il les avoit apportées d'égypte ; et l'effet qu'elles produisirent fut si prompt, que l'Attique se trouva bientôt peuplée de vingt mille habitans, qui furent divisés en quatre tribus. Des progrès si rapides attirèrent l'attention des peuples qui ne vivoient que de rapines. Des corsaires descendirent sur les

p7

côtes de l'Attique ; des béotiens en ravagèrent les frontières ; ils répandirent la terreur de tous côtés. Cécrops en profita pour persuader à ses sujets de rapprocher leurs demeures alors éparses dans la campagne, et de les garantir, par une enceinte, des insultes qu'ils venoient d'éprouver. Les fondemens d'Athènes furent jetés sur la colline où l'on voit aujourd'hui la citadelle. Onze autres villes s'élevèrent en différens endroits ; et les habitans, saisis de frayeur, firent sans peine le sacrifice qui devoit leur coûter le plus. Ils renoncèrent à la

liberté de la vie champêtre, et se renfermèrent dans des murs, qu' ils auroient regardés comme le séjour de l' esclavage, s' il n' avoit fallu les regarder comme l' asile de la foiblesse. à l' abri de leurs remparts, ils furent les premiers des grecs à déposer, pendant la paix, ces armes meurtrières, qu' auparavant ils ne quittoient jamais.

Cécrops mourut après un règne de cinquante ans. Il avoit épousé la fille d' un des principaux habitans de l' Attique. Il en eut un fils dont il vit finir les jours, et trois filles à qui les athéniens décernèrent depuis les honneurs divins. Ils conservent encore son tombeau dans le temple de Minerve ; et son souvenir est gravé, en caractères ineffaçables, dans la constellation du verseau qu' ils lui ont consacré.

Après Cécrops, régnèrent, pendant l' espace d' environ cinq cent soixante-cinq ans, dix-sept princes, dont Codrus fut le dernier. Les regards de la postérité ne doivent point s' arrêter sur la plupart d' entre eux ; et qu' importe en effet que quelques-uns aient

p8

été dépouillés par leurs successeurs du rang qu' ils avoient usurpé, et que les noms des autres se soient par hasard sauvés de l' oubli ? Cherchons, dans la suite de leurs règnes, les traits qui ont influé sur le caractère de la nation, ou qui devoient contribuer à son bonheur. Sous les règnes de Cécrops et de Cranaüs son successeur, les habitans de l' Attique jouirent d' une paix assez constante. Accoutumés aux douceurs et à la servitude de la société, ils étudioient leurs devoirs dans leurs besoins, et les moeurs se formoient d' après les exemples. Leurs connoissances, accrues par des liaisons si intimes, s' augmentèrent encore par le commerce des nations voisines. Quelques années après Cécrops, les lumières de l' orient pénétrèrent en Béotie. Cadmus, à la tête d' une colonie de phéniciens, y porta le plus sublime de tous les arts, celui de retenir par de simples traits les sons fugitifs de la parole, et les

plus fines opérations de l'esprit. Le secret de l'écriture, introduit en Attique, y fut destiné, quelque temps après, à conserver le souvenir des événemens remarquables.

Nous ne pouvons fixer d'une manière précise le temps où les autres arts y furent connus, et nous n'avons à cet égard que des traditions à rapporter. Sous le règne d'érichthonius, la colonie de Cécrops accoutuma les chevaux, déjà dociles au frein, à traîner péniblement un chariot, et profita du travail des abeilles dont elle perpétua la race sur le mont Hymète. Sous Pandion, elle fit de nouveaux progrès dans l'agriculture ; mais une longue sécheresse ayant détruit les espérances du laboureur, les moissons de l'égypte suppléèrent aux besoins de

p9

la colonie, et l'on prit une légère teinture du commerce. érechthée, son successeur, illustra son règne par des établissemens utiles, et les athéniens lui consacèrent un temple après sa mort.

Ces découvertes successives redoublaient l'activité du peuple ; et en lui procurant l'abondance, le préparoient à la corruption : car, dès qu'on eut compris qu'il est dans la vie des biens que l'art ajoute à ceux de la nature, les passions réveillées se portèrent vers cette nouvelle image du bonheur. L'imitation aveugle, ce mobile puissant de la plupart des actions des hommes, et qui d'abord n'avoit excité qu'une émulation douce et bienfaisante, produisit bientôt l'amour des distinctions, le desir des préférences, la jalousie et la haine. Les principaux citoyens, faisant mouvoir à leur gré ces différens ressorts, remplirent la société de troubles, et portèrent leurs regards sur le trône. Amphictyon obligea Cranaüs d'en descendre ; lui-même fut contraint de le céder à érichthonius.

à mesure que le royaume d'Athènes prenoit de nouvelles forces, on voyoit ceux d'Argos, d'Arcadie, de Lacédémone, de Corinthe, de Sicyone, de Thèbes, de Thessalie et d'épire, s'accroître par degrés, et continuer leur

révolution sur la scène du monde.
Cependant l' ancienne barbarie reparoissoit, au
mépris des lois et des moeurs ; il s' élevoit
par intervalles des hommes robustes qui se tenoient
sur les chemins pour attaquer les passans, ou
des princes dont la cruauté froide infligeoit à
des innocens des supplices lents et douloureux.
Mais la nature qui balance sans cesse le mal par
le bien, fit naître, pour les détruire, des
hommes plus robustes que les premiers, aussi
puissans que les

p10

seconds, plus justes que les uns et les autres.
Ils parcouroient la Grèce ; ils la purgeoient
du brigandage des rois et des particuliers :
ils paroisoient au milieu des grecs, comme des
mortels d' un ordre supérieur ; et ce peuple
enfant, aussi extrême dans sa reconnoissance que
dans ses alarmes, répandoit tant de gloire sur
leurs moindres exploits, que l' honneur de le
protéger étoit devenu l' ambition des ames fortes.
Cette espèce d' héroïsme inconnu aux siècles
suivans, ignoré des autres nations, le plus
propre néanmoins à concilier les intérêts de
l' orgueil avec ceux de l' humanité, germoit de
toutes parts, et s' exerçoit sur toutes sortes
d' objets. Si un animal féroce, sorti du fond
des bois, semoit la terreur dans les campagnes,
le héros de la contrée se faisoit un devoir d' en
trionpher aux yeux d' un peuple qui regardoit
encore la force comme la première des qualités,
et le courage, comme la première des vertus. Les
souverains eux-mêmes, flattés de joindre à leurs
titres la prééminence du mérite le plus estimé
dans leur siècle, s' engageoient dans des combats
qui, en manifestant leur bravoure, sembloient
légitimer encore leur puissance. Mais bientôt ils
aimèrent des dangers qu' ils se contentoient
auparavant de ne pas craindre. Ils allèrent les
mendier au loin, ou les firent naître autour
d' eux ; et comme les vertus exposées aux louanges
se flétrissent aisément, leur bravoure, dégénérée
en témérité, ne changea pas moins d' objet que
de caractère. Le salut des peuples ne dirigeoit
plus leurs entreprises ; tout étoit sacrifié

à des passions violentes, dont l'impunité redoublait
la licence. La main qui venoit de renverser un
tyran de son trône, dépouilloit un prince juste
des richesses qu' il avoit reçues de ses pères,
ou lui ravissoit une épouse distinguée par sa
beauté. La vie des anciens héros est souillée de
ces taches honteuses.
Plusieurs d' entre eux, sous le nom d' Argonautes,
formèrent

p11

le projet de se rendre dans un climat lointain,
pour s' emparer des trésors d' Aeëtès, roi de
Colchos. Il leur fallut traverser des mers
inconnues, et braver sans cesse de nouveaux
dangers : mais ils s' étoient déjà séparément
signalés par tant d' exploits, qu' en se
réunissant ils se crurent invincibles, et le
furent en effet. Parmi ces héros, on vit Jason
qui séduisit et enleva Médée fille d' Aeëtès,
mais qui perdit, pendant son absence, le trône
de Thessalie où sa naissance l' appeloit ; Castor
et Pollux, fils de Tyndare, roi de Sparte,
célèbres par leur valeur, plus célèbres par
une union qui leur a mérité des autels ; Pélée,
roi de la Phthiotie, qui passeroit pour un grand
homme, si son fils Achille n' avoit pas été plus
grand que lui ; le poète Orphée, qui partageoit
des travaux qu' il adoucissoit par ses chants ;
Hercule, enfin, le plus illustre des mortels,
et le premier des demi-dieux.

Toute la terre est pleine du bruit de son nom
et des monumens de sa gloire : il descendoit des
rois d' Argos : on dit qu' il étoit fils de Jupiter
et d' Alcmène, épouse d' Amphitryon ; qu' il fit
tomber sous ses coups, et le lion de Némée, et
le taureau de Crète, et le sanglier d' érymanthe,
et l' hydre de Lerne, et des monstres plus féroces
encore ; un Busiris, roi d' égypte, qui trempoit
lâchement ses mains dans le sang des étrangers ;
un Anthée de Libye, qui ne les dévouoit à la
mort, qu' après les avoir vaincus à la lutte ; et
les géans de Sicile, et les centaures de Thessalie,
et tous les brigands de la terre, dont il avoit
fixé les limites à l' occident, comme Bacchus les
avoit fixées à l' orient : on ajoute qu' il ouvrit

les montagnes, pour rapprocher les nations ;
qu' il creusa des détroits, pour confondre les
mers ; qu' il triompha des enfers, et qu' il fit
triompher les dieux dans les combats qu' ils
livrèrent aux géans.

p12

Son histoire est un tissu de prodiges, ou plutôt,
c' est l' histoire de tous ceux qui ont porté le
même nom, et subi les mêmes travaux que lui.
On a exagéré leurs exploits ; et en les réunissant
sur un seul homme, et en lui attribuant toutes
les grandes entreprises dont on ignoroit les
auteurs, on l' a couvert d' un éclat qui semble
rejaillir sur l' espèce humaine : car l' Hercule
qu' on adore, est un phantôme de grandeur, élevé
entre le ciel et la terre, comme pour en combler
l' intervalle. Le véritable Hercule ne différoit
des autres hommes, que par sa force, et ne
ressembloit aux dieux des grecs, que par ses
foiblesses : les biens et les maux qu' il fit
dans ses expéditions fréquentes, lui attirèrent
pendant sa vie une célébrité, qui valut à la
Grèce un nouveau défenseur en la personne de
Thésée.

Ce prince étoit fils d' égée, roi d' Athènes, et
d' éthra, fille du sage Pitthée, qui gouvernoit
Trézène : il étoit élevé dans cette ville, où
le bruit des actions d' Hercule l' agitoit sans
cesse ; il en écoutoit le récit, avec une ardeur
d' autant plus inquiète, que les liens du sang
l' unissoient à ce héros ; et son ame impatiente
frémissoit autour des barrières qui la tenoient
renfermée : car il s' ouvroit un vaste champ à
ses espérances. Les brigands commençoient à
reparoître ; les monstres sortoient de leurs
forêts ; Hercule étoit en Lydie.

Pour contenter ce courage bouillant, éthra
découvre à son fils le secret de sa naissance ;
elle le conduit vers un rocher énorme, et lui
ordonne de le soulever : il y trouve une épée
et d' autres signes auxquels son père devoit le
reconnoître un jour. Muni de ce dépôt, il prend
la route d' Athènes : en vain sa mère et son
aïeul le pressent de monter sur un vaisseau ; les
conseils prudens l' offensent, ainsi que les

conseils timides : il préfère le chemin du péril
et de la gloire, et bientôt il se trouve

p13

en présence de Sinnis. Cet homme cruel attachoit
les vaincus à des branches d'arbres qu'il
courboit avec effort, et qui se relevoient
chargées des membres sanglans de ces malheureux.

Plus loin, Sciron occupoit un sentier étroit
sur une montagne, d'où il précipitoit les passans
dans la mer. Plus loin encore, Procruste les
étendoit sur un lit, dont la longueur devoit
être la juste mesure de leurs corps, qu'il
réduisoit ou prolongeoit par d'affreux tourmens.

Thésée attaque ces brigands, et les fait périr
par les supplices qu'ils avoient inventés.
Après des combats et des succès multipliés,
il arrive à la cour de son père, violemment
agitée par des dissensions qui menaçoient le
souverain. Les Pallantides, famille puissante
d'Athènes, voyoient à regret le sceptre entre
les mains d'un vieillard, qui, suivant eux,
n'avoit ni le droit, ni la force de le porter :
ils laissoient éclater avec leur mépris, l'espoir
de sa mort prochaine, et le desir de partager
sa dépouille. La présence de Thésée déconcerte
leurs projets ; et dans la crainte qu'égée, en
adoptant cet étranger, ne trouve un vengeur et
un héritier légitime, ils le remplissent de
toutes les défiances dont une ame foible est
susceptible : mais, sur le point d'immoler son
fils, égée le reconnoît, et le fait reconnoître
à son peuple. Les Pallantides se révoltent ;
Thésée les dissipe, et vole soudain aux champs
de Marathon, qu'un taureau furieux ravageoit
depuis quelques années ; il l'attaque, le saisit,
et l'expose, chargé de chaînes, aux yeux des
athéniens, non moins étonnés de la victoire,
qu'effrayés du combat.

Un autre trait épuisa bientôt leur admiration.
Minos, roi de Crète, les accusoit d'avoir fait
périr son fils Androgée, et les avoit contraints
par la force des armes, à leur livrer, à des

p14

intervalles marqués, un certain nombre de jeunes garçons et de jeunes filles. Le sort devoit les choisir ; l' esclavage ou la mort, devenir leur partage. C' étoit pour la troisième fois qu' on venoit arracher à de malheureux parens, les gages de leur tendresse. Athènes étoit en pleurs ; mais Thésée la rassure : il se propose de l' affranchir de ce tribut odieux ; et, pour remplir un si noble projet, il se met lui-même au nombre des victimes, et s' embarque pour la Crète.

Les athéniens disent qu' en arrivant dans cette île, leurs enfans étoient renfermés dans un labyrinthe, et bientôt après, dévorés par le Minotaure, monstre moitié homme, moitié taureau, issu des amours infâmes de Pasiphaé, reine de Crète ; ils ajoutent que Thésée ayant tué le Minotaure, ramena les jeunes athéniens, et fut accompagné, à son retour, par Ariadne, fille de Minos, qui l' avoit aidé à sortir du labyrinthe, et qu' il abandonna sur les rives de Naxos. Les crétois disent, au contraire, que les ôtages athéniens étoient destinés aux vainqueurs dans les jeux célébrés en l' honneur d' Androgée ; que Thésée ayant obtenu la permission d' entrer en lice, vainquit Taurus, général des troupes de Minos, et que ce prince fut assez généreux pour rendre justice à sa valeur, et pardonner aux athéniens.

Le témoignage des crétois est plus conforme au caractère d' un prince renommé pour sa justice et sa sagesse : celui des athéniens n' est peut-être que l' effet de leur haine éternelle pour les vainqueurs qui les ont humiliés : mais de ces deux opinions, il résulte également que Thésée délivra sa nation d' une servitude honteuse ; et qu' en exposant ses jours, il acheva de mériter le trône qui restoit vacant par la mort d' égée.

p15

à peine y fut-il assis, qu' il voulut mettre des bornes à son autorité, et donner au gouvernement une forme plus stable et plus régulière. Les douze villes de l' Attique, fondées par Cécrops, étoient devenues autant de républiques, qui toutes avoient

des magistrats particuliers, et des chefs presque indépendans : leurs intérêts se croisoient sans cesse, et produisoient entre elles des guerres fréquentes. Si des périls pressans les obligeoient quelquefois de recourir à la protection du souverain, le calme qui succédoit à l' orage, réveilloit bientôt les anciennes jalousies ; l' autorité royale flottant entre le despotisme et l' avilissement, inspireroit la terreur ou le mépris ; et le peuple, par le vice d' une constitution dont la nature n' étoit exactement connue ni du prince, ni des sujets, n' avoit aucun moyen pour se défendre contre l' extrême servitude, ou contre l' extrême liberté. Thésée forma son plan ; et supérieur même aux petits obstacles, il se chargea des détails de l' exécution, parcourut les divers cantons de l' Attique, et chercha par-tout à s' insinuer dans les esprits. Le peuple reçut avec ardeur un projet qui sembloit le ramener à sa liberté primitive ; mais les plus riches, consternés de perdre la portion d' autorité qu' ils avoient usurpée, et de voir s' établir une espèce d' égalité entre tous les citoyens, murmuroient d' une innovation qui diminueoit la prérogative royale : cependant ils n' osèrent s' opposer ouvertement aux volontés d' un prince, qui tâchoit d' obtenir, par la persuasion, ce qu' il pouvoit exiger par la force, et donnèrent un consentement, contre lequel ils se promirent de protester dans des circonstances plus favorables. Alors il fut réglé qu' Athènes deviendroit la métropole et le centre de l' empire ; que les sénats des villes seroient abolis ; que

p16

la puissance législative résideroit dans l' assemblée générale de la nation, distribuée en trois classes, celle des notables, celle des agriculteurs, et celle des artisans ; que les principaux magistrats, choisis dans la première, seroient chargés du dépôt des choses saintes, et de l' interprétation des lois ; que les différens ordres de citoyens se balanceroient mutuellement, parce que le premier auroit pour lui l' éclat des dignités ; le second, l' importance

des services ; le troisième, la supériorité du nombre : il fut réglé, enfin, que Thésée, placé à la tête de la république, seroit le défenseur des lois qu' elle promulgueroit, et le général des troupes destinées à la défendre.

Par ces dispositions, le gouvernement d' Athènes devint essentiellement démocratique ; et comme il se trouvoit assorti au génie des athéniens, il s' est soutenu dans cet état, malgré les altérations qu' il éprouva du temps de Pisistrate. Thésée institua une fête solennelle, dont les cérémonies rappellent encore aujourd' hui la réunion des différens peuples de l' Attique ; il fit construire des tribunaux pour les magistrats ; il agrandit la capitale, et l' embellit autant que l' imperfection des arts pouvoit le permettre. Les étrangers, invités à s' y rendre, y accoururent de toutes parts, et furent confondus avec les anciens habitans ; il ajouta le territoire de Mégare à l' empire ; il plaça sur l' isthme de Corinthe, une colonne qui séparoit l' Attique du Péloponèse, et renouvela, près de ce monument, les jeux isthmiques, à l' imitation de ceux d' Olympie, qu' Hercule venoit de rétablir.

Tout sembloit alors favoriser ses vœux. Il commandoit à des peuples libres, que sa modération et ses bienfaits retenoient

p17

dans la dépendance. Il dictoit des lois de paix et d' humanité aux peuples voisins, et jouissoit d' avance de cette vénération profonde, que les siècles attachent par degrés à la mémoire des grands hommes.

Cependant il ne le fut pas assez lui-même, pour achever l' ouvrage de sa gloire. Il se lassa des hommages paisibles qu' il recevoit, et des vertus faciles qui en étoient la source. Deux circonstances fomentèrent encore ce dégoût. Son ame qui veilloit sans cesse sur les démarches d' Hercule, étoit importunée des nouveaux exploits dont ce prince marquoit son retour dans la Grèce. D' un autre côté, soit pour éprouver le courage de Thésée, soit pour l' arracher au repos, Pirithoüs, fils d' Ixion, et roi d' une partie de la Thessalie, conçut

un projet conforme au génie des anciens héros.
Il vint enlever dans les champs de Marathon,
les troupeaux du roi d' Athènes ; et quand
Thésée se présenta pour venger cet affront,
Pirithoüs parut saisi d' une admiration secrète ;
et lui tendant la main en signe de paix : " soyez
" mon juge, lui dit-il : quelle satisfaction
" exigez-vous ? Celle, répond Thésée, de vous
" unir à moi par la confraternité des armes. " à
ces mots, ils se jurent une alliance indissoluble,
et méditent ensemble de grandes entreprises.
Hercule, Thésée, Pirithoüs, amis et rivaux
généreux, déchaînés tous trois dans la carrière,
ne respirant que les dangers et la victoire,
faisant pâlir le crime et trembler l' innocence,
fixoient alors les regards de la Grèce entière.
Tantôt à la suite du premier, tantôt suivi du
second, quelquefois se mêlant dans la foule
des héros, Thésée étoit appelé à toutes les
expéditions éclatantes. Il triompha, dit-on,
des amazones, et sur les bords du Thermodon
en Asie, et dans les plaines de l' Attique ;

p18

il parut à la chasse de cet énorme sanglier de
Calydon, contre lequel Méléagre, fils du roi
de cette ville, rassembla les princes les plus
courageux de son temps ; il se signala contre
les centaures de Thessalie, ces hommes audacieux,
qui, s' étant exercés les premiers à combattre
à cheval, avoient plus de moyens pour donner
la mort, et pour l' éviter.

Au milieu de tant d' actions glorieuses, mais
inutiles au bonheur de son peuple, il résolut
avec Pirithoüs, d' enlever la princesse de
Sparte et celle d' épire, distinguées toutes
deux par une beauté qui les rendit célèbres et
malheureuses ; l' une, étoit cette Hélène, dont
les charmes firent depuis couler tant de sang
et de pleurs ; l' autre, étoit Proserpine, fille
d' Aidonée, roi des molosses.

Ils trouvèrent Hélène exécutant une danse dans
le temple de Diane ; et l' ayant arrachée du
milieu de ses compagnes, ils se dérochèrent,
par la fuite, au châtement qui les menaçoit à
Lacédémone, et qui les attendoit en épire :

car Aidonée, instruit de leurs desseins, livra Pirithoüs à des dogues affreux qui le dévorèrent, et précipita Thésée dans les horreurs d' une prison, dont il ne fut délivré que par les soins officieux d' Hercule.

De retour dans ses états, il trouva sa famille couverte d' opprobres, et la ville déchirée par des factions. La reine, cette Phèdre dont le nom retentit souvent sur le théâtre d' Athènes, avoit conçu pour Hippolyte, qu' il avoit eu d' Antiope, reine des amazones, un amour qu' elle condamnoit, dont le jeune prince avoit horreur, et qui causa bientôt la perte de l' un et de l' autre. Dans le même temps, les Pallantides, à la tête des principaux citoyens, cherchoient à s' emparer du pouvoir souverain qu' ils l' accusoient d' avoir affoibli : le peuple avoit perdu dans l' exercice de l' autorité, l' amour de l' ordre, et le sentiment

p19

de la reconnaissance. Il venoit d' être aigri par la présence et par les plaintes de Castor et de Pollux, frères d' Hélène, qui, avant de la retirer des mains auxquelles Thésée l' avoit confiée, avoient ravagé l' Attique, et excité des murmures contre un roi qui sacrifioit tout à ses passions, et abandonnoit le soin de son empire, pour aller au loin tenter des aventures ignominieuses, et en expier la honte dans les fers.

Thésée chercha vainement à dissiper de si funestes impressions. On lui faisoit un crime de son absence, de ses exploits, de ses malheurs ; et quand il voulut employer la force, il apprit que rien n' est si foible qu' un souverain avili aux yeux de ses sujets.

Dans cette extrémité, ayant prononcé des imprécations contre les athéniens, il se réfugia auprès du roi Lycomède, dans l' île de Scyros ; il y périt quelque temps après, ou par les suites d' un accident, ou par la trahison de Lycomède, attentif à ménager l' amitié de Mnesthée, successeur de Thésée.

Ses actions, et l' impression qu' elles firent sur les esprits, pendant sa jeunesse, au commencement

de son règne, et à la fin de ses jours, nous
l'offrent successivement sous l' image d' un héros,
d' un roi, d' un aventurier ; et suivant ces
rapports différens, il mérita l' admiration, l' amour,
et le mépris des athéniens.

Ils ont depuis oublié ses égaremens, et rougi
de leur révolte. Cimon, fils de Miltiade,
transporta, par ordre de l' oracle, ses ossemens
dans les murs d' Athènes. On construisit, sur
son tombeau, un temple embelli par les arts,
et devenu l' asile des malheureux. Divers
monumens le retracent à nos yeux,

p20

ou rappellent le souvenir de son règne. C' est
un des génies qui président aux jours de chaque
mois ; un des héros qui sont honorés par des
fêtes et par des sacrifices. Athènes, enfin,
le regarde comme le premier auteur de sa puissance,
et se nomme, avec orgueil, la ville de Thésée.

La colère des dieux, qui l' avoit banni de ses
états, s' appesantissoit, depuis long-temps, sur
le royaume de Thèbes. Cadmus chassé du trône
qu' il avoit élevé, Polydore déchiré par des
bacchantes, Labdacus enlevé par une mort
prématurée, et ne laissant qu' un fils au berceau,
et entouré d' ennemis : tel avoit été, depuis son
origine, le sort de la famille royale ; lorsque
Laius, fils et successeur de Labdacus, après
avoir perdu et recouvré deux fois la couronne,
épousa épicasté ou Jocaste, fille de Ménoécée :
c' est à cet hymen qu' étoient réservées les plus
affreuses calamités. L' enfant qui en naîtra,
disoit un oracle, sera le meurtrier de son père,
et l' époux de sa mère. Ce fils naquit, et les
auteurs de ses jours le condamnèrent à devenir
la proie des bêtes féroces. Ses cris, ou le
hasard, le firent découvrir dans un endroit
solitaire. Il fut présenté à la reine de Corinthe,
qui l' éleva dans sa cour, sous le nom d' Oedipe,
et comme son fils adoptif.

Au sortir de l' enfance, instruit des dangers qu' il
avoit courus, il consulta les dieux ; et leurs
ministres ayant confirmé, par leur réponse,
l' oracle qui avoit précédé sa naissance, il fut
entraîné dans le malheur qu' il vouloit éviter.

Résolu de ne plus retourner à Corinthe, qu' il regardoit comme sa patrie, il prit le chemin de la Phocide, et rencontra dans un sentier, un vieillard qui lui prescrivit, avec hauteur, de laisser le passage libre,

p21

et voulut l' y contraindre par la force. C' étoit Laïus : Oedipe se précipita sur lui, et le fit périr sous ses coups.

Après ce funeste accident, le royaume de Thèbes, et la main de Jocaste, furent promis à celui qui délivreroit les thébains des maux dont ils étoient affligés. Sphinge, fille naturelle de Laïus, s' étant associée à des brigands, ravageoit la plaine, arrêtoit les voyageurs par des questions captieuses, et les égardoit dans les détours du mont Phicée, pour les livrer à ses perfides compagnons. Oedipe démêla ses pièges, dissipa les complices de ses crimes ; et en recueillant le fruit de sa victoire, il remplit l' oracle dans toute son étendue.

L' inceste triomphoit sur la terre ; mais le ciel se hâta d' en arrêter le cours. Des lumières odieuses vinrent effrayer les deux époux. Jocaste termina ses infortunes par une mort violente. Oedipe, à ce que rapportent quelques auteurs, s' arracha les yeux, et mourut dans l' Attique, où Thésée lui avoit accordé un asile. Mais, suivant d' autres traditions, il fut condamné à supporter la lumière du jour, pour voir encore des lieux témoins de ses forfaits ; et la vie, pour la donner à des enfans plus coupables et aussi malheureux que lui. C' étoient étéocle, Polynice, Antigone, et Ismène qu' il eut d' Euriganée, sa seconde femme.

Les deux princes ne furent pas plutôt en âge de régner, qu' ils reléguèrent Oedipe au fond de son palais, et convinrent ensemble de tenir, chacun à son tour, les rênes du gouvernement pendant une année entière. étéocle monta le premier sur ce trône sous lequel l' abyme restoit toujours ouvert, et refusa d' en descendre.

Polynice se rendit auprès d'Adraste, roi d'Argos, qui

lui donna sa fille en mariage, et lui promit
de puissans secours.

Telle fut l' occasion de la première expédition où les grecs montrèrent quelques connoissances de l' art militaire. Jusqu' alors on avoit vu des troupes sans soldats, inonder tout-à-coup un pays voisin, et se retirer après des hostilités et des cruautés passagères. Dans la guerre de Thèbes, on vit des projets concertés avec prudence, et suivis avec fermeté ; des peuples différens, renfermés dans un même camp, et soumis à la même autorité, opposant un courage égal aux rigueurs des saisons, aux lenteurs d' un siège, et aux dangers des combats journaliers. Adraste partagea le commandement de l' armée avec Polynice, qu' il vouloit établir sur le trône de Thèbes ; le brave Tydée, fils d' Oenée, roi d' étolie ; l' impétueux Capanée ; le devin Amphiaräus ; Hippomédon et Parthénopée. à la suite de ces guerriers, tous distingués par leur naissance et par leur valeur, parurent dans un ordre inférieur de mérite et de dignités, les principaux habitans de la Messénie, de l' Arcadie et de l' Argolide.

L' armée s' étant mise en marche, entra dans la forêt de Némée, où ses généraux instituèrent des jeux qu' on célèbre encore aujourd' hui avec la plus grande solennité. Après avoir passé l' isthme de Corinthe, elle se rendit en Béotie, où elle força les troupes d' étéocle, à se renfermer dans les murs de Thèbes.

Les grecs ne connoissoient pas encore l' art de s' emparer d' une place défendue par une forte garnison. Tous les efforts des assiégeans se dirigeoient vers les portes ; toute l' espérance

des assiégés consistoit dans leurs fréquentes sorties. Les actions qu' elles occasionnoient, avoient déjà fait périr beaucoup de monde, de part et d' autre ; déjà le vaillant Capanée venoit d' être précipité du haut d' une échelle qu' il avoit appliquée contre le mur ; lorsque étéocle et Polynice résolurent de terminer

entre eux leurs différends. Le jour pris, le lieu fixé, les peuples en pleurs, les armées en silence, les deux princes fondirent l'un sur l'autre ; et après s'être percés de coups, ils rendirent les derniers soupirs, sans pouvoir assouvir leur rage. On les porta sur le même bûcher ; et dans la vue d'exprimer, par une image effrayante, les sentimens qui les avoient animés pendant leur vie, on supposa que la flamme, pénétrée de leur haine, s'étoit divisée, pour ne pas confondre leurs cendres. Créon, frère de Jocaste, fut chargé, pendant la minorité de Laodamas, fils d'éteocle, de continuer une guerre qui devenoit, de jour en jour, plus funeste aux assiégeans, et qui finit par une vigoureuse sortie que firent les thébains. Le combat fut très-meurtrier ; Tydée, et la plupart des généraux argiens y périrent.Adraste, contraint de lever le siège, ne put honorer par des funérailles, ceux qui étoient restés sur le champ de bataille ; il fallut que Thésée interposât son autorité, pour obliger Créon à se soumettre au droit des gens, qui commençoit à s'introduire.

La victoire des thébains ne fit que suspendre leur perte. Les chefs des argiens avoient laissé des fils dignes de les venger. Dès que les temps furent arrivés, ces jeunes princes, parmi lesquels on voyoit Diomède, fils de Tydée, et Sthénéelus, fils de Capanée, entrèrent, à la tête d'une armée formidable, sur les terres de leurs ennemis.

p24

On en vint bientôt aux mains ; et les thébains ayant perdu la bataille, abandonnèrent la ville, qui fut livrée au pillage. Thersander, fils et successeur de Polynice, fut tué quelques années après, en allant au siège de Troie. Après sa mort, deux princes de la même famille régnèrent à Thèbes ; mais le second fut tout-à-coup saisi d'une noire frénésie ; et les thébains persuadés que les furies s'attacheroient au sang d'Oedipe, tant qu'il en resteroit une goutte sur la terre, mirent une autre famille sur le trône. Ils choisirent, trois générations

après, le gouvernement républicain, qui subsiste encore parmi eux.

Le repos dont jouit la Grèce, après la seconde guerre de Thèbes, ne pouvoit être durable. Les chefs de cette expédition revenoient couverts de gloire ; les soldats, chargés de butin. Les uns et les autres se montroient avec cette fierté que donne la victoire ; et racontant à leurs enfans, à leurs amis, empressés autour d'eux, la suite de leurs travaux et de leurs exploits, ils ébranloient puissamment les imaginations, et allumoient dans tous les coeurs la soif ardente des combats. Un événement subit développa ces impressions funestes.

Sur la côte de l'Asie, à l'opposite de la Grèce, vivoit paisiblement un prince, qui ne comptoit que des souverains pour aïeux, et qui se trouvoit à la tête d'une nombreuse famille, presque toute composée de jeunes héros : Priam régnoit à Troie ; et son royaume, autant par l'opulence, et par le courage des peuples soumis à ses lois, que par ses liaisons avec les rois d'Assyrie, répandoit en ce canton de l'Asie, le même éclat que le royaume de Mycènes dans la Grèce. La maison d'Argos, établie en cette dernière ville, reconnoissoit pour chef Agamemnon, fils d'Atrée. Il avoit joint à ses états, ceux de Corinthe, de Sicyone, et de plusieurs villes

p25

voisines. Sa puissance augmentée de celle de Ménélas son frère, qui venoit d'épouser Hélène, héritière du royaume de Sparte, lui donnoit une grande influence sur cette partie de la Grèce, qui, de Pélops, son aïeul, a pris le nom de Péloponèse.

Tantale, son bisaïeul, régna d'abord en Lydie ; et, contre les droits les plus sacrés, retint dans les fers un prince troyen, nommé Ganymède. Plus récemment encore, Hercule, issu des rois d'Argos, avoit détruit la ville de Troie, fait mourir Laomédon, et enlevé Hésione sa fille. Le souvenir de ces outrages restés impunis, entretenoit dans les maisons de Priam et d'Agamemnon, une haine héréditaire et implacable, aigrie de jour en jour par la rivalité de

puissance, la plus terrible des passions meurtrières. Pâris, fils de Priam, fut destiné à faire éclore ces semences de divisions.

Pâris vint en Grèce, et se rendit à la cour de Ménélas, où la beauté d' Hélène fixoit tous les regards. Aux avantages de la figure, le prince troyen réunissoit le desir de plaire, et l' heureux concours des talens agréables. Ces qualités animées par l' espoir du succès, firent une telle impression sur la reine de Sparte, qu' elle abandonna tout pour le suivre. Les Atrides voulurent en vain obtenir par la douceur, une satisfaction proportionnée à l' offense ; Priam ne vit dans son fils, que le réparateur des torts que sa maison et l' Asie entière avoient éprouvés de la part des grecs, et rejeta les voies de conciliation qu' on lui proposoit.

à cette étrange nouvelle, ces cris tumultueux et sanguinaires, ces bruits avant-coureurs des combats et de la mort, éclatent et se répandent de toutes parts. Les nations de la Grèce s' agitent comme une forêt battue par la tempête. Les rois dont

p26

le pouvoir est renfermé dans une seule ville, ceux dont l' autorité s' étend sur plusieurs peuples, possédés également de l' esprit d' héroïsme, s' assemblent à Mycènes. Ils jurent de reconnoître Agamemnon pour chef de l' entreprise, de venger Ménélas, de réduire Ilium en cendres.

Si des princes refusent d' abord d' entrer dans la confédération, ils sont bientôt entraînés par l' éloquence persuasive du vieux Nestor, roi de Pylos ; par les discours insidieux d' Ulysse, roi d' Ithaque ; par l' exemple d' Ajax, de Salamine ; de Diomède, d' Argos ; d' Idoménée, de Crète ; d' Achille, fils de Pélée, qui régnoit dans un canton de la Thessalie, et d' une foule de jeunes guerriers, ivres d' avance des succès qu' ils se promettent.

Après de longs préparatifs, l' armée, forte d' environ cent mille hommes, se rassembla au port d' Aulide ; et près de 1200 voiles la transportèrent sur les rives de la Troade.

La ville de Troie, défendue par des remparts et des tours, étoit encore protégée par une armée

nombreuse, que commandoit Hector, fils de Priam ;
il avoit sous lui, quantité de princes alliés,
qui avoient joint leurs troupes à celles des
troyens. Assemblées sur le rivage, elles
présentoient un front redoutable à l' armée des
grecs, qui, après les avoir repoussées, se
renfermèrent dans un camp, avec la plus grande
partie de leurs vaisseaux.

Les deux armées essayèrent de nouveau leurs
forces ; et le succès douteux de plusieurs combats,
fit entrevoir que le siège traîneroit en longueur.
Avec de frêles bâtimens, et de foibles lumières
sur l' art de la navigation, les grecs n' avoient
pu établir une communication suivie entre la
Grèce et l' Asie. Les subsistances commencèrent
à manquer. Une partie de la flotte fut chargée
de ravager, ou

p27

d' ensemençer les îles et les côtes voisines ;
tandis que divers partis dispersés dans la
campagne, enlevoient les récoltes et les troupeaux.
Un autre motif rendoit ces détachemens indispensables.
La ville n' étoit point investie ; et comme les
troupes de Priam la mettoient à l' abri d' un
coup de main, on résolut d' attaquer les alliés
de ce prince, soit pour profiter de leurs
dépouilles, soit pour le priver de leurs
secours. Achille portoit de tous côtés le fer
et la flamme ; après s' être débordé comme un
torrent destructeur, il revenoit avec un butin
immense, qu' on distribuoit à l' armée, avec des
esclaves sans nombre, que les généraux partageoient
entre eux.

Troie étoit située au pied du mont Ida, à quelque
distance de la mer ; les tentes et les vaisseaux
des grecs occupoient le rivage ; l' espace du
milieu étoit le théâtre de la bravoure et de la
férocité : les troyens et les grecs, armés de
piques, de massues, d' épées, de flèches et de
javelots ; couverts de casques, de cuirasses, de
cuissarts et de boucliers ; les rangs pressés,
les généraux à leur tête, s' avançaient les uns
contre les autres ; les premiers, avec de grands
cris ; les seconds, dans un silence plus effrayant :
aussitôt les chefs devenus soldats, plus jaloux

de donner de grands exemples que de sages conseils,
se précipitoient dans le danger, et laissoient
presque toujours au hasard le soin d' un succès
qu' ils ne savoient ni préparer ni suivre ; les
troupes se heurtoient et se brisoient avec
confusion, comme les flots que le vent pousse et
repousse dans le détroit de l' Eubée. La nuit
séparoit les combattans ; la ville ou les
retranchemens servoient d' asile aux vaincus ; la
victoire coûtoit du sang, et ne produisoit rien.
Les jours suivans, la flamme du bûcher dévorait
ceux que la mort avoit moissonnés : on honoroit
leur mémoire par des

p28

larmes et par des jeux funèbres. La trêve expiroit,
et l' on en venoit encore aux mains.

Souvent au plus fort de la mêlée, un guerrier
élevoit sa voix, et défioit au combat un guerrier
du parti contraire. Les troupes, en silence, les
voyoient tantôt se lancer des traits ou d' énormes
quartiers de pierre ; tantôt se joindre l' épée
à la main, et presque toujours s' insulter
mutuellement, pour aigrir leur fureur. La haine
du vainqueur survivoit à son triomphe : s' il ne
pouvoit outrager le corps de son ennemi, et le
priver de la sépulture, il tâchoit du moins de
le dépouiller de ses armes. Mais, dans l' instant,
les troupes s' avançoient de part et d' autre,
soit pour lui ravir sa proie, soit pour la lui
assurer ; et l' action devenoit générale.

Elle le devenoit aussi, lorsqu' une des armées
avoit trop à craindre pour les jours de son
guerrier, ou lorsque lui-même cherchoit à les
prolonger par la fuite. Les circonstances pouvoient
justifier ce dernier parti : l' insulte et le
mépris flétrissoient à jamais celui qui fuyoit sans
combattre, parce qu' il faut, dans tous les
temps, savoir affronter la mort, pour mériter de
vivre. On réservoir l' indulgence pour celui qui
ne se déroboit à la supériorité de son adversaire,
qu' après l' avoir éprouvée : car la valeur de ces
temps-là, consistant moins dans le courage d' esprit,
que dans le sentiment de ses forces, ce n' étoit
pas une honte de fuir, lorsqu' on ne cédoit qu' à
la nécessité ; mais c' étoit une gloire d' atteindre

l'ennemi dans sa retraite, et de joindre à la
force qui préparoit la victoire, la légèreté
qui servoit à la décider.

Les associations d'armes et de sentimens entre
deux guerriers, ne furent jamais si communes que
pendant la guerre de Troie. Achille et Patrocle,
Ajax et Teucer, Diomède et Sthénélus, Idoménée
et Mérion, tant d'autres héros dignes de suivre
leurs traces, combattoient souvent l'un
près de l'autre ; et se jetant

p29

dans la mêlée, ils partageoient entre eux les
périls et la gloire : d'autres fois, montés
sur un même char, l'un guidoit les coursiers,
tandis que l'autre écartoit la mort, et la
renvoyoit à l'ennemi. La perte d'un guerrier
exigeoit une prompte satisfaction de la part
de son compagnon d'armes ; le sang versé demandoit
du sang. Cette idée fortement imprimée dans les
esprits, endurcissoit les grecs et les troyens
contre les maux sans nombre qu'ils éprouvoient.
Les premiers avoient été plus d'une fois sur le
point de prendre la ville ; plus d'une fois,
les seconds avoient forcé le camp, malgré les
palissades, les fossés, les murs qui le défendoient.
On voyoit les armées se détruire, et les guerriers
disparoître : Hector, Sarpédon, Ajax, Achille
lui-même, avoient mordu la poussière. à l'aspect
de ces revers, les troyens soupiroient après le
renvoi d'Hélène ; les grecs, après leur patrie :
mais les uns et les autres étoient bientôt
retenus par la honte, et par la malheureuse
facilité qu'ont les hommes de s'accoutumer à
tout, excepté au repos et au bonheur.
Toute la terre avoit les yeux fixés sur les
campagnes de Troie, sur ces lieux où la gloire
appeloit à grands cris les princes qui n'avoient
pas été du commencement de l'expédition. Impatients
de se signaler dans cette carrière ouverte aux
nations, ils venoient successivement joindre
leurs troupes à celles de leurs alliés, et
périssoient quelquefois dans un premier combat.
Enfin, après dix ans de résistance et de travaux,
après avoir perdu l'élite de sa jeunesse et de
ses héros, la ville tomba sous les efforts des

grecs ; et sa chute fit un si grand bruit dans la Grèce, qu' elle sert encore de principale époque aux annales des nations. Ses murs, ses maisons, ses temples réduits en poudre ; Priam, expirant au pied des autels ; ses fils égorgés

p30

autour de lui ; Hécube, son épouse ; Cassandre, sa fille ; Andromaque, veuve d' Hector ; plusieurs autres princesses, chargées de fers, et traînées comme des esclaves, à travers le sang qui ruisseloit dans les rues, au milieu d' un peuple entier, dévoré par la flamme, ou détruit par le fer vengeur : tel fut le dénouement de cette fatale guerre. Les grecs assouvirent leur fureur ; mais ce plaisir cruel fut le terme de leur prospérité, et le commencement de leurs désastres.

Leur retour fut marqué par les plus sinistres revers. Mnesthée, roi d' Athènes, finit ses jours dans l' île de Mélos ; Ajax, roi des locriens, périt avec sa flotte ; Ulysse, plus malheureux, eut souvent à craindre le même sort, pendant les dix ans entiers qu' il erra sur les flots ; d' autres, encore plus à plaindre, furent reçus dans leur famille, comme des étrangers revêtus de titres qu' une longue absence avoit fait oublier, qu' un retour inespéré rendoit odieux. Au lieu des transports que devoit exciter leur présence, ils n' entendirent autour d' eux que les cris révoltans de l' ambition, de l' adultère et du plus sordide intérêt : trahis par leurs parens et leurs amis, la plupart allèrent, sous la conduite d' Idoménée, de Philoctète, de Diomède et de Teucer, en chercher de nouveaux en des pays inconnus.

La maison d' Argos se couvrit de forfaits, et déchira ses entrailles de ses propres mains ; Agamemnon trouva son trône et son lit profanés par un indigne usurpateur ; il mourut, assassiné par Clytemnestre, son épouse, qui, quelque temps après, fut massacrée par Oreste son fils.

Ces horreurs multipliées alors dans presque tous les cantons de la Grèce, retracées encore aujourd' hui sur le théâtre d' Athènes, devoient instruire les rois et les peuples, et leur faire redouter

jusqu' à la victoire même. Celle des grecs leur fut aussi funeste qu' aux troyens : affoiblis par leurs efforts et par leurs succès, ils ne purent plus résister à leurs divisions, et s' accoutumèrent à cette funeste idée, que la guerre étoit aussi nécessaire aux états, que la paix. Dans l' espace de quelques générations, on vit tomber et s' éteindre la plupart des maisons souveraines qui avoient détruit celle de Priam ; et quatre-vingts ans après la ruine de Troie, une partie du Péloponèse passa entre les mains des héraclides, ou descendants d' Hercule.

La révolution produite par le retour de ces princes, fut éclatante, et fondée sur les plus spécieux prétextes. Parmi les familles, qui, dans les plus anciens temps, possédèrent l' empire d' Argos et de Mycènes, les plus distinguées furent celle de Danaüs et celle de Pélops.

Du premier de ces princes, étoient issus Proetus, Acrisius, Persée, Hercule ; du second, Atrée, Agamemnon, Oreste et ses fils.

Hercule, asservi, tant qu' il vécut, aux volontés d' Eurysthée, que des circonstances particulières avoient revêtu du pouvoir suprême, ne put faire valoir ses droits ; mais il les transmit à ses fils, qui furent ensuite bannis du Péloponèse. Ils tentèrent plus d' une fois d' y rentrer ; leurs efforts étoient toujours réprimés par la maison de Pélops, qui, après la mort d' Eurysthée, avoit usurpé la couronne : leurs titres furent des crimes, tant qu' elle put leur opposer la force ; dès qu' elle cessa d' être si redoutable, on vit se réveiller en faveur des héraclides, l' attachement des peuples pour leurs anciens maîtres, et la jalousie des puissances voisines contre la maison de Pélops. Celle d' Hercule avoit alors à sa tête trois frères ; Témène, Cresphonte et Aristodème, qui, s' étant associés avec les doriens, entrèrent

avec eux dans le Péloponèse, où la plupart des villes furent obligées de les reconnoître pour leurs souverains.

Les descendans d'Agamemnon, forcés dans Argos,
et ceux de Nestor, dans la Messénie, se
réfugièrent, les premiers en Thrace, les seconds
en Attique. Argos échut en partage à Témène,
et la Messénie à Cresphonte. Eurysthème et
Proclès, fils d'Aristodème, mort au commencement
de l'expédition, régnèrent à Lacédémone.

Peu de temps après, les vainqueurs attaquèrent
Codrus, roi d'Athènes, qui avoit donné un asile
à leurs ennemis. Ce prince ayant appris que
l'oracle promettoit la victoire à celle des deux
armées qui perdrait son général dans la bataille,
s'exposa volontairement à la mort ; et ce sacrifice
enflamma tellement ses troupes, qu'elles mirent
les héraclides en fuite.

C'est là que finissent les siècles nommés héroïques,
et qu'il faut se placer, pour en saisir l'esprit,
et pour entrer dans des détails que le cours
rapide des évènements permettoit à peine d'indiquer.

On ne voyoit anciennement que des monarchies
dans la Grèce ; on n'y voit presque par-tout
aujourd'hui que des républiques. Les premiers
rois ne possédoient qu'une ville, ou qu'un canton ;
quelques-uns étendirent leur puissance, aux
dépens de leurs voisins, et se formèrent de
grands états ; leurs successeurs voulurent
augmenter leur autorité, au préjudice de leurs
sujets, et la perdirent.

S'il n'étoit pas venu dans la Grèce d'autres
colonies que celle de Cécrops, les athéniens
plus éclairés, et par conséquent plus puissans
que les autres sauvages, les auroient assujétis par

p33

degrés ; et la Grèce n'eût formé qu'un grand
royaume, qui subsisteroit aujourd'hui comme
ceux d'Égypte et de Perse. Mais les diverses
peuplades venues de l'orient, la divisèrent
en plusieurs états ; et les grecs adoptèrent
par-tout le gouvernement monarchique, parce que
ceux qui les policèrent, n'en connoissoient pas
d'autres ; parce qu'il est plus aisé de suivre
les volontés d'un seul homme, que celles de
plusieurs chefs ; et que l'idée d'obéir et de
commander tout-à-la-fois, d'être en même temps
sujet et souverain, suppose trop de lumières

et de combinaisons, pour être apperçue dans
l' enfance des peuples.

Les rois exerçoient les fonctions de pontife,
de général et de juge ; leur puissance qu' ils
transmettoient à leurs descendans, étoit très-étendue,
et néanmoins tempérée par un conseil dont ils
prenoient les avis, et dont ils communiquoient
les décisions à l' assemblée générale de la nation.
Quelquefois, après une longue guerre, les deux
prétendans au trône, ou les deux guerriers qu' ils
avoient choisis, se présentoient les armes à
la main ; et le droit de gouverner les hommes,
dépendoit de la force ou de l' adresse du vainqueur.

Pour soutenir l' éclat du rang, le souverain,
outre les tributs imposés sur le peuple,
possédoit un domaine qu' il avoit reçu de ses
ancêtres, qu' il augmentoit par ses conquêtes,
et quelquefois par la générosité de ses amis.
Thésée, banni d' Athènes, eut pour unique ressource,
les biens que son père lui avoit laissés dans
l' île de Scyros. Les étoliens, pressés par un
ennemi puissant, promirent à Méléagre, fils
d' Oenée leur roi, un terrain considérable, s' il
vouloit combattre à leur tête. La multiplicité
des exemples ne permet pas de citer les princes
qui dûrent

p34

une partie de leurs trésors à la victoire, ou
à la reconnaissance : mais ce qu' on doit remarquer,
c' est qu' ils se glorifioient des présens qu' ils
avoient obtenus, parce que les présens étant
regardés comme le prix d' un bienfait, ou le
symbole de l' amitié, il étoit honorable de les
recevoir, et honteux de ne pas les mériter.
Rien ne donnoit plus d' éclat au rang suprême,
et d' essor au courage, que l' esprit d' héroïsme ;
rien ne s' assortissoit plus aux moeurs de la
nation, qui étoient presque par-tout les mêmes :
le caractère des hommes étoit alors composé
d' un petit nombre de traits simples, mais
expressifs et fortement prononcés : l' art n' avoit
point encore ajouté ses couleurs à l' ouvrage
de la nature. Ainsi les particuliers devoient
différer entre eux, et les peuples se ressembler.
Les corps naturellement robustes le devenoient

encore plus par l' éducation ; les ames sans
souplesse et sans apprêt, étoient actives,
entreprenantes, aimant ou haïssant à l' excès,
toujours entraînées par les sens, toujours prêtes
à s' échapper : la nature, moins contrainte dans
ceux qui étoient revêtus du pouvoir, se développoit
chez eux avec plus d' énergie, que chez le peuple ;
ils repousoient une offense par l' outrage, ou
par la force ; et plus foibles dans la douleur
que dans les revers, si c' est pourtant une
foiblesse de paroître sensible, ils pleuroient
sur un affront dont ils ne pouvoient se venger :
doux et faciles, dès qu' on les prévenoit par des
égards ; impétueux et terribles, quand on y
manquoit, ils passoient de la plus grande violence,
aux plus grands remords, et réparaient leur
faute, avec la même simplicité qu' ils en faisoient
l' aveu. Enfin, comme les vices et les vertus
étoient sans voile et sans détour, les princes
et les héros étoient ouvertement avides de gain,
de gloire, de préférences et de plaisirs.

p35

Ces coeurs, mâles et altiers, ne pouvoient
éprouver des émotions languissantes. Deux
grands sentimens les agitoient à-la-fois,
l' amour et l' amitié ; avec cette différence
que l' amour étoit pour eux une flamme
dévorante et passagère ; l' amitié, une
chaleur vive et continue : l' amitié produisoit
des actions regardées aujourd' hui comme des
prodiges, autrefois comme des devoirs. Oreste
et Pylade, voulant mourir l' un pour l' autre,
ne faisoient que ce qu' avoient fait avant eux
d' autres héros. L' amour, violent dans ses
transports, cruel dans sa jalousie, avoit
souvent des suites funestes : sur des coeurs
plus sensibles que tendres, la beauté avoit
plus d' empire que les qualités qui l' embellissent ;
elle faisoit l' ornement de ces fêtes superbes
que donnoient les princes, lorsqu' ils contractoient
une alliance. Là, se rassembloient avec les
rois et les guerriers, des princesses dont la
présence et la jalousie étoient une source de
divisions et de malheurs.

Aux noces d' un roi de Larisse, de jeunes

thessaliens, connus sous le nom de centaures,
insultèrent les compagnes de la jeune reine,
et périrent sous les coups de Thésée, et de
plusieurs héros, qui, dans cette occasion, prirent
la défense d' un sexe qu' ils avoient outragé plus
d' une fois.

Les noces de Thétis et de Pélée furent troublées
par les prétentions de quelques princesses, qui,
déguisées, suivant l' usage, sous les noms de
Junon, de Minerve, et des autres déesses,
aspiroient toutes au prix de la beauté.

Un autre genre de spectacles réunissoit les
princes et les héros : ils accouroient aux
funérailles d' un souverain, et déployoient leur
magnificence et leur adresse dans les jeux qu' on
célébroit pour honorer sa mémoire. On donnoit des
jeux sur un tombeau, parce que la douleur n' avoit
pas besoin de bienséances.

p36

Cette délicatesse qui rejette toute consolation,
est dans le sentiment un excès ou une perfection
qu' on ne connoissoit pas encore ; mais ce qu' on
savoit, c' étoit de verser des larmes sincères,
de les suspendre, quand la nature l' ordonnoit,
et d' en verser encore, quand le coeur se
ressouvenoit de ses pertes. " je m' enferme
quelquefois dans mon palais, dit Ménélas dans
Homère, pour pleurer ceux de mes amis qui ont
péri sous les murs de Troie. " dix ans s' étoient
écoulés depuis leur mort.

Les héros étoient injustes et religieux en même
temps. Lorsque, par l' effet du hasard, d' une
haine personnelle ou d' une défense légitime,
ils avoient donné la mort à quelqu' un, ils
frémissoient du sang qu' ils venoient de faire
couler ; et quittant leur trône ou leur patrie,
ils alloient au loin mendier le secours de
l' expiation. Après les sacrifices qu' elle exige,
on répandoit sur la main coupable, l' eau destinée
à la purifier ; et, dès ce moment, ils rentroient
dans la société, et se préparoient à de nouveaux
combats.

Le peuple, frappé de cette cérémonie, ne l' étoit
pas moins de l' extérieur menaçant que ses héros
ne quittoient jamais : les uns jetoient sur

leurs épaules la dépouille des tigres et des lions dont ils avoient triomphé ; les autres paroissoient avec de lourdes massues, ou des armes de différentes espèces, enlevées aux brigands dont ils avoient délivré la Grèce. C' est dans cet appareil qu' ils se présentoient pour jouir des droits de l' hospitalité, droits circonscrits aujourd' hui entre certaines familles, alors communs à toutes. à la voix d' un étranger, toutes les portes s' ouvroient, tous les soins étoient prodigués ; et pour rendre à l' humanité le plus beau des hommages, on ne s' informoit de son état et de sa naissance, qu' après

p37

avoir prévenu ses besoins. Ce n' étoit pas à leurs législateurs que les grecs étoient redevables de cette institution sublime ; ils la devoient à la nature, dont les lumières vives et profondes remplissoient le coeur de l' homme, et n' y sont pas encore éteintes, puisque notre premier mouvement est un mouvement d' estime et de confiance pour nos semblables ; et que la défiance seroit regardée comme un vice énorme, si l' expérience de tant de perfidies n' en avoit presque fait une vertu.

Toutefois, dans les siècles où brilloient de si beaux exemples d' humanité, on vit éclore des crimes atroces et inouis. Quelques-uns de ces forfaits ont existé, sans doute ; ils étoient les fruits de l' ambition et de la vengeance, passions effrénées, qui, suivant la différence des conditions et des temps, emploient, pour venir à leurs fins, tantôt des manoeuvres sourdes, et tantôt la force ouverte. Les autres ne dûrent leur origine qu' à la poésie, qui, dans ses tableaux, altère les faits de l' histoire, comme ceux de la nature. Les poètes, maîtres de nos coeurs, esclaves de leur imagination, remettent sur la scène les principaux personnages de l' antiquité ; et sur quelques traits échappés aux outrages du temps, établissent des caractères qu' ils varient ou contrastent, suivant leurs besoins ; et les chargeant quelquefois de couleurs effrayantes, ils transforment les foiblesses en crimes, et les crimes en forfaits. Nous détestons cette Médée,

que Jason emmena de Colchide, et dont la vie ne fut, dit-on, qu' un tissu d' horreurs. Peut-être n' eut-elle d' autre magie que ses charmes, et d' autre crime que son amour ; et peut-être aussi la plupart de ces princes, dont la mémoire est aujourd' hui couverte d' opprobres, n' étoient pas plus coupables que Médée. Ce n' étoit pas la barbarie qui régnoit le plus dans ces siècles reculés ; c' étoit

p38

une certaine violence de caractère, qui souvent, à force d' agir à découvert, se trahissoit elle-même. On pouvoit du moins se prémunir contre une haine qui s' annonçoit par la colère, et contre des passions qui avertissoient de leurs projets. Mais comment se garantir aujourd' hui de ces cruautés réfléchies, de ces haines froides et assez patientes pour attendre le moment de la vengeance ? Le siècle véritablement barbare, n' est pas celui où il y a le plus d' impétuosité dans les desirs, mais celui où l' on trouve le plus de fausseté dans les sentimens.

Ni le rang, ni le sexe, ne dispensoient des soins domestiques, qui cessent d' être vils, dès qu' ils sont communs à tous les états. On les associoit quelquefois avec des talens agréables, tels que la musique et la danse ; et plus souvent encore avec des plaisirs tumultueux, tels que la chasse et les exercices qui entretiennent la force du corps, ou la développent.

Les lois étoient en petit nombre et fort simples, parce qu' il falloit moins statuer sur l' injustice, que sur l' insulte ; et plutôt réprimer les passions dans leur fougue, que poursuivre les vices dans leurs détours.

Les grandes vérités de la morale, d' abord découvertes par cet instinct admirable, qui porte l' homme au bien, furent bientôt confirmées à ses yeux par l' utilité qu' il retiroit de leur pratique. Alors on proposa pour motif et pour récompense à la vertu, moins la satisfaction de l' ame, que la faveur des dieux, l' estime du public, et les regards de la postérité. La raison ne se replioit pas encore sur elle-même, pour sonder la nature des devoirs, et les soumettre à ces analyses, qui servent, tantôt

à les confirmer, tantôt à les détruire. On savoit seulement que dans toutes les circonstances de la vie, il est avantageux de rendre à chacun ce qui lui appartient ; et d' après cette réponse

p39

du coeur, les ames honnêtes s' abandonnoient à la vertu, sans s' appercevoir des sacrifices qu' elle exige.

Deux sortes de connoissances éclairoient les hommes : la tradition dont les poètes étoient les interprètes, et l' expérience que les vieillards avoient acquise. La tradition conservoit quelques traces de l' histoire des dieux, et de celle des hommes. Delà, les égards qu' on avoit pour les poètes, chargés de rappeler ces faits intéressans dans les festins et dans les occasions d' éclat, de les orner des charmes de la musique, et de les embellir par des fictions qui flattoient la vanité des peuples et des rois. L' expérience des vieillards suppléoit à l' expérience lente des siècles ; et réduisant les exemples en principes, elle faisoit connoître les effets des passions, et les moyens de les réprimer. Delà naissoit pour la vieillesse, cette estime qui lui assignoit les premiers rangs dans les assemblées de la nation, et qui accordoit à peine aux jeunes gens la permission de l' interroger. L' extrême vivacité des passions donnoit un prix infini à la prudence, et le besoin d' être instruit au talent de la parole.

De toutes les qualités de l' esprit, l' imagination fut cultivée la première, parce que c' est celle qui se manifeste le plutôt dans l' enfance des hommes et des peuples, et que, chez les grecs en particulier, le climat qu' ils habitoient, et les liaisons qu' ils contractèrent avec les orientaux, contribuèrent à la développer.

En égypte où le soleil est toujours ardent, où les vents, les accroissemens du Nil, et les autres phénomènes sont assujétis à un ordre constant ; où la stabilité et l' uniformité de la nature semblent prouver son éternité, l' imagination agrandissoit tout ; et s' élançant de tous côtés dans l' infini, elle remplissoit le peuple d' étonnement et de respect.

Dans la Grèce, où le ciel, quelquefois troublé
 par des orages, étincelle presque toujours d' une
 lumière pure ; où la diversité des aspects et
 des saisons offre sans cesse des contrastes
 frappans ; où à chaque pas, à chaque instant,
 la nature paroît en action, parce qu' elle diffère
 toujours d' elle-même, l' imagination, plus riche
 et plus active qu' en égypte, embellissoit tout,
 et répandoit une chaleur aussi douce que féconde,
 dans les opérations de l' esprit.

Ainsi les grecs sortis de leurs forêts, ne virent
 plus les objets sous un voile effrayant et sombre ;
 ainsi les égyptiens transportés en Grèce,
 adoucirent peu-à-peu les traits sévères et fiers
 de leurs tableaux : les uns et les autres ne
 faisant plus qu' un même peuple, se formèrent un
 langage qui brilloit d' expressions figurées ; ils
 revêtirent leurs anciennes opinions de couleurs
 qui en altéroient la simplicité, mais qui les
 rendoient plus séduisantes ; et comme les êtres
 qui avoient du mouvement, leur parurent pleins
 de vie, et qu' ils rapportoient à autant de causes
 particulières, les phénomènes dont ils ne
 connoissoient pas la liaison, l' univers fut à
 leurs yeux une superbe décoration, dont les
 ressorts se mouvoient au gré d' un nombre infini
 d' agens invisibles.

Alors se forma cette philosophie, ou plutôt cette
 religion qui subsiste encore parmi le peuple ;
 mélange confus de vérités et de mensonges ; de
 traditions respectables, et de fictions riantes :
 système qui flatte les sens, et révolte l' esprit ;
 qui respire le plaisir en préconisant la vertu, et
 dont il faut tracer une légère esquisse, parce
 qu' il porte l' empreinte du siècle qui l' a vu naître.
 Quelle puissance a tiré l' univers du chaos ? L' être
 infini, la lumière pure, la source de la vie :
 donnons-lui le plus beau

de ses titres ; c' est l' amour même, cet amour
 dont la présence rétablit par-tout l' harmonie,
 et à qui les hommes et les dieux rapportent leur

origine.

Ces êtres intelligens se disputèrent l' empire du monde ; mais terrassés dans ces combats terribles, les hommes furent pour toujours soumis à leurs vainqueurs.

La race des immortels s' est multipliée, ainsi que celle des hommes. Saturne, issu du commerce du ciel et de la terre, eut trois fils qui se sont partagé le domaine de l' univers : Jupiter règne dans le ciel, Neptune sur la mer, Pluton dans les enfers, et tous trois sur la terre : tous trois sont environnés d' une foule de divinités chargées d' exécuter leurs ordres.

Jupiter est le plus puissant des dieux, car il lance la foudre : sa cour est la plus brillante de toutes ; c' est le séjour de la lumière éternelle ; et ce doit être celui du bonheur, puisque tous les biens de la terre viennent du ciel.

On implore les divinités des mers et des enfers, en certains lieux et en certaines circonstances ; les dieux célestes par-tout, et dans tous les momens de la vie. Ils surpassent les autres en pouvoir, puisqu' ils sont au dessus de nos têtes ; tandis que les autres sont à nos côtés, ou sous nos pieds.

Les dieux distribuent aux hommes la vie, la santé, les richesses, la sagesse et la valeur. Nous les accusons d' être les auteurs de nos maux ; ils nous reprochent d' être malheureux par notre faute. Pluton est odieux aux mortels, parce qu' il est inflexible. Les autres dieux se laissent toucher par nos prières, et sur-tout par nos sacrifices, dont l' odeur est pour eux un parfum délicieux.

p42

S' ils ont des sens comme nous, ils doivent avoir les mêmes passions. La beauté fait sur leur coeur l' impression qu' elle fait sur le nôtre. On les a vus souvent chercher sur la terre des plaisirs devenus plus vifs par l' oubli de la grandeur, et l' ombre du mystère.

Les grecs, par ce bizarre assortiment d' idées, n' avoient pas voulu dégrader la divinité. Accoutumés à juger d' après eux-mêmes de tous les êtres vivans, ils prêtoient leurs foiblesses aux dieux, et leurs sentimens aux animaux, sans

prétendre abaisser les premiers, ni élever les seconds.

Quand ils voulurent se former une idée du bonheur du ciel, et des soins qu' on y prenoit du gouvernement de l' univers, ils jetèrent leurs regards autour d' eux, et ils dirent :

sur la terre un peuple est heureux, lorsqu' il passe ses jours dans les fêtes ; un souverain, lorsqu' il rassemble à sa table les princes et les princesses qui règnent dans les contrées voisines ; lorsque de jeunes esclaves parfumés d' essences, y versent le vin à pleines coupes, et que des chantres habiles y marient leur voix au son de la lyre : ainsi, dans les repas fréquens qui réunissent les habitans du ciel, la jeunesse et la beauté, sous les traits d' Hébé, distribuent le nectar et l' ambroisie ; les chants d' Apollon et des muses font retentir les voûtes de l' olympe, et la joie brille dans tous les yeux.

Quelquefois Jupiter assemble les immortels auprès de son trône : il agite avec eux les intérêts de la terre, de la même manière qu' un souverain discute avec les grands de son royaume les intérêts de ses états. Les dieux proposent des avis différens ; et pendant qu' ils les soutiennent avec chaleur, Jupiter prononce, et tout rentre dans le silence.

Les dieux revêtus de son autorité, impriment le mouvement

p43

à l' univers, et sont les auteurs des phénomènes qui nous étonnent.

Tous les matins une jeune déesse ouvre les portes de l' orient, et répand la fraîcheur dans les airs, les fleurs dans la campagne, les rubis sur la route du soleil. à cette annonce, la terre se réveille, et s' apprête à recevoir le dieu qui lui donne tous les jours une nouvelle vie : il paroît, il se montre avec la magnificence qui convient au souverain des cieux ; son char, conduit par les heures, vole, et s' enfonce dans l' espace immense qu' il remplit de flammes et de lumière. Dès qu' il parvient au palais de la souveraine des mers, la nuit qui marche éternellement sur ses traces, étend ses voiles sombres, et attache des feux sans nombre à la voûte céleste. Alors s' élève un autre char dont la clarté

douce et consolante porte les coeurs sensibles à la rêverie. Une déesse le conduit. Elle vient en silence recevoir les tendres hommages d' Endymion.

Cet arc qui brille de si riches couleurs, et qui se courbe d' un point de l' horizon à l' autre, ce sont les traces lumineuses du passage d' Iris, qui porte à la terre les ordres de Junon. Ces vents agréables, ces tempêtes horribles, ce sont des génies, qui tantôt se jouent dans les airs, tantôt luttent les uns contre les autres, pour soulever les flots. Au pied de ce côteau, est une grotte, asile de la fraîcheur et de la paix. C' est là qu' une nymphe bienfaisante verse de son urne intarissable, le ruisseau qui fertilise la plaine voisine ; c' est de là qu' elle écoute les voeux de la jeune beauté qui vient contempler ses attraits dans l' onde fugitive. Entrez dans ce bois sombre ; ce n' est ni le silence, ni la solitude, qui occupe votre esprit : vous êtes dans la demeure des dryades et des sylvains ; et le secret effroi que vous éprouvez, est l' effet de la majesté divine.

De quelque côté que nous tournions nos pas, nous sommes en présence des dieux ; nous les trouvons au dehors, au dedans de nous ; ils se sont partagé l' empire des ames, et dirigent nos

p44

penchans ; les uns président à la guerre ou aux arts de la paix ; les autres nous inspirent l' amour de la sagesse, ou celui des plaisirs ; tous chérissent la justice, et protègent la vertu : trente mille divinités, dispersées au milieu de nous, veillent continuellement sur nos pensées et sur nos actions.

Quand nous faisons le bien, le ciel augmente nos jours et notre bonheur ; il nous punit, quand nous faisons le mal. à la voix du crime,

Némésis et les noires furies sortent en mugissant du fond des enfers ; elles se glissent dans le coeur du coupable, et le tourmentent jour et nuit par des cris funèbres et perçans.

Ces cris sont les remords. Si le scélérat néglige, avant sa mort, de les apaiser par les cérémonies saintes, les furies attachées à son ame, comme à leur proie, la traînent dans les gouffres du tartare : car les anciens grecs étoient généralement persuadés que l' ame est immortelle ; et telle

étoit l' idée que, d' après les égyptiens, ils se faisoient de cette substance si peu connue.

L' ame spirituelle, c' est-à-dire, l' esprit ou l' entendement, est enveloppée d' une ame sensitive, qui n' est autre chose qu' une matière lumineuse et subtile, image fidèle de notre corps, sur lequel elle s' est moulée, et dont elle conserve à jamais la ressemblance et les dimensions. Ces deux ames sont étroitement unies pendant que nous vivons : la mort les sépare ; et pendant que l' ame spirituelle monte dans les cieux, l' autre ame s' envole, sous la conduite de Mercure, aux extrémités de la terre, où sont les enfers, le trône de Pluton, et le tribunal de Minos. Abandonnée de tout l' univers, et n' ayant pour elle que ses actions, l' ame comparoît devant ce tribunal redoutable ; elle entend son arrêt, et se rend dans les champs élysées, ou dans le tartare.

p45

Les grecs, qui n' avoient fondé le bonheur des dieux que sur les plaisirs des sens, ne purent imaginer d' autres avantages pour les champs élysées, qu' un climat délicieux, et une tranquillité profonde, mais uniforme : foibles avantages qui n' empêchoient pas les ames vertueuses de soupirer après la lumière du jour, et de regretter leurs passions et leurs plaisirs.

Le tartare est le séjour des pleurs et du désespoir : les coupables y sont livrés à des tourmens épouvantables ; des vautours cruels leur déchirent les entrailles ; des roues brûlantes les entraînent autour de leur axe. C' est-là que Tantale expire à tout moment de faim et de soif, au milieu d' une onde pure, et sous des arbres chargés de fruits ; que les filles de Danaüs sont condamnées à remplir un tonneau, d' où l' eau s' échappe à l' instant ; et Sisyphe, à fixer sur le haut d' une montagne, un rocher qu' il soulève avec effort, et qui, sur le point de parvenir au terme, retombe aussitôt de lui-même. Des besoins insupportables, et toujours aigris par la présence des objets propres à les satisfaire ; des travaux toujours les mêmes, et éternellement infructueux ; quels

supplices ! L' imagination qui les inventa, avoit épuisé tous les raffinemens de la barbarie, pour préparer des châtimens au crime ; tandis qu' elle n' accordoit pour récompense à la vertu, qu' une félicité imparfaite, et empoisonnée par des regrets. Seroit-ce qu' on eût jugé plus utile de conduire les hommes par la crainte des peines, que par l' attrait du plaisir ; ou plutôt, qu' il est plus aisé de multiplier les images du malheur, que celles du bonheur ?

Ce système informe de religion enseignoit un petit nombre de dogmes essentiels au repos des sociétés ; l' existence des dieux, l' immortalité de l' ame, des récompenses pour la vertu, des châtimens pour le crime : il prescrivait des pratiques qui pouvoient contribuer au maintien de ces vérités ; les fêtes et les mystères : il présentoit à la politique des moyens puissans,

p46

pour mettre à profit l' ignorance et la crédulité du peuple ; les oracles, l' art des augures et des devins : il laissoit enfin à chacun la liberté de choisir parmi les traditions anciennes, et de charger sans cesse de nouveaux détails l' histoire et la généalogie des dieux ; de sorte que l' imagination ayant la liberté de créer des faits, et d' altérer par des prodiges ceux qui étoient déjà connus, répandoit sans cesse dans ses tableaux l' intérêt du merveilleux, cet intérêt si froid aux yeux de la raison, mais si plein de charmes pour les enfans, et pour les nations qui commencent à naître. Les récits d' un voyageur au milieu de ses hôtes, d' un père de famille au milieu de ses enfans, d' un chantre admis aux amusemens des rois, s' intriguoient ou se dénouoient par l' intervention des dieux ; et le système de la religion devenoit insensiblement un système de fictions et de poésie.

Dans le même temps, les fausses idées qu' on avoit sur la physique, enrichissoient la langue d' une foule d' images ; l' habitude de confondre le mouvement avec la vie, et la vie avec le sentiment ; la facilité de rapprocher certains rapports que les objets ont entre eux, faisoient que les êtres les plus insensibles prenoient

dans le discours, une ame ou des propriétés qui leur étoient étrangères : l' épée étoit altérée du sang de l' ennemi ; le trait qui vole, impatient de le répandre : on donnoit des ailes à tout ce qui fendoit les airs, à la foudre, aux vents, aux flèches, au son de la voix ; l' aurore avoit des doigts de rose ; le soleil, des tresses d' or ; Thétis, des pieds d' argent. Ces sortes de métaphores furent admirées, sur-tout dans leur nouveauté ; et la langue devint poétique, comme toutes les langues le sont dans leur origine. Tels étoient à peu près les progrès de l' esprit chez les grecs, lorsque Codrus sacrifia ses jours pour le salut de sa patrie.

p47

Les athéniens, frappés de ce trait de grandeur, abolirent le titre de roi ; ils dirent que Codrus l' avoit élevé si haut, qu' il seroit désormais impossible d' y atteindre : en conséquence, ils reconnurent Jupiter pour leur souverain ; et ayant placé Médon, fils de Codrus, à côté du trône, ils le nommèrent archonte, ou chef perpétuel, en l' obligeant néanmoins de rendre compte de son administration au peuple.

Les frères de ce prince s' étoient opposés à son élection ; mais quand ils la virent confirmée par l' oracle, plutôt que d' entretenir dans leur patrie un principe de divisions intestines, ils allèrent au loin chercher une meilleure destinée. L' Attique et les pays qui l' entourent, étoient alors surchargés d' habitans : les conquêtes des héraclides avoient fait refluer dans cette partie de la Grèce, la nation entière des ioniens, qui occupoient auparavant douze villes dans le Péloponèse. Ces étrangers, onéreux aux lieux qui leur servoient d' asiles, et trop voisins des lieux qu' ils avoient quittés, soupiroient après un changement qui leur fît oublier leurs infortunes. Les fils de Codrus leur indiquèrent au-delà des mers, les riches campagnes qui terminent l' Asie, à l' opposé de l' Europe, et dont une partie étoit déjà occupée par ces éoliens, que les héraclides avoient chassés autrefois du Péloponèse. Sur les confins de l' éolie, étoit un pays fertile, situé dans un climat admirable, et habité par des

barbares que les grecs commençoient à mépriser.
Les fils de Codrus s' étant proposé d' en faire la
conquête, ils furent suivis d' un grand nombre
d' hommes de tout âge et de tout pays : les
barbares ne firent qu' une foible résistance ; la
colonie se trouva bientôt en possession d' autant
de villes qu' elle en avoit

p48

dans le Péloponèse ; et ces villes, parmi
lesquelles on distinguoit Milet et éphèse,
composèrent, par leur union, le corps ionique.
Médon transmit à ses descendans la dignité
d' archonte : mais comme elle donnoit de
l' ombrage aux athéniens, ils en bornèrent dans
la suite, l' exercice à l' espace de dix ans ; et
leurs alarmes croissant avec leurs précautions,
ils la partagèrent enfin entre neuf magistrats
annuels, qui portent encore le titre d' archontes.
Ce sont là tous les mouvemens que nous présente
l' histoire d' Athènes, depuis la mort de Codrus,
jusqu' à la première olympiade, pendant l' espace
de 316 ans. Ces siècles furent, suivant les
apparences, des siècles de bonheur : car les
désastres des peuples se conservent pour toujours
dans leurs traditions. On ne peut trop insister
sur une réflexion si affligeante pour l' humanité.

Dans ce long intervalle de paix dont jouit
l' Attique, elle produisit, sans doute, des coeurs
nobles et généreux, qui se dévouèrent au bien
de la patrie ; des hommes sages dont les lumières
entretenoient l' harmonie dans tous les ordres de
l' état : ils sont oubliés, parce qu' ils n' eurent
que des vertus. S' ils avoient fait couler des
torrens de larmes et de sang, leur nom auroit
triomphé du temps ; et, au défaut des historiens,
les monumens qu' on leur auroit consacrés,
éleveroient encore leurs voix au milieu des places
publiques. Faut-il donc écrâser les hommes, pour
mériter des autels !

Pendant que le calme régnoit dans l' Attique, les
autres états n' éprouvoient que des secousses légères
et momentanées ; les siècles s' écouloient dans
le silence, ou plutôt ils furent remplis par
trois des plus grands hommes qui aient jamais existé ;

Homère, Lycurgue et Aristomène. C' est à Lacédémone et en Messénie, qu' on apprend à connoître les deux derniers ; c' est dans tous les temps et dans tous les lieux, qu' on peut s' occuper du génie d' Homère.

Homère florissoit environ quatre siècles après la guerre de Troie. De son temps, la poésie étoit fort cultivée parmi les grecs : la source des fictions, qui font son essence ou sa parure, devenoit de jour en jour plus abondante ; la langue brilloit d' images, et se prêtoit d' autant plus aux besoins du poète, qu' elle étoit plus irrégulière. Deux évènements remarquables, la guerre de Thèbes et celle de Troie, exerçoient les talens : de toutes parts, des chantres, la lyre à la main, annonçoient aux grecs les exploits de leurs anciens guerriers.

On avoit déjà vu paroître Orphée, Linus, Musée, et quantité d' autres poètes, dont les ouvrages sont perdus, et qui n' en sont peut-être que plus célèbres ; déjà venoit d' entrer dans la carrière, cet Hésiode, qui fut, dit-on, le rival d' Homère, et qui, dans un style plein de douceur et d' harmonie, décrivit les généalogies des dieux, les travaux de la campagne, et d' autres objets qu' il sut rendre intéressans. Homère trouva donc un art, qui, depuis quelque temps, étoit sorti de l' enfance, et dont l' émulation hâtoit sans cesse les progrès : il le prit dans son développement, et le porta si loin, qu' il paroît en être le créateur.

Il chanta, dit-on, la guerre de Thèbes ; il composa plusieurs ouvrages, qui l' auroient égalé aux premiers poètes de son temps ; mais l' iliade et l' odyssée le mettent au dessus de tous les poètes qui ont écrit avant et après lui.

Dans le premier de ces poèmes, il a décrit quelques circonstances de la guerre de Troie ; et dans le second, le retour d' Ulysse en ses états.

Il s' étoit passé pendant le siège de Troie,

un événement qui avait fixé l'attention d'Homère.

Achille, insulté par Agamemnon, se retira dans son camp : son absence affoiblit l'armée des grecs, et ranima le courage des troyens, qui sortirent de leurs murailles, et livrèrent plusieurs combats, où ils furent presque toujours vainqueurs : ils portoient déjà la flamme sur les vaisseaux ennemis, lorsque Patrocle parut revêtu des armes d'Achille. Hector l'attaque, et lui fait mordre la poussière : Achille, que n'avoient pu fléchir les prières des chefs de l'armée, revole au combat, venge la mort de Patrocle, par celle du général des troyens ; ordonne les funérailles de son ami, et livre pour une rançon au malheureux Priam, le corps de son fils Hector.

Ces faits, arrivés dans l'espace d'un très-petit nombre de jours, étoient une suite de la colère d'Achille contre Agamemnon, et formoient, dans le cours du siège, un épisode qu'on pouvoit en détacher aisément, et qu'Homère choisit pour le sujet de l'Iliade : en le traitant, il s'assujétit à l'ordre historique ; mais pour donner plus d'éclat à son sujet, il supposa, suivant le système reçu de son temps, que depuis le commencement de la guerre, les dieux s'étoient partagés entre les grecs et les troyens ; et pour le rendre plus intéressant, il mit les personnes en action : artifice peut-être inconnu jusqu'à lui, qui a donné naissance au genre dramatique, et qu'Homère employa dans l'Odyssée, avec le même succès.

On trouve plus d'art et de savoir dans ce dernier poëme. Dix ans s'étoient écoulés, depuis qu'Ulysse avoit quitté les rivages d'Ilium. D'injustes ravisseurs dissipoient ses biens ; ils vouloient

p51

contraindre son épouse désolée, à contracter un second hymen, et à faire un choix qu'elle ne pouvoit plus différer. C'est à ce moment que s'ouvre la scène de l'Odyssée. Télémaque, fils d'Ulysse, va dans le continent de la Grèce, interroger Nestor et Ménélas sur le sort de son père. Pendant qu'il est à Lacédémone, Ulysse part de l'île de Calypso ; et, après

une navigation pénible, il est jeté par la tempête, dans l'île des phéaciens, voisine d'Ithaque. Dans un temps où le commerce n'avoit pas encore rapproché les peuples, on s'assembloit autour d'un étranger, pour entendre le récit de ses aventures. Ulysse, pressé de satisfaire une cour, où l'ignorance et le goût du merveilleux régnoient à l'excès, lui raconte les prodiges qu'il a vus, l'attendrit par la peinture des maux qu'il a soufferts, et en obtient du secours pour retourner dans ses états : il arrive, il se fait reconnoître à son fils, et prend avec lui des mesures efficaces pour se venger de leurs ennemis communs.

L'action de l'odyssée ne dure que quarante jours ; mais, à la faveur du plan qu'il a choisi, Homère a trouvé le secret de décrire toutes les circonstances du retour d'Ulysse ; de rappeler plusieurs détails de la guerre de Troie, et de déployer les connoissances qu'il avoit lui-même acquises dans ses voyages. Il paroît avoir composé cet ouvrage dans un âge avancé ; on croit le reconnoître à la multiplicité des récits, ainsi qu'au caractère paisible des personnages, et à une certaine chaleur douce, comme celle du soleil à son couchant.

Quoique Homère se soit proposé sur-tout de plaire à son siècle, il résulte clairement de l'iliade, que les peuples sont toujours la victime de la division des chefs ; et de l'odyssée, que la prudence, jointe au courage, triomphe tôt ou tard des plus grands obstacles.

p52

L'iliade et l'odyssée étoient à peine connues dans la Grèce, lorsque Lycurgue parut en Ionie : le génie du poète parla aussitôt au génie du législateur. Lycurgue découvrit des leçons de sagesse, où le commun des hommes ne voyoit que des fictions agréables : il copia les deux poèmes, et en enrichit sa patrie. Delà ils passèrent chez tous les grecs : on vit des acteurs connus sous le nom de rhapsodes, en détacher des fragmens, et parcourir la Grèce, ravie de les entendre. Les uns chantoient la valeur de Diomède ; les autres, les adieux

d' Andromaque ; d' autres, la mort de Patrocle,
celle d' Hector, etc.

La réputation d' Homère sembloit s' accroître par
la répartition des rôles ; mais le tissu de ses
poèmes se détruisoit insensiblement ; et, comme
leurs parties trop séparées risquoient de ne
pouvoir plus se réunir à leur tout, Solon défendit
à plusieurs rhapsodes, lorsqu' ils seroient
rassemblés, de prendre au hasard, dans les
écrits d' Homère, des faits isolés, et leur
prescrivit de suivre dans leurs récits, l' ordre
qu' avoit observé l' auteur, de manière que l' un
reprendroit où l' autre auroit fini.

Ce règlement prévenoit un danger, et en laissoit
subsister un autre encore plus pressant. Les
poèmes d' Homère, livrés à l' enthousiasme et à
l' ignorance de ceux qui les chantoient ou les
interprétoient publiquement, s' altéroient tous
les jours dans leur bouche : ils y faisoient des
pertes considérables, et se chargeoient de vers
étrangers à l' auteur. Pisistrate et Hipparque
son fils, entreprirent de rétablir le texte dans
sa pureté : ils consultèrent des grammairiens
habiles ; ils promirent des récompenses à ceux qui
rapporteroient des fragmens authentiques de
l' iliade et de l' odyssée ; et après un travail
long et pénible,

p53

ils exposèrent ces deux magnifiques tableaux
aux yeux des grecs, également étonnés de la
beauté des plans, et de la richesse des détails.
Hipparque ordonna de plus que les vers d' Homère
seroient chantés à la fête des panathénées, dans
l' ordre fixé par la loi de Solon.

La postérité, qui ne peut mesurer la gloire des
rois et des héros sur leurs actions, croit entendre
de loin le bruit qu' ils ont fait dans le monde,
et l' annonce avec plus d' éclat aux siècles suivans.

Mais la réputation d' un auteur dont les écrits
subsistent, est, à chaque génération, à chaque
moment, comparée avec les titres qui l' ont établie ;
et sa gloire doit être le résultat des jugemens
successifs que les âges prononcent en sa faveur.
Celle d' Homère s' est d' autant plus accrue, qu' on
a mieux connu ses ouvrages, et qu' on s' est trouvé

plus en état de les apprécier. Les grecs n' ont
jamais été aussi instruits qu' ils le sont aujourd' hui ;
jamais leur admiration pour lui ne fut si profonde :
son nom est dans toutes les bouches, et son portrait
devant tous les yeux : plusieurs villes se
disputent l' honneur de lui avoir donné le jour ;
d' autres lui ont consacré des temples ; les argiens
qui l' invoquent dans leurs cérémonies saintes,
envoient tous les ans, dans l' île de Chio,
offrir un sacrifice en son honneur. Ses vers
retentissent dans toute la Grèce, et font
l' ornement de ses brillantes fêtes. C' est là que
la jeunesse trouve ses premières instructions ;
qu' Eschyle, Sophocle, Archiloque, Hérodote,
Démosthène, Platon, et les meilleurs auteurs,
ont puisé la plus grande partie des beautés
qu' ils ont semées

p54

dans leurs écrits ; que le sculpteur Phidias et
le peintre Euphranor, ont appris à représenter
dignement le maître des dieux.

Quel est donc cet homme qui donne des leçons
de politique aux législateurs ; qui apprend
aux philosophes et aux historiens, l' art
d' écrire ; aux poètes et aux orateurs, l' art
d' émouvoir ; qui fait germer tous les talens,
et dont la supériorité est tellement reconnue,
qu' on n' est pas plus jaloux de lui, que du soleil
qui nous éclaire ?

Je sais qu' Homère doit intéresser spécialement
sa nation. Les principales maisons de la Grèce,
croient découvrir dans ses ouvrages les titres
de leur origine ; et les différens états, l' époque
de leur grandeur. Souvent même son témoignage
a suffi pour fixer les anciennes limites de deux
peuples voisins. Mais ce mérite qui pouvoit lui
être commun avec quantité d' auteurs oubliés
aujourd' hui, ne sauroit produire l' enthousiasme
qu' excitent ses poèmes ; et il falloit bien d' autres
ressorts, pour obtenir parmi les grecs l' empire
de l' esprit.

Je ne suis qu' un scythe ; et l' harmonie des vers
d' Homère, cette harmonie qui transporte les
grecs, échappe souvent à mes organes trop grossiers :
mais je ne suis plus maître de mon admiration,

quand je le vois s' élever et planer, pour ainsi
dire, sur l' univers ; lançant de toutes parts
ses regards embrâsés ; recueillant les feux et
les couleurs dont les objets étincellent à sa vue ;
assistant au conseil des dieux ; sondant les
replis du coeur humain ; et, bientôt riche de
ses découvertes, ivre des beautés de la nature,
et ne pouvant plus supporter l' ardeur qui le
dévore, la répandre avec profusion dans ses tableaux
et dans

p55

ses expressions ; mettre aux prises le ciel avec
la terre, et les passions avec elles-mêmes ;
nous éblouir par ces traits de lumière, qui
n' appartiennent qu' au génie ; nous entraîner par
ces saillies de sentiment, qui sont le vrai
sublime, et toujours laisser dans notre ame une
impression profonde, qui semble l' étendre et
l' agrandir : car, ce qui distingue sur-tout
Homère, c' est de tout animer, et de nous
pénétrer sans cesse des mouvemens qui l' agitent ;
c' est de tout subordonner à la passion principale ;
de la suivre dans ses fougues, dans ses écarts,
dans ses inconséquences ; de la porter jusqu' aux
nues, et de la faire tomber, quand il le faut,
par la force du sentiment et de la vertu, comme
la flamme de l' Etna, que le vent repousse au
fond de l' abyme : c' est d' avoir saisi de grands
caractères ; d' avoir différencié la puissance,
la bravoure, et les autres qualités de ses
personnages, non par des descriptions froides
et fastidieuses, mais par des coups de pinceau
rapides et vigoureux, ou par des fictions neuves
et semées presque au hasard dans ses ouvrages.
Je monte avec lui dans les cieus ; je reconnois
Vénus toute entière à cette ceinture d' où
s' échappent sans cesse les feux de l' amour, les
desirs impatiens, les grâces séduisantes et les
charmes inexprimables du langage et des yeux ;
je reconnois Pallas et ses fureurs, à cette égide
où sont suspendues la terreur, la discorde, la
violence, et la tête épouvantable de l' horrible
Gorgone : Jupiter et Neptune sont les plus
puissans des dieux ; mais il faut à Neptune un
trident pour secouer la terre ; à Jupiter, un

clin-d'oeil pour ébranler l'olympé. Je descends
sur la terre : Achille, Ajax et Diomède sont
les plus redoutables des grecs ; mais Diomède
se retire à l'aspect de

p56

l'armée troyenne ; Ajax ne cède qu'après
l'avoir repoussée plusieurs fois ; Achille se
montre, et elle disparaît.

Ces différences ne sont pas rapprochées dans les
livres sacrés des grecs : car c'est ainsi qu'on
peut nommer l'Iliade et l'Odyssée. Le poète
avoit posé solidement ses modèles ; il en détachoit
au besoin les nuances qui servoient à les
distinguer, et les avoit présentes à l'esprit,
lors même qu'il donnoit à ses caractères des
variations momentanées ; parce qu'en effet,
l'art seul prête aux caractères une constante
unité, et que la nature n'en produit point
qui ne se démente jamais dans les différentes
circonstances de la vie.

Platon ne trouvoit point assez de dignité dans
la douleur d'Achille, ni dans celle de Priam,
lorsque le premier se roule dans la poussière,
après la mort de Patrocle, lorsque le second
hasarde une démarche humiliante, pour obtenir
le corps de son fils. Mais, quelle étrange
dignité que celle qui étouffe le sentiment !
Pour moi, je loue Homère d'avoir, comme la
nature, placé la foiblesse à côté de la force,
et l'abyme à côté de l'élévation ; je le loue
encore plus de m'avoir montré le meilleur des
pères dans le plus puissant des rois, et le
plus tendre des amis dans le plus fougueux des
héros.

J'ai vu blâmer les discours outrageans que le
poète fait tenir à ses héros, soit dans leurs
assemblées, soit au milieu des combats ; alors
j'ai jeté les yeux sur les enfans qui tiennent
de plus près à la nature que nous, sur le peuple
qui est toujours enfant, sur les sauvages qui
sont toujours peuple ; et j'ai observé que chez
eux tous, avant que de s'exprimer par des effets,
la colère s'annonce par l'ostentation, par
l'insolence et l'outrage.

J'ai vu reprocher à Homère d'avoir peint dans

leur simplicité,

p57

les moeurs des temps qui l'avoient précédé ;
j' ai ri de la critique, et j' ai gardé le silence.
Mais quand on lui fait un crime d' avoir dégradé
les dieux, je me contente de rapporter la réponse
que me fit un jour un athénien éclairé.
Homère, me disoit-il, suivant le système
poétique de son temps, avoit prêté nos
foiblesses aux dieux ; Aristophane les a
depuis joués sur notre théâtre, et nos pères
ont applaudi à cette licence : les plus
anciens théologiens ont dit que les hommes
et les dieux avoient une commune origine ;
et Pindare, presque de nos jours, a tenu le
même langage. On n' a donc jamais pensé que ces
dieux pussent remplir l' idée que nous avons
de la divinité ; et en effet, la vraie
philosophie admet au-dessus d' eux un être
suprême, qui leur a confié sa puissance. Les
gens instruits l' adorent en secret ; les autres
adressent leurs voeux, et quelquefois leurs
plaintes à ceux qui le représentent ; et la
plupart des poètes sont comme les sujets du roi
de Perse, qui se prosternent devant le souverain,
et se déchaînent contre ses ministres.
Que ceux qui peuvent résister aux beautés d' Homère,
s' appesantissent sur ses défauts. Car, pourquoi
le dissimuler ? Il se repose souvent, et quelquefois
il sommeille ; mais son repos est comme celui de
l' aigle, qui, après avoir parcouru dans les airs
ses vastes domaines, tombe, accablé de fatigue,
sur une haute montagne ; et son sommeil ressemble
à celui de Jupiter, qui, suivant Homère
lui-même, se réveille en lançant le tonnerre.
Quand on voudra juger Homère, non par discussion,
mais par sentiment ; non sur des règles souvent
arbitraires, mais

p58

d' après les lois immuables de la nature, on se
convaincra, sans doute, qu' il mérite le rang
que les grecs lui ont assigné, et qu' il fut le
principal ornement des siècles dont je viens

d'abrégéer l'histoire.
INTRODUCTION PARTIE 2 SECTION 1

Siècle de solon.

La forme de gouvernement établie par Thésée,
avoit éprouvé des altérations sensibles : le
peuple avoit encore le droit de s' assembler ;
mais le pouvoir souverain étoit entre les
mains des riches : la république étoit dirigée
par neuf archontes ou

p59

magistrats annuels, qui ne jouissoient pas
assez long-temps de l' autorité, pour en abuser ;
qui n' en avoient pas assez, pour maintenir la
tranquillité de l' état.

Les habitans de l' Attique se trouvoient partagés
en trois factions, qui avoient chacune à leur
tête une des plus anciennes familles d' Athènes :
toutes trois divisées d' intérêt par la diversité
de leur caractère et de leur position, ne
pouvoient s' accorder sur le choix d' un gouvernement.

Les plus pauvres et les plus indépendans,
relégués sur les montagnes voisines, tenoient
pour la démocratie ; les plus riches, distribués
dans la plaine, pour l' oligarchie ; ceux des
côtes, appliqués à la marine et au commerce,
pour un gouvernement mixte, qui assurât leurs
possessions, sans nuire à la liberté publique.
à cette cause de divisions, se joignoit dans
chaque parti la haine invétérée des pauvres
contre les riches : les citoyens obscurs, accablés
de dettes, n' avoient d' autre ressource que de
vendre leur liberté ou celle de leurs enfans,
à des créanciers impitoyables ; et la plupart
abandonnoient une terre qui n' offroit aux uns
que des travaux infructueux, aux autres, qu' un
éternel esclavage, et le sacrifice des sentimens
de la nature.

Un très-petit nombre de lois, presque aussi
anciennes que l' empire, et connues pour la
plupart, sous le nom de lois royales, ne
suffisoient pas, depuis que les connoissances
ayant augmenté, de nouvelles sources d' industrie,
de besoins et de vices, s' étoient répandues dans
la société. La licence restoit sans punition,

ou ne recevoit que des peines arbitraires : la vie et la fortune des particuliers étoient confiées à des magistrats, qui, n' ayant aucune règle fixe, n' étoient que trop disposés à écouter leurs préventions ou leurs intérêts.

p60

Dans cette confusion qui menaçoit l' état d' une ruine prochaine, Dracon fut choisi pour embrasser la législation dans son ensemble, et l' étendre jusqu' aux plus petits détails. Les particularités de sa vie privée nous sont peu connues ; mais il a laissé la réputation d' un homme de bien, plein de lumières, et sincèrement attaché à sa patrie. D' autres traits pourroient embellir son éloge, et ne sont pas nécessaires à sa mémoire. Ainsi que les législateurs qui l' ont précédé et suivi, il fit un code de lois et de morale ; il prit le citoyen au moment de sa naissance, prescrivit la manière dont on devoit le nourrir et l' élever ; le suivit dans les différentes époques de la vie ; et liant ces vues particulières à l' objet principal, il se flatta de pouvoir former des hommes libres et des citoyens vertueux : mais il ne fit que des mécontents ; et ses réglemens excitèrent tant de murmures, qu' il fut obligé de se retirer dans l' île d' égine, où il mourut bientôt après. Il avoit mis dans ses lois l' empreinte de son caractère : elles sont aussi sévères que ses moeurs l' avoient toujours été. La mort est le châtement dont il punit l' oisiveté, et le seul qu' il destine aux crimes les plus légers, ainsi qu' aux forfaits les plus atroces : il disoit qu' il n' en connoissoit pas de plus doux pour les premiers ; qu' il n' en connoissoit pas d' autres pour les seconds. Il semble que son ame forte et vertueuse à l' excès, n' étoit capable d' aucune indulgence pour des vices dont elle étoit révoltée, ni pour des foiblesses dont elle triomphoit sans peine. Peut-être aussi pensa-t-il que dans la carrière du crime, les premiers pas conduisent infailliblement aux plus grands précipices. Comme il n' avoit pas touché à la forme du gouvernement,

les divisions intestines augmentèrent de jour en jour. Un des principaux citoyens, nommé Cylon, forma le projet de s' emparer de l' autorité : on l' assiégea dans la citadelle ; il s' y défendit long-temps ; et se voyant à la fin sans vivres et sans espérance de secours, il évita, par la fuite, le supplice qu' on lui destinoit. Ceux qui l' avoient suivi, se réfugièrent dans le temple de Minerve : on les tira de cet asile, en leur promettant la vie, et on les massacra aussitôt.

Quelques-uns même de ces infortunés furent égorgés sur les autels des redoutables euménides.

Des cris d' indignation s' élevèrent de toutes parts. On détestoit la perfidie des vainqueurs ; on frémissait de leur impiété : toute la ville étoit dans l' attente des maux que méditoit la vengeance céleste. Au milieu de la consternation générale, on apprit que la ville de Nisée et l' île de Salamine étoient tombées sous les armes des mégariens.

à cette triste nouvelle succéda bientôt une maladie épidémique. Les imaginations déjà ébranlées étoient soudainement saisies de terreurs paniques, et livrées à l' illusion de mille spectres effrayans.

Les devins, les oracles consultés déclarèrent que la ville, souillée par la profanation des lieux saints, doit être purifiée par les cérémonies de l' expiation.

On fit venir de Crète épiménide, regardé de son temps comme un homme qui avoit un commerce avec les dieux, et qui lisoit dans l' avenir ; de notre temps, comme un homme éclairé, fanatique, capable de séduire par ses talens, d' en imposer par la sévérité de ses moeurs ; habile sur-tout à expliquer les songes et les présages les plus obscurs ; à prévoir les évènements futurs, dans les causes qui devoient les produire.

Les crétois ont dit que, jeune encore, il fut saisi dans une caverne, d' un sommeil profond, qui dura quarante ans, suivant les uns ; beaucoup plus, suivant d' autres : ils ajoutent qu' à son

réveil, étonné des changemens qui s' offroient à lui, rejeté de la maison paternelle comme un imposteur, ce ne fut qu' après les indices les plus frappans, qu' il parvint à se faire reconnoître. Il résulte seulement de ce récit, qu' épiménide passa les premières années de sa jeunesse dans des lieux solitaires, livré à l' étude de la nature, formant son imagination à l' enthousiasme, par les jeûnes, le silence et la méditation, et n' ayant d' autre ambition que de connoître les volontés des dieux, pour dominer sur celles des hommes. Le succès surpassa son attente : il parvint à une telle réputation de sagesse et de sainteté, que dans les calamités publiques, les peuples mendoient auprès de lui le bonheur d' être purifiés, suivant les rites que ses mains, disoit-on, rendoient plus agréables à la divinité. Athènes le reçut avec les transports de l' espérance et de la crainte : il ordonna de construire de nouveaux temples et de nouveaux autels ; d' immoler des victimes qu' il avoit choisies ; d' accompagner ces sacrifices de certains cantiques. Comme en parlant, il paroissoit agité d' une fureur divine, tout étoit entraîné par son éloquence impétueuse : il profita de son ascendant, pour faire des changemens dans les cérémonies religieuses ; et l' on peut, à cet égard, le regarder comme un des législateurs d' Athènes : il rendit ces cérémonies moins dispendieuses ; il abolit l' usage barbare où les femmes étoient de se meurtrir le visage, en accompagnant les morts au tombeau ; et par une

p63

foule de réglemens utiles, il tâcha de ramener les athéniens à des principes d' union et d' équité. La confiance qu' il avoit inspirée, et le temps qu' il fallut pour exécuter ses ordres, calmèrent insensiblement les esprits : les phantômes disparurent ; épiménide partit, couvert de gloire, honoré des regrets d' un peuple entier ; il refusa des présens considérables, et ne demanda pour lui qu' un rameau de l' olivier consacré à Minerve, et pour Cnosse sa patrie, que l' amitié des athéniens. Peu de temps après son départ, les factions se

réveillèrent avec une nouvelle fureur ; et leurs excès furent portés si loin, qu' on se vit bientôt réduit à cette extrémité où il ne reste d' autre alternative à un état, que de périr ou de s' abandonner au génie d' un seul homme.

Solon fut, d' une voix unanime, élevé à la dignité de premier magistrat, de législateur et d' arbitre souverain. On le pressa de monter sur le trône ; mais comme il ne vit pas s' il lui seroit aisé d' en descendre, il résista aux reproches de ses amis, et aux instances des chefs des factions, et de la plus saine partie des citoyens.

Solon descendoit des anciens rois d' Athènes ; il s' appliqua dès sa jeunesse, au commerce, soit pour réparer le tort que les libéralités de son père avoient fait à la fortune de sa maison, soit pour s' instruire des moeurs et des lois des nations. Après avoir acquis dans cette profession assez de bien pour se mettre à l' abri du besoin, ainsi que des offres généreuses de ses amis, il ne voyagea plus que pour augmenter ses connoissances.

Le dépôt des lumières étoit alors entre les mains de quelques hommes vertueux, connus sous le nom de sages, et distribués

p64

en différens cantons de la Grèce. Leur unique étude avoit pour objet l' homme, ce qu' il est, ce qu' il doit être, comment il faut l' instruire et le gouverner. Ils recueilloient le petit nombre des vérités de la morale et de la politique, et les renfermoient dans des maximes assez claires pour être saisies au premier aspect, assez précises pour être ou pour paroître profondes. Chacun d' eux en choisissoit une de préférence, qui étoit comme sa devise et la règle de sa conduite. " rien de trop, disoit l' un : " connoissez-vous vous-même, disoit un autre. Cette précision que les spartiates ont conservée dans leur style, se trouvoit dans les réponses que faisoient autrefois les sages aux questions fréquentes des rois et des particuliers. Liés d' une amitié qui ne fut jamais altérée par leur célébrité, ils se réunissoient quelquefois dans un même lieu, pour se communiquer leurs lumières,

et s'occuper des intérêts de l'humanité. Dans ces assemblées augustes paroissoit Thalès de Milet, qui, dans ce temps-là, jetoit les fondemens d'une philosophie plus générale, et peut-être moins utile ; Pittacus de Mitylène, Bias de Priène, Cléobule de Lindus, Myson de Chen, Chilon de Lacédémone, et Solon d'Athènes, le plus illustre de tous. Les liens du sang et le souvenir des lieux qui m'ont vu naître, ne me permettent pas d'oublier Anacharsis, que le bruit de leur réputation attira du fond de la Scythie, et que la Grèce, quoique jalouse du mérite des étrangers, place quelquefois au nombre des sages dont elle s'honore. Aux connoissances que Solon puisa dans leur commerce, il joignoit des talens distingués ; il avoit reçu en naissant celui de la poésie, et le cultiva jusqu'à son extrême vieillesse, mais toujours sans effort et sans prétention. Ses premiers essais ne furent que des ouvrages d'agrément. On trouve dans ses autres

p65

écrits, des hymnes en l'honneur des dieux, différens traits propres à justifier sa législation, des avis ou des reproches adressés aux athéniens ; presque par-tout une morale pure, et des beautés qui décèlent le génie. Dans les derniers temps de sa vie, instruit des traditions des égyptiens, il avoit entrepris de décrire dans un poëme, les révolutions arrivées sur notre globe, et les guerres des athéniens contre les habitans de l'île Atlantique, située au-delà des colonnes d'Hercule, et depuis engloutie dans les flots. Si, libre de tout autre soin, il eût, dans un âge moins avancé, traité ce sujet si propre à donner l'essor à son imagination, il eût peut-être partagé la gloire d'Homère et d'Hésiode. On peut lui reprocher de n'avoir pas été assez ennemi des richesses, quoiqu'il ne fût pas jaloux d'en acquérir ; d'avoir quelquefois hasardé sur la volupté des maximes peu dignes d'un philosophe, et de n'avoir pas montré dans sa conduite, cette austérité de moeurs, si digne d'un homme qui réforme une nation. Il semble que son caractère doux et facile, ne le destinoit

qu' à mener une vie paisible dans le sein des arts
et des plaisirs honnêtes.

Il faut avouer néanmoins, qu' en certaines occasions,
il ne manqua ni de vigueur, ni de constance.

Ce fut lui qui engagea les athéniens à reprendre
l' île de Salamine, malgré la défense rigoureuse
qu' ils avoient faite à leurs orateurs, d' en
proposer la conquête : et ce qui parut sur-tout
caractériser un courage supérieur, ce fut le
premier acte d' autorité qu' il exerça, lorsqu' il
fut à la tête de la république.

Les pauvres, résolus de tout entreprendre pour
sortir de l' oppression, demandoient à grands cris
un nouveau partage

p66

des terres, précédé de l' abolition des dettes.

Les riches s' oppoient avec la même chaleur, à
des prétentions qui les auroient confondus avec
la multitude ; et qui, suivant eux, ne pouvoient
manquer de bouleverser l' état. Dans cette
extrémité, Solon abolit les dettes des particuliers,
annula tous les actes qui engageoient la liberté
du citoyen, et refusa la répartition des terres.

Les riches et les pauvres crurent avoir tout
perdu, parce qu' ils n' avoient pas tout obtenu :
mais quand les premiers se virent paisibles
possesseurs des biens qu' ils avoient reçus de
leurs pères, ou qu' ils avoient acquis eux-mêmes ;
quand les seconds, délivrés pour toujours de la
crainte de l' esclavage, virent leurs foibles
héritages affranchis de toute servitude ; enfin,
quand on vit l' industrie renaître, la confiance
se rétablir, et revenir tant de citoyens
malheureux, que la dureté de leurs créanciers
avoient éloignés de leur patrie ; alors les
murmures furent remplacés par des sentimens de
reconnoissance ; et le peuple, frappé de la
sagesse de son législateur, ajouta de nouveaux
pouvoirs à ceux dont il étoit déjà revêtu.

Il en profita pour revoir les lois de Dracon,
dont les athéniens demandoient l' abolition. Celles
qui regardent l' homicide, furent conservées en
entier. On les suit encore dans les tribunaux,
où le nom de Dracon n' est prononcé qu' avec la
vénération que l' on doit aux bienfaiteurs des

hommes.

Enhardi par le succès, Solon acheva l' ouvrage de sa législation : il y règle d' abord la forme du gouvernement ; il expose ensuite les lois qui doivent assurer la tranquillité du citoyen. Dans la première partie, il eut pour principe d' établir la seule égalité, qui, dans une république, doit subsister entre les divers ordres de l' état ; dans la seconde, il fut dirigé par cet autre

p67

principe, que le meilleur gouvernement est celui où se trouve une sage distribution des peines et des récompenses.

Solon, préférant le gouvernement populaire à tout autre, s' occupa d' abord de trois objets essentiels : de l' assemblée de la nation, du choix des magistrats, et des tribunaux de justice. Il fut réglé que la puissance suprême résideroit dans des assemblées où tous les citoyens auroient droit d' assister, et qu' on y statueroit sur la paix, sur la guerre, sur les alliances, sur les lois, sur les impositions, et sur tous les grands intérêts de l' état.

Mais que deviendront ces intérêts, entre les mains d' une multitude légère, ignorante, qui oublie ce qu' elle doit vouloir, pendant qu' on délibère ; et ce qu' elle a voulu, après qu' on a délibéré ? Pour la diriger dans ses jugemens, Solon établit un sénat composé de 400 personnes, tirées des quatre tribus qui comprenoient alors tous les citoyens de l' Attique. Ces 400 personnes furent comme les députés et les représentans de la nation. Il fut statué qu' on leur proposeroit d' abord les affaires sur lesquelles le peuple auroit à prononcer ; et qu' après les avoir examinées et discutées à loisir, ils les rapporteroient eux-mêmes à l' assemblée générale ; et delà cette loi fondamentale : toute décision du peuple sera précédée par un décret du sénat. Puisque tous les citoyens ont le droit d' assister à l' assemblée, ils doivent avoir celui de donner leurs suffrages. Mais il seroit à craindre, qu' après le rapport du sénat, des gens sans expérience ne s' emparassent tout-à-coup de la tribune, et n' entraînaient la multitude. Il

falloit donc préparer les premières

p68

impressions qu' elle recevoit : il fut réglé que les premiers opinans seroient âgés de plus de 50 ans.

Dans certaines républiques, il s' élevoit des hommes qui se dévouoient au ministère de la parole ; et l' expérience avoit appris que leurs voix avoient souvent plus de pouvoir dans les assemblées publiques, que celle des lois. Il étoit nécessaire de se mettre à couvert de leur éloquence ; et l' on crut que leur probité suffiroit pour répondre de l' usage de leurs talens. Il fut ordonné que nul orateur ne pourroit se mêler des affaires publiques, sans avoir subi un examen qui rouleroit sur sa conduite ; et l' on permit à tout citoyen de poursuivre en justice l' orateur qui auroit trouvé le secret de dérober l' irrégularité de ses moeurs à la sévérité de cet examen.

Après avoir pourvu à la manière dont la puissance suprême doit annoncer ses volontés, il falloit choisir les magistrats destinés à les exécuter. En qui réside le pouvoir de conférer les magistratures ? à quelles personnes ; comment ; pour combien de temps ; avec quelles restrictions doit-on les conférer ? Sur tous ces points, les réglemens de Solon paroissent conformes à l' esprit d' une sage démocratie. Les magistratures, dans ce gouvernement, ont des fonctions si importantes, qu' elles ne peuvent émaner que du souverain. Si la multitude n' avoit, autant qu' il est en elle, le droit d' en disposer, et de veiller à la manière dont elles sont exercées, elle seroit esclave, et deviendrait par conséquent ennemie de l' état. Ce fut à l' assemblée générale, que Solon laissa le pouvoir de choisir les magistrats, et celui de se faire rendre compte de leur administration.

p69

Dans la plupart des démocraties de la Grèce, tous les citoyens, même les plus pauvres, peuvent aspirer aux magistratures. Solon jugea plus

convenable de laisser ce dépôt entre les mains des riches, qui en avoient joui jusqu' alors : il distribua les citoyens de l' Attique en quatre classes. On étoit inscrit dans la première, dans la seconde, dans la troisième, suivant qu' on percevoit de son héritage, 500, 300, 200 mesures de blé ou d' huile. Les autres citoyens, la plupart pauvres et ignorans, furent compris dans la quatrième, et éloignés des emplois. S' ils avoient eu l' espérance d' y parvenir, ils les auroient moins respectés ; s' ils y étoient parvenus en effet, qu' auroit-on pu en attendre ?

Il est essentiel à la démocratie, que les magistratures ne soient accordées que pour un temps, et que celles du moins qui ne demandent pas un certain degré de lumières, soient données par la voie du sort. Solon ordonna qu' on les conféreroit tous les ans ; que les principales seroient électives, comme elles l' avoient toujours été, et que les autres seroient tirées au sort.

Enfin, les neuf principaux magistrats, présidant en qualité d' archontes, à des tribunaux où se portoient les causes des particuliers, il étoit à craindre que leur pouvoir ne leur donnât trop d' influence sur la multitude. Solon voulut qu' on pût appeler de leur sentence, au jugement des cours supérieures.

Il restoit à remplir ces cours de justice. Nous avons vu que la dernière et la plus nombreuse classe des citoyens, ne pouvoit participer aux magistratures. Une telle exclusion, toujours avilissante dans un état populaire, eût été infiniment dangereuse,

p70

si les citoyens qui l' éprouvoient, n' avoient pas reçu quelque dédommagement, et s' ils avoient vu la discussion de leurs intérêts et de leurs droits entre les mains des gens riches. Solon ordonna que tous, sans distinction, se présenteroient pour remplir les places des juges, et que le sort décideroit entre eux. Ces réglemens nécessaires pour établir une sorte d' équilibre entre les différentes classes de citoyens, il falloit, pour les rendre durables,

en confier la conservation à un corps dont les places fussent à vie ; qui n' eût aucune part à l' administration, et qui pût imprimer dans les esprits une haute opinion de sa sagesse. Athènes avoit dans l' aréopage, un tribunal qui s' attiroit la confiance et l' amour des peuples, par ses lumières et par son intégrité. Solon l' ayant chargé de veiller au maintien des lois et des moeurs, l' établit comme une puissance supérieure, qui devoit ramener sans cesse le peuple aux principes de la constitution, et les particuliers aux règles de la bienséance et du devoir. Pour lui concilier plus de respect, et l' instruire à fond des intérêts de la république, il voulut que les archontes, en sortant de place, fussent, après un sévère examen, inscrits au nombre des sénateurs.

Ainsi le sénat de l' aréopage, et celui des quatre cents, devoient deux contrepois assez puissans pour garantir la république des orages qui menacent les états ; le premier, en réprimant par sa censure générale, les entreprises des riches ; le second, en arrêtant par ses décrets et par sa présence, les excès de la multitude.

De nouvelles lois vinrent à l' appui de ces dispositions. La constitution pouvoit être attaquée ou par les factions générales,

p71

qui depuis si long-temps agitoient les différens ordres de l' état, ou par l' ambition et les intrigues de quelques particuliers.

Pour prévenir ces dangers, Solon décerna des peines contre les citoyens, qui, dans un temps de troubles, ne se déclareroient pas ouvertement pour un des partis. Son objet dans ce règlement admirable, étoit de tirer les gens de bien d' une inaction funeste ; de les jeter au milieu des factieux, et de sauver la république par le courage et l' ascendant de la vertu.

Une seconde loi condamne à la mort le citoyen convaincu d' avoir voulu s' emparer de l' autorité souveraine.

Enfin, dans les cas où un autre gouvernement s' élèveroit sur les ruines du gouvernement

populaire, il ne voit qu' un moyen pour réveiller la nation ; c' est d' obliger les magistrats à se démettre de leurs emplois ; et delà ce décret foudroyant : il sera permis à chaque citoyen d' arracher la vie, non-seulement à un tyran et à ses complices, mais encore au magistrat qui continuera ses fonctions, après la destruction de la démocratie.

Telle est en abrégé la république de Solon. Je vais parcourir ses lois civiles et criminelles, avec la même rapidité. J' ai déjà dit que celles de Dracon sur l' homicide furent conservées sans le moindre changement. Solon abolit les autres, ou plutôt se contenta d' en adoucir la rigueur, de les refondre avec les siennes, et de les assortir au caractère des athéniens.

Dans toutes il s' est proposé le bien général de la république, plutôt que celui des particuliers. Ainsi, suivant ses principes conformes à ceux des philosophes les plus éclairés, le citoyen doit être considéré dans sa personne, comme faisant partie de l' état ; dans la plupart des obligations qu' il contracte, comme

p72

appartenant à une famille qui appartient elle-même à l' état ; dans sa conduite, comme membre d' une société dont les moeurs constituent la force de l' état.

Sous le premier de ces aspects, un citoyen peut demander une réparation authentique de l' outrage qu' il a reçu dans sa personne : mais s' il est extrêmement pauvre, comment pourra-t-il déposer la somme qu' on exige d' avance de l' accusateur ? Il en est dispensé par les lois. Mais s' il est né dans une condition obscure, qui le garantira des attentats d' un homme riche et puissant ? Tous les partisans de la démocratie, tous ceux que la probité, l' intérêt, la jalousie et la vengeance rendent ennemis de l' agresseur ; tous sont autorisés par cette loi excellente : si quelqu' un insulte un enfant, une femme, un homme libre ou esclave, qu' il soit permis à tout athénien de l' attaquer en justice. De cette manière, l' accusation deviendra publique ; et

l' offense faite au moindre citoyen, sera punie comme un crime contre l' état ; et cela est fondé sur ce principe : la force est le partage de quelques-uns, et la loi le soutien de tous. Cela est encore fondé sur cette maxime de Solon : il n' y auroit point d' injustices dans une ville, si tous les citoyens en étoient aussi révoltés que ceux qui les éprouvent.

La liberté du citoyen est si précieuse, que les lois seules peuvent en suspendre l' exercice ; que lui-même ne peut l' engager ni pour dettes, ni sous quelque prétexte que ce soit, et qu' il n' a pas le droit de disposer de celle de ses fils. Le législateur lui permet de vendre sa fille ou sa soeur, mais seulement dans le cas où, chargé de leur conduite, il auroit été témoin de leur déshonneur.

p73

Lorsqu' un athénien attend à ses jours, il est coupable envers l' état qu' il prive d' un citoyen.

On enterre séparément sa main ; et cette circonstance est une flétrissure : mais s' il attend à la vie de son père, quel sera le châtement prescrit par les lois ? Elles gardent le silence sur ce forfait. Pour en inspirer plus d' horreur, Solon a supposé qu' il n' étoit pas dans l' ordre des choses possibles.

Un citoyen n' auroit qu' une liberté imparfaite, si son honneur pouvoit être impunément attaqué. Delà les peines prononcées contre les calomniateurs, et la permission de les poursuivre en justice ; delà encore la défense de flétrir la mémoire d' un homme qui n' est plus. Outre qu' il est d' une sage politique de ne pas éterniser les haines entre les familles, il n' est pas juste qu' on soit exposé après sa mort, à des insultes qu' on auroit repoussées pendant sa vie.

Un citoyen n' est pas le maître de son honneur, puisqu' il ne l' est pas de sa vie. Delà ces lois, qui, dans diverses circonstances, privent celui qui se déshonore, des privilèges qui appartiennent au citoyen.

Dans les autres pays, les citoyens des dernières classes sont tellement effrayés de l' obscurité de leur état, du crédit de leurs adversaires, de

la longueur des procédures, et des dangers qu'elles entraînent, qu'il leur est souvent plus avantageux de supporter l'oppression, que de chercher à s'en garantir. Les lois de Solon offrent plusieurs moyens de se défendre contre la violence ou l'injustice. S'agit-il, par exemple, d'un vol ? Vous pouvez vous-même traîner le coupable devant les onze magistrats préposés à la garde des prisons. Ils le mettront aux

p74

fers, et le traduiront ensuite au tribunal, qui vous condamnera à une amende, si le crime n'est pas prouvé. N'êtes-vous pas assez fort pour saisir le coupable ? Adressez-vous aux archontes, qui le feront traîner en prison par leurs licteurs. Voulez-vous une autre voie ? Accusez-le publiquement. Craignez-vous de succomber dans cette accusation, et de payer l'amende de mille drachmes ? Dénoncez-le au tribunal des arbitres ; la cause deviendra civile, et vous n'aurez rien à risquer. C'est ainsi que Solon a multiplié les forces de chaque particulier ; et qu'il n'est presque point de vexations dont il ne soit facile de triompher.

La plupart des crimes qui attaquent la sûreté du citoyen, peuvent être poursuivis par une accusation privée ou publique. Dans le premier cas, l'offensé ne se regarde que comme un simple particulier, et ne demande qu'une réparation proportionnée aux délits particuliers : dans le second, il se présente en qualité de citoyen, et le crime devient plus grave. Solon a facilité les accusations publiques, parce qu'elles sont plus nécessaires dans une démocratie, que par-tout ailleurs. Sans ce frein redoutable, la liberté générale seroit sans cesse menacée par la liberté de chaque particulier.

Voyons à présent quels sont les devoirs du citoyen, dans la plupart des obligations qu'il contracte.

Dans une république sagement réglée, il ne faut pas que le nombre des habitans soit trop grand ni trop petit. L'expérience a fait voir que le nombre des hommes en état de porter les armes, ne doit être ici ni fort au dessus, ni fort au

dessous de vingt mille.
Pour conserver la proportion requise, Solon,
entre autres moyens, ne permet de naturaliser
les étrangers, que sous des

p75

conditions difficiles à remplir. Pour éviter,
d' un autre côté, l' extinction des familles, il
veut que leurs chefs, après leur mort, soient
représentés par des enfans légitimes ou adoptifs ;
et dans le cas où un particulier meurt sans
postérité, il ordonne qu' on substitue juridiquement
au citoyen décédé, un de ses héritiers naturels,
qui prendra son nom, et perpétuera sa famille.
Le magistrat, chargé d' empêcher que les maisons
ne restent désertes, c' est-à-dire, sans chefs,
doit étendre ses soins et la protection des lois
sur les orphelins ; sur les femmes qui déclarent
leur grossesse, après la mort de leurs époux ;
sur les filles qui, n' ayant point de frères,
sont en droit de recueillir la succession de
leurs pères.

Un citoyen adopte-t-il un enfant ? Ce dernier
pourra quelque jour retourner dans la maison de
ses pères ; mais il doit laisser dans celle qui
l' avoit adopté, un fils qui remplisse les vues
de la première adoption ; et ce fils, à son tour,
pourra quitter cette maison, après y avoir
laissé un fils naturel ou adoptif, qui le
remplace.

Ces précautions ne suffisoient pas. Le fil des
générations peut s' interrompre par des divisions
et des haïnes survenues entre les deux époux.
Le divorce sera permis, mais à des conditions
qui en restreindront l' usage. Si c' est l' époux
qui demande la séparation, il s' expose à rendre
la dot à sa femme, ou du moins à lui payer une
pension alimentaire fixée par la loi ; si c' est
la femme, il faut qu' elle compare elle-même
devant les juges, et qu' elle leur présente
sa requête.

Il est essentiel dans la démocratie, non-seulement
que les familles soient conservées, mais que
les biens ne soient pas

p76

entre les mains d' un petit nombre de particuliers.

Quand ils sont répartis dans une certaine proportion, le peuple, possesseur de quelques légères portions de terrain, en est plus occupé que des dissensions de la place publique. Delà les défenses faites par quelques législateurs, de vendre ses possessions, hors le cas d' une extrême nécessité, ou de les engager, pour se procurer des ressources contre le besoin. La violation de ce principe a suffi quelquefois pour détruire la constitution.

Solon ne s' en est point écarté : il prescrit des bornes aux acquisitions qu' un particulier peut faire ; il enlève une partie de ses droits au citoyen qui a follement consumé l' héritage de ses pères.

Un athénien qui a des enfans, ne peut disposer de ses biens qu' en leur faveur ; s' il n' en a point, et qu' il meure sans testament, la succession va de droit à ceux à qui le sang l' unissoit de plus près ; s' il laisse une fille unique héritière de son bien, c' est au plus proche parent de l' épouser : mais il doit la demander en justice, afin que dans la suite, personne ne puisse lui en disputer la possession. Les droits du plus proche parent sont tellement reconnus, que si l' une de ses parentes, légitimement unie avec un athénien, venoit à recueillir la succession de son père mort sans enfans mâles, il seroit en droit de faire casser ce mariage, et de la forcer à l' épouser. Mais si cet époux n' est pas en état d' avoir des enfans, il transgressera la loi qui veille au maintien des familles ; il abusera de la loi qui conserve les biens des familles. Pour le punir de cette double infraction, Solon permet à la femme de se livrer au plus proche parent de l' époux.

p77

C' est dans la même vue qu' une orpheline, fille unique ou aînée de ses soeurs, peut, si elle n' a pas de bien, forcer son plus proche parent à l' épouser, ou à lui constituer une dot : s' il s' y refuse, l' archonte doit l' y contraindre,

sous peine de payer lui-même mille drachmes.
C' est encore par une suite de ces principes,
que d' un côté l' héritier naturel ne peut pas
être tuteur, et le tuteur ne peut pas épouser
la mère de ses pupiles ; que d' un autre côté,
un frère peut épouser sa soeur consanguine,
et non sa soeur utérine. En effet, il seroit
à craindre qu' un tuteur intéressé, qu' une mère
dénaturée ne détournassent à leur profit le
bien des pupiles ; il seroit à craindre qu' un
frère, en s' unissant avec sa soeur utérine,
n' accumulât sur sa tête, et l' hérédité de son
père, et celle du premier mari de sa mère.
Tous les réglemens de Solon sur les successions,
sur les testamens, sur les donations, sont
dirigés par le même esprit. Cependant nous
devons nous arrêter sur celui par lequel il
permet au citoyen qui meurt sans enfans, de
disposer de son bien à sa volonté. Des philosophes
se sont élevés, et s' élèveront peut-être encore
contre une loi qui paroît si contraire aux
principes du législateur : d' autres le justifient,
et par les restrictions qu' il mit à la loi, et
par l' objet qu' il s' étoit proposé. Il exige en
effet, que le testateur ne soit accablé ni par
la vieillesse, ni par la maladie ; qu' il n' ait point
cédé aux séductions d' une épouse ; qu' il ne soit
point détenu dans les fers ; que son esprit n' ait
donné aucune marque d' aliénation. Quelle apparence
que dans cet état il choisisse un héritier dans
une autre famille, s' il n' a pas à se plaindre
de la sienne ? Ce fut donc pour exciter les soins
et les attentions parmi les parens,

p78

que Solon accorda aux citoyens un pouvoir qu' ils
n' avoient pas eu jusqu' alors, qu' ils reçurent
avec applaudissement, et dont il n' est pas naturel
d' abuser. Il faut ajouter qu' un athénien qui
appelle un étranger à sa succession, est en même
temps obligé de l' adopter.

Les égyptiens ont une loi, par laquelle
chaque particulier doit rendre compte de sa fortune
et de ses ressources. Cette loi est encore
plus utile dans une démocratie, où le
peuple ne doit ni être désœuvré, ni gagner

sa vie par des moyens illicites : elle est encore plus nécessaire dans un pays où la stérilité du sol ne peut être compensée que par le travail et par l'industrie.

Delà les réglemens par lesquels Solon assigne l'infamie à l'oisiveté ; ordonne à l'aréopage de rechercher de quelle manière les particuliers pourvoient à leur subsistance ; leur permet à tous d'exercer des arts mécaniques, et prive celui qui a négligé de donner un métier à son fils, des secours qu'il doit en attendre dans sa vieillesse.

Il ne reste plus qu'à citer quelques-unes des dispositions plus particulièrement relatives aux moeurs.

Solon, à l'exemple de Dracon, a publié quantité de lois sur les devoirs des citoyens, et en particulier sur l'éducation de la jeunesse. Il y prévoit tout, il y règle tout, et l'âge précis où les enfans doivent recevoir des leçons publiques, et les qualités des maîtres chargés de les instruire, et celles des précepteurs destinés à les accompagner, et l'heure où les écoles doivent s'ouvrir et se fermer. Comme il faut que ces lieux ne respirent que l'innocence : qu'on punisse de mort, ajoute-t-il, tout homme qui, sans nécessité, oseroit s'introduire dans le sanctuaire

p79

où les enfans sont rassemblés, et qu'une des cours de justice veille à l'observation de ces réglemens.

Au sortir de l'enfance, ils passeront dans le gymnase. Là se perpétueront des lois destinées à conserver la pureté de leurs moeurs, à les préserver de la contagion de l'exemple, et de dangers de la séduction.

Dans les divers périodes de leur vie, de nouvelles passions se succéderont rapidement dans leurs coeurs. Le législateur a multiplié les menaces et les peines : il assigne des récompenses aux vertus, et le déshonneur aux vices.

Ainsi, les enfans de ceux qui mourront les armes à la main, seront élevés aux dépens

du public ; ainsi, des couronnes seront solennellement décernées à ceux qui auront rendu des services à l' état.

D' un autre côté, le citoyen devenu fameux par la dépravation de ses moeurs, de quelque état qu' il soit, quelque talent qu' il possède, sera exclu des sacerdoces, des magistratures, du sénat, de l' assemblée générale ; il ne pourra ni parler en public, ni se charger d' une ambassade, ni siéger dans les tribunaux de justice ; et s' il exerce quelqu' une de ces fonctions, il sera poursuivi criminellement, et subira les peines rigoureuses prescrites par la loi.

La lâcheté, sous quelque forme qu' elle se produise, soit qu' elle refuse le service militaire, soit qu' elle le trahisse par une action indigne, ne peut être excusée par le rang du coupable, ni sous aucun autre prétexte : elle sera punie non-seulement par le mépris général, mais par une accusation publique, qui apprendra au citoyen à redouter encore plus la honte infligée par la loi, que le fer de l' ennemi.

p80

C' est par les lois, que toute espèce de recherches et de délicatesse est interdite aux hommes ; que les femmes qui ont tant d' influence sur les moeurs, sont contenues dans les bornes de la modestie ; qu' un fils est obligé de nourrir dans leur vieillesse ceux dont il a reçu le jour. Mais les enfans qui sont nés d' une courtisane, sont dispensés de cette obligation à l' égard de leur père : car, après tout, ils ne lui sont redevables que de l' opprobre de leur naissance.

Pour soutenir les moeurs, il faut des exemples ; et ces exemples doivent émaner de ceux qui sont à la tête du gouvernement. Plus ils tombent de haut, plus ils font une impression profonde.

La corruption des derniers citoyens est facilement réprimée, et ne s' étend que dans l' obscurité ; car la corruption ne remonte jamais d' une classe à l' autre : mais quand elle ose s' emparer des lieux où réside le pouvoir, elle se précipite de là avec plus de force que les lois elles-mêmes : aussi

n' a-t-on pas craint d' avancer que les moeurs
d' une nation dépendent uniquement de celles
du souverain.

Solon étoit persuadé qu' il ne faut pas moins
de décence et de sainteté pour l' administration
d' une démocratie, que pour le ministère des
autels. Delà ces examens, ces sermens, ces
comptes rendus qu' il exige de ceux qui sont
ou qui ont été revêtus de quelque pouvoir ;
delà sa maxime, que la justice doit s' exercer
avec lenteur sur les fautes des particuliers,
à l' instant même sur celles des gens en place ;
delà cette loi terrible, par laquelle on
condamne à la mort l' archonte qui, après avoir
perdu sa raison dans les plaisirs de la table,
ose paroître en public avec les marques de sa
dignité.

Enfin, si l' on considère que la censure des
moeurs fut confiée

p81

à un tribunal, dont la conduite austère étoit
la plus forte des censures, on concevra sans
peine que Solon regardoit les moeurs comme
le plus ferme appui de sa législation.

Tel fut le système général de Solon. Ses lois
civiles et criminelles ont toujours été regardées
comme des oracles par les athéniens, comme
des modèles par les autres peuples. Plusieurs
états de la Grèce se sont fait un devoir de
les adopter ; et du fond de l' Italie, les
romains fatigués de leurs divisions, les ont
appelées à leur secours. Comme les circonstances
peuvent obliger un état à modifier quelques-unes
de ses lois, je parlerai ailleurs des précautions
que prit Solon, pour introduire les changemens
nécessaires, pour éviter les changemens dangereux.
La forme de gouvernement qu' il établit, diffère
essentiellement de celle que l' on suit à présent.
Faut-il attribuer ce prodigieux changement à des
vices inhérens à la constitution même ? Doit-on
le rapporter à des évènements qu' il étoit
impossible de prévoir ? J' oserai, d' après des
lumières puisées dans le commerce de plusieurs
athéniens éclairés, hasarder quelques réflexions
sur un sujet si important : mais cette légère

discussion doit être précédée par l'histoire des révolutions arrivées dans l'état, depuis Solon jusqu'à l'invasion des perses.

Les lois de Solon ne devoient conserver leur force, que pendant un siècle. Il avoit fixé ce terme, pour ne pas révolter les athéniens par la perspective d'un joug éternel. Après que les sénateurs, les archontes, le peuple, se furent par serment engagés à les maintenir, on les inscrivit sur les diverses faces de plusieurs rouleaux de bois, que l'on plaça d'abord dans la citadelle. Ils s'élevoient du sol, jusqu'au toit de l'édifice qui les renfermoit ; et tournant au moindre effort sur eux-mêmes,

p82

ils présentoient successivement le code entier des lois aux yeux des spectateurs. On les a depuis transportés dans le prytanée, et dans d'autres lieux où il est permis et facile aux particuliers, de consulter ces titres précieux de leur liberté.

Quand on les eut médités à loisir, Solon fut assiégé d'une foule d'importuns, qui l'accabloient de questions, de conseils, de louanges ou de reproches. Les uns le pressoient de s'expliquer sur quelques lois susceptibles, suivant eux, de différentes interprétations ; les autres lui présentoient des articles qu'il falloit ajouter, modifier ou supprimer. Solon ayant épuisé les voies de la douceur et de la patience, comprit que le temps seul pouvoit consolider son ouvrage : il partit, après avoir demandé la permission de s'absenter pendant dix ans, et engagé les athéniens, par un serment solennel, à ne point toucher à ses lois, jusqu'à son retour.

En égypte, il fréquenta ces prêtres, qui croient avoir entre leurs mains les annales du monde ; et comme un jour il étaloit à leurs yeux les anciennes traditions de la Grèce : " Solon, Solon, dit gravement un de ces prêtres, vous autres grecs, vous êtes bien jeunes ; le temps n'a pas encore blanchi vos connoissances. " en Crète, il eut l'honneur d'instruire dans l'art de régner, le souverain d'un petit canton, et de donner son nom à une ville dont il procura le bonheur.

à son retour, il trouva les athéniens près de retomber dans l'anarchie. Les trois partis, qui, depuis si long-temps, déchiroient la république, sembloient n'avoir suspendu leur haine pendant sa législation, que pour l'exhaler avec plus de force pendant son absence : ils ne se réunissoient que dans un

p83

point ; c' étoit à désirer un changement dans la constitution, sans autre motif qu'une inquiétude secrète, sans autre objet que des espérances incertaines.

Solon, accueilli avec les honneurs les plus distingués, voulut profiter de ces dispositions favorables, pour calmer des dissensions trop souvent renaissantes : il se crut d'abord puissamment secondé par Pisistrate, qui se trouvoit à la tête de la faction du peuple ; et qui, jaloux en apparence de maintenir l'égalité parmi les citoyens, s'élevoit hautement contre les innovations qui pouvoient la détruire : mais il ne tarda pas à s'appercevoir que ce profond politique cachoit sous une feinte modération, une ambition démesurée.

Jamais homme ne réunit plus de qualités, pour captiver les esprits. Une naissance illustre, des richesses considérables, une valeur brillante et souvent éprouvée, une figure imposante, une éloquence persuasive, à laquelle le son de la voix prêtoit de nouveaux charmes ; un esprit enrichi des agrémens que la nature donne, et des connoissances que procure l'étude : jamais homme, d'ailleurs, ne fut plus maître de ses passions, et ne sut mieux faire valoir les vertus qu'il possédoit en effet, et celles dont il n'avoit que les apparences. Ses succès ont prouvé que dans les projets d'une exécution lente, rien ne donne plus de supériorité que la douceur et la flexibilité du caractère.

Avec de si grands avantages, Pisistrate, accessible aux moindres citoyens, leur prodiguoit les consolations et les secours qui tarissent la source des maux, ou qui en corrigent l'amertume. Solon, attentif à ses démarches, pénétra ses

intentions ; mais tandis qu' il s' occupoit du soin d' en prévenir les suites, Pisistrate parut dans la place publique, couvert de blessures qu' il s' étoit adroitement ménagées ; implorant la protection de ce peuple qu' il avoit si souvent protégé lui-même. On convoque l' assemblée : il accuse le sénat et les chefs des autres factions, d' avoir attenté à ses jours ; et montrant ses plaies encore sanglantes : " voilà, s' écrit-il, le prix de mon amour pour la démocratie, et du zèle avec lequel j' ai défendu vos droits. "

à ces mots, des cris menaçans éclatent de toutes parts : les principaux citoyens étonnés, gardent le silence, ou prennent la fuite. Solon, indigné de leur lâcheté et de l' aveuglement du peuple, tâche vainement de ranimer le courage des uns, de dissiper l' illusion des autres : sa voix que les années ont affoiblie, est facilement étouffée par les clameurs qu' excitent la pitié, la fureur et la crainte. L' assemblée se termine par accorder à Pisistrate un corps redoutable de satellites chargés d' accompagner ses pas, et de veiller à sa conservation. Dès ce moment, tous ses projets furent remplis : il employa bientôt ses forces à s' emparer de la citadelle ; et, après avoir désarmé la multitude, il se revêtit de l' autorité suprême. Solon ne survécut pas long-temps à l' asservissement de sa patrie : il s' étoit opposé, autant qu' il l' avoit pu, aux nouvelles entreprises de Pisistrate. On l' avoit vu, les armes à la main, se rendre à la place publique, et chercher à soulever le peuple : mais son exemple et ses discours ne faisoient plus aucune impression ; ses amis seuls, effrayés de son courage, lui représentoient que le tyran avoit résolu sa perte : " et après tout,

ajoutoient-ils, qui peut vous inspirer une telle fermeté ? Ma vieillesse, répondit-il. "

Pisistrate étoit bien éloigné de souiller son triomphe par un semblable forfait. Pénétré de la plus haute considération pour Solon, il

sentoit que le suffrage de ce législateur
pouvoit seul justifier, en quelque manière, sa
puissance : il le prévint par des marques
distinguées de déférence et de respect ; il lui
demanda des conseils ; et Solon, cédant à la
séduction, en croyant céder à la nécessité, ne
tarda pas à lui en donner : il se flattoit,
sans doute, d'engager Pisistrate à maintenir
les lois, et à donner moins d'atteinte à la
constitution établie.

Trente-trois années s'écoulèrent depuis la
révolution jusqu'à la mort de Pisistrate ; mais
il ne fut à la tête des affaires que pendant
dix-sept ans. Accablé par le crédit de ses
adversaires ; deux fois obligé de quitter
l'Attique, deux fois il reprit son autorité ;
et il eut la consolation, avant que de mourir,
de l'affermir dans sa famille.

Tant qu'il fut à la tête de l'administration,
ses jours consacrés à l'utilité publique,
furent marqués ou par de nouveaux bienfaits,
ou par de nouvelles vertus.

Ses lois, en bannissant l'oisiveté, encouragèrent
l'agriculture et l'industrie : il distribua dans
la campagne, cette foule de citoyens obscurs,
que la chaleur des factions avoit fixés dans
la capitale ; il ranima la valeur des troupes,
en assignant aux soldats invalides une subsistance
assurée pour le reste de leurs jours. Aux champs,
dans la place publique, dans ses jardins ouverts
à tout le monde, il paroissoit comme un

p86

père au milieu de ses enfans ; toujours prêt à
écouter les plaintes des malheureux ; faisant
des remises aux uns, des avances aux autres, des
offres à tous.

En même temps, dans la vue de concilier son goût
pour la magnificence, avec la nécessité d'occuper
un peuple indocile et désœuvré, il embellissoit
la ville par des temples, des gymnases, des
fontaines ; et comme il ne craignoit pas les
progrès des lumières, il publioit une nouvelle
édition des ouvrages d'Homère, et formoit pour
l'usage des athéniens, une bibliothèque composée
des meilleurs livres que l'on connoissoit alors.

Ajoutons ici quelques traits qui manifestent plus particulièrement l'élévation de son ame. Jamais il n'eut la foiblesse de se venger des insultes qu'il pouvoit facilement punir. Sa fille assistoit à une cérémonie religieuse ; un jeune homme qui l'aimoit éperdument, courut l'embrasser, et quelque temps après, entreprit de l'enlever. Pisistrate répondit à sa famille qui l'exhortoit à la vengeance : " si nous haïssons ceux qui nous aiment, que ferons-nous à ceux qui nous haïssent ? " et sans différer davantage, il choisit ce jeune homme pour l'époux de sa fille.

Des gens ivres insultèrent publiquement sa femme : le lendemain ils vinrent, fondant en larmes, solliciter un pardon qu'ils n'osoient espérer. " vous vous trompez, leur dit Pisistrate ; ma femme ne sortit point hier de toute la journée " . Enfin, quelques-uns de ses amis, résolus de se soustraire à son obéissance, se retirèrent dans une place forte. Il les suivit aussitôt, avec des esclaves qui portoient son bagage ; et comme ces conjurés lui demandèrent quel étoit son dessein : " il faut, leur

p87

dit-il, que vous me persuadiez de rester avec vous, ou que je vous persuade de revenir avec moi. " ces actes de modération et de clémence multipliés pendant sa vie, et rehaussés encore par l'éclat de son administration, adoucissoient insensiblement l'humeur intraitable des athéniens, et faisoient que plusieurs d'entre eux préféroient une servitude si douce à leur ancienne et tumultueuse liberté. Cependant, il faut l'avouer : quoique, dans une monarchie, Pisistrate eût été le modèle du meilleur des rois ; dans la république d'Athènes, on fut en général plus frappé du vice de son usurpation, que des avantages qui en résultoient pour l'état.

Après sa mort, Hippias et Hipparque ses fils, lui succédèrent : avec moins de talens, ils gouvernèrent avec la même sagesse. Hipparque, en particulier, aimoit les lettres. Anacréon

et Simonide attirés auprès de lui, en reçurent
l'accueil qui devoit le plus les flatter : il
combla d'honneurs le premier, et de présens le
second ; il doit partager avec son père la gloire
d'avoir étendu la réputation d'Homère. On peut
lui reprocher, ainsi qu'à son frère, de s'être
trop livré aux plaisirs, et d'en avoir inspiré
le goût aux athéniens. Heureux, néanmoins, si au
milieu de ces excès, il n'eût pas commis une
injustice dont il fut la première victime !
Deux jeunes athéniens, Harmodius et Aristogiton,
liés entre eux de l'amitié la plus tendre,
ayant essuyé de la part de ce prince, un
affront qu'il étoit impossible d'oublier,
conjurèrent sa perte, et celle de son frère.
Quelques-uns de leurs amis entrèrent dans ce
complot, et l'exécution en fut remise à la
solemnité des panathénées : ils espéroient
que cette

p88

foule d'athéniens, qui, pendant les cérémonies
de cette fête, avoient la permission de porter
les armes, seconderoit leurs efforts, ou du
moins les garantiroit de la fureur des gardes
qui entouroient les fils de Pisistrate.

Dans cette vue, après avoir couvert leurs
poignards de branches de myrte, ils se rendent
aux lieux où les princes mettoient en ordre une
procession, qu'ils devoient conduire au temple
de Minerve. Ils arrivent ; ils voient un des
conjurés s'entretenir familièrement avec Hippias :
ils se croient trahis ; et résolus de vendre
chèrement leur vie, ils s'écartent un moment,
trouvent Hipparque, et lui plongent le poignard
dans le coeur. Harmodius tombe aussitôt sous
les coups redoublés des satellites du prince.
Aristogiton, arrêté presque au même instant,
fut présenté à la question ; mais loin de nommer
ses complices, il accusa les plus fidèles partisans
d'Hippias, qui, sur le champ, les fit traîner
au supplice. " as-tu d'autres scélérats à dénoncer,
s'écrie le tyran transporté de fureur ? Il ne
reste plus que toi, répond l'athénien : je meurs,
et j'emporte en mourant, la satisfaction de
t'avoir privé de tes meilleurs amis. "

dès-lors, Hippias ne se signala plus que par des injustices ; mais le joug qu' il appesantissoit sur les athéniens, fut brisé trois ans après.

Clisthène, chef des alcméonides, maison puissante d' Athènes, de tout temps ennemie des pistratides, rassembla tous les mécontents auprès de lui ; et ayant obtenu le secours des lacédémoniens, par le moyen de la pythie de Delphes qu' il avoit mise dans ses intérêts, il marcha contre Hippias, et le força d' abdiquer la tyrannie. Ce prince, après

p89

avoir erré quelque temps avec sa famille, se rendit auprès de Darius roi de Perse, et périt enfin à la bataille de Marathon.

Les athéniens n' eurent pas plutôt recouvré leur liberté, qu' ils rendirent les plus grands honneurs à la mémoire d' Harmodius et d' Aristogiton.

On leur éleva des statues dans la place publique : il fut réglé que leurs noms seroient célébrés à perpétuité dans la fête des panathénées, et ne seroient, sous aucun prétexte, donnés à des esclaves. Les poètes éternisèrent leur gloire par des pièces de poésie, que l' on chante encore dans les repas ; et l' on accorda pour toujours à leurs descendans des privilèges très-étendus.

Clisthène, qui avoit si fort contribué à l' expulsion des pistratides, eut encore à lutter pendant quelques années, contre une faction puissante ; mais ayant enfin obtenu dans l' état le crédit que méritoient ses talens, il raffermi la constitution que Solon avoit établie, et que les pistratides ne songèrent jamais à détruire.

Jamais, en effet, ces princes ne prirent le titre de roi, quoiqu' ils se crussent issus des anciens souverains d' Athènes. Si Pisistrate préleva le dixième du produit des terres, cette unique imposition que ses fils réduisirent au vingtième, ils parurent tous trois l' exiger moins encore pour leur entretien, que pour les besoins de l' état ; ils maintinrent les lois de Solon, autant par leur exemple, que par leur autorité.

Pisistrate,

accusé d' un meurtre, vint comme le moindre citoyen, se justifier devant l' aréopage. Enfin, ils conservèrent les parties essentielles de l' ancienne constitution ; le sénat, les assemblées du peuple, et les magistratures dont ils eurent soin de se revêtir eux-mêmes, et d' étendre les prérogatives. C' étoit donc comme premiers magistrats, comme chefs perpétuels d' un état démocratique, qu' ils agissoient, et qu' ils avoient tant d' influence sur les délibérations publiques. Le pouvoir le plus absolu s' exerça sous des formes légales en apparence ; et le peuple asservi eut toujours devant les yeux l' image de la liberté. Aussi le vit-on, après l' expulsion des pisistratides, sans opposition et sans efforts, rentrer dans ses droits, plutôt suspendus que détruits. Les changemens que Clisthène fit alors au gouvernement, ne le ramenèrent pas tout-à-fait à ses premiers principes, comme je le montrerai bientôt. Le récit des faits m' a conduit aux temps où les athéniens signalèrent leur valeur contre les perses. Avant que de les décrire, je dois exposer les réflexions que j' ai promises sur le système politique de Solon.

Il ne falloit pas attendre de Solon une législation semblable à celle de Lycurgue. Ils se trouvoient l' un et l' autre dans des circonstances trop différentes.

Les lacédémoniens occupoient un pays qui produisoit tout ce qui étoit nécessaire à leurs besoins. Il suffisoit au législateur de les y tenir renfermés, pour empêcher que des vices étrangers ne corrompissent l' esprit et la pureté de ses institutions. Athènes, située auprès de la mer, entourée d' un terrain ingrat, étoit forcée d' échanger continuellement ses denrées, son industrie, ses idées et ses moeurs, contre celles de toutes les nations.

La réforme de Lycurgue précéda celle de Solon d' environ deux siècles et demi. Les spartiates, bornés dans leurs arts, dans leurs connoissances,

dans leurs passions mêmes, étoient moins avancés dans le bien et dans le mal, que ne le furent les athéniens du temps de Solon. Ces derniers, après avoir éprouvé toutes les espèces de gouvernemens, s' étoient dégoûtés de la servitude et de la liberté, sans pouvoir se passer de l' une et de l' autre. Industriels, éclairés, vains, et difficiles à conduire ; tous, jusqu' aux moindres particuliers, s' étoient familiarisés avec l' intrigue, l' ambition et toutes les grandes passions qui s' élèvent dans les fréquentes secousses d' un état ; ils avoient déjà les vices qu' on trouve dans les nations formées ; ils avoient de plus cette activité inquiète, et cette légèreté d' esprit qu' on ne trouve chez aucune autre nation.

La maison de Lycurgue occupoit depuis long-temps le trône de Lacédémone : les deux rois qui le partageoient alors, ne jouissant d' aucune considération, Lycurgue étoit aux yeux des spartiates, le premier et le plus grand personnage de l' état. Comme il pouvoit compter sur son crédit, et sur celui de ses amis, il fut moins arrêté par ces considérations qui refroidissent le génie, et rétrécissent les vues d' un législateur. Solon, simple particulier, revêtu d' une autorité passagère, qu' il falloit employer avec sagesse pour l' employer avec fruit ; entouré de factions puissantes, qu' il devoit ménager pour conserver leur confiance ; averti par l' exemple récent de Dracon, que les voies de sévérité ne convenoient point aux athéniens, ne pouvoit hasarder de grandes innovations, sans en occasionner de plus grandes encore, et sans replonger l' état dans des malheurs peut-être irréparables. Je ne parle point des qualités personnelles des deux législateurs. Rien ne ressemble moins au génie de Lycurgue, que

p92

les talens de Solon, ni à l' ame vigoureuse du premier, que le caractère de douceur et de circonspection du second. Ils n' eurent de commun que d' avoir travaillé avec la même ardeur, mais par des voies différentes, au bonheur des peuples. Mis à la place l' un

de l' autre, Solon n' auroit pas fait de si grandes choses que Lycurgue. On peut douter que Lycurgue en eût fait de plus belles que Solon.

Ce dernier sentit le poids dont il s' étoit chargé ; et lorsque interrogé s' il avoit donné aux athéniens les meilleures de toutes les lois, il répondit : les meilleures qu' ils pouvoient supporter, il peignit d' un seul trait le caractère indisciplinable des athéniens, et la funeste contrainte où il s' étoit trouvé.

Solon fut obligé de préférer le gouvernement populaire, parce que le peuple, qui se souvenoit d' en avoir joui pendant plusieurs siècles, ne pouvoit plus supporter la tyrannie des riches ; parce qu' une nation qui se destine à la marine, penche toujours fortement vers la démocratie. En choisissant cette forme de gouvernement, il la tempéra de manière qu' on croyoit y retrouver l' oligarchie, dans le corps des aréopagites ; l' aristocratie, dans la manière d' élire les magistrats ; la pure démocratie, dans la liberté accordée aux moindres citoyens, de siéger dans les tribunaux de justice.

Cette constitution qui tenoit des gouvernemens mixtes, s' est détruite par l' excès du pouvoir dans le peuple, comme celle des perses, par l' excès du pouvoir dans le prince.

On reproche à Solon d' avoir hâté cette corruption, par la loi qui attribue indistinctement à tous les citoyens le soin de rendre la justice, et de les avoir appelés à cette importante fonction, par la voie du sort. On ne s' aperçut pas d' abord des

p93

effets que pouvoit produire une pareille prérogative ; mais, dans la suite, on fut obligé de ménager ou d' implorer la protection du peuple, qui, remplissant les tribunaux, étoit le maître d' interpréter les lois, et de disposer à son gré de la vie et de la fortune des citoyens.

En traçant le tableau du système de Solon, j' ai rapporté les motifs qui l' engagèrent

à porter la loi dont on se plaint. J'ajoute,
1 qu'elle est non-seulement adoptée, mais
encore très-utile dans les démocraties les
mieux organisées ; 2 que Solon ne dut
jamais présumer que le peuple abandonneroit
ses travaux, pour le stérile plaisir de juger
les différends des particuliers. Si depuis
il s'est emparé des tribunaux, si son autorité
s'en est accrue, il faut en accuser Périclès,
qui, en assignant un droit de présence aux
juges, fournissoit aux pauvres citoyens un
moyen plus facile de subsister.

Ce n'est point dans les lois de Solon, qu'il
faut chercher le germe des vices qui ont
défiguré son ouvrage ; c'est dans une suite
d'innovations, qui, pour la plupart, n'étoient
point nécessaires, et qu'il étoit aussi impossible
de prévoir, qu'il le seroit aujourd'hui de les
justifier.

Après l'expulsion des pisistratides, Clisthène,
pour se concilier le peuple, partagea en dix
tribus les quatre qui, depuis Cécrops, comprenoient
les habitans de l'Attique ; et tous les ans
on tira de chacune cinquante sénateurs, ce
qui porta le nombre de ces magistrats à cinq cents.
Ces dix tribus, comme autant de petites républiques,
avoient chacune leurs présidens, leurs officiers
de police, leurs tribunaux, leurs assemblées, et
leurs intérêts. Les multiplier et leur donner
plus d'activité, c'étoit engager tous les
citoyens, sans

p94

distinction, à se mêler des affaires publiques ;
c'étoit favoriser le peuple, qui, outre le droit
de nommer ses officiers, avoit la plus grande
influence dans chaque tribu.

Il arriva de plus que les diverses compagnies
chargées du recouvrement et de l'emploi des
finances, furent composées de dix officiers
nommés par les dix tribus ; ce qui, présentant
de nouveaux objets à l'ambition du peuple,
servit encore à l'introduire dans les différentes
parties de l'administration.

Mais c'est principalement aux victoires que les
athéniens remportèrent sur les perses, qu'on

doit attribuer la ruine de l' ancienne constitution.

Après la bataille de Platée, on ordonna que les citoyens des dernières classes, exclus par Solon des principales magistratures, auroient désormais le droit d' y parvenir. Le sage Aristide, qui présenta ce décret, donna le plus funeste des exemples à ceux qui lui succédèrent dans le commandement. Il leur fallut d' abord flatter la multitude, et ensuite ramper devant elle.

Auparavant elle dédaignoit de venir aux assemblées générales ; mais dès que le gouvernement eut accordé une gratification de trois oboles à chaque assistant, elle s' y rendit en foule, en éloigna les riches par sa présence autant que par ses fureurs, et substitua insolemment ses caprices aux lois.

Périclès, le plus dangereux de ses courtisans, la dégoûta du travail, et d' un reste de vertu, par des libéralités qui épuisoient le trésor public, et qui, entre autres avantages, lui facilitoient l' entrée des spectacles ; et comme s' il eût conjuré la ruine des moeurs, pour accélérer celle de la constitution, il réduisit l' aréopage au silence, en le dépouillant de presque tous ses privilèges.

p95

Alors disparurent ou restèrent sans effets, ces précautions si sagement imaginées par Solon, pour soustraire les grands intérêts de l' état aux inconséquences d' une populace ignorante et forcenée. Qu' on se rappelle que le sénat devoit préparer les affaires, avant que de les exposer à l' assemblée nationale ; qu' elles devoient être discutées par des orateurs d' une probité reconnue ; que les premiers suffrages devoient être donnés par des vieillards qu' éclairoit l' expérience. Ces freins si capables d' arrêter l' impétuosité du peuple, il les brisa tous ; il ne voulut plus obéir qu' à des chefs qui l' égarèrent, et recula si loin les bornes de son autorité, que, cessant de les appercevoir lui-même, il crut qu' elles avoient cessé d' exister. Certaines magistratures qu' une élection libre n' accordoit autrefois qu' à des hommes intègres, sont maintenant conférées, par la voie du sort,

à toute espèce de citoyens : souvent même, sans recourir à cette voie, ni à celle de l' élection, des particuliers, à force d' argent et d' intrigues, trouvent le moyen d' obtenir les emplois, et de se glisser jusque dans l' ordre des sénateurs. Enfin, le peuple prononce en dernier ressort, sur plusieurs délits, dont la connoissance lui est réservée par des décrets postérieurs à Solon, ou qu' il évoque lui-même à son tribunal, au mépris du cours ordinaire de la justice. Par-là se trouvent confondus les pouvoirs qui avoient été si sagement distribués ; et la puissance législative exécutant ses propres lois, fait sentir ou craindre à tout moment le poids terrible de l' oppression.

Ces vices destructeurs ne se seroient pas glissés dans la constitution, si elle n' avoit pas eu des obstacles insurmontables à

p96

vaincre : mais, dès l' origine même, l' usurpation des pistratides en arrêta les progrès ; et bientôt après, les victoires sur les perses en corrompirent les principes. Pour qu' elle pût se défendre contre de pareils évènements, il auroit fallu qu' une longue paix, qu' une entière liberté lui eût permis d' agir puissamment sur les moeurs des athéniens : sans cela, tous les dons du génie, réunis dans un législateur, ne pouvoient empêcher Pisistrate d' être le plus séducteur des hommes, et les athéniens, le peuple le plus facile à séduire : ils ne pouvoient pas faire que les brillans succès des journées de Marathon, de Salamine et de Platée, ne remplissent d' une folle présomption, le peuple de la terre qui en étoit le plus susceptible. Par les effets que produisirent les institutions de Solon, on peut juger de ceux qu' elles auroient produits en des circonstances plus heureuses. Contraintes sous la domination des pistratides, elles opéroient lentement sur les esprits, soit par les avantages d' une éducation qui étoit alors commune, et qui ne l' est plus aujourd' hui ; soit par l' influence des formes républicaines, qui entretenoient sans cesse l' illusion et l' espérance de la liberté. à peine

eut-on banni ces princes, que la démocratie se rétablit d' elle-même, et que les athéniens déployèrent un caractère, qu' on ne leur avoit pas soupçonné jusqu' alors. Depuis cette époque, jusqu' à celle de leur corruption, il ne s' est écoulé qu' environ un demi siècle ; mais dans ce temps heureux, on respectoit encore les lois et les vertus : les plus sages n' en parlent aujourd' hui qu' avec des éloges accompagnés de regrets, et ne trouvent d' autre remède aux maux de l' état, que de rétablir le gouvernement de Solon.

INTRODUCTION PARTIE 2 SECTION 2

p97

Siècle de Thémistocle et d' Aristide.

C' est avec peine que je me détermine à décrire des combats : il devroit suffire de savoir que les guerres commencent par l' ambition des princes, et finissent par le malheur des peuples : mais l' exemple d' une nation qui préfère la mort à la servitude, est trop grand et trop instructif, pour être passé sous silence.

Cyrus venoit d' élever la puissance des perses sur les débris des empires de Babylone et de Lydie ; il avoit reçu l' hommage de l' Arabie, de l' égypte, et des peuples les plus éloignés ; Cambyse son fils, celui de la Cyrénaïque et de plusieurs nations de l' Afrique.

Après la mort de ce dernier, des seigneurs persans, au nombre de sept, ayant fait tomber sous leurs coups un mage qui avoit usurpé le trône, s' assemblèrent pour régler la destinée de tant de vastes états. Othanès proposa de leur rendre la liberté, et d' établir par-tout la démocratie ; Mégabyse releva les avantages de l' aristocratie ;

Darius, fils d' Hystaspe, opina pour la constitution, qui, jusqu' alors, avoit fait le bonheur et la gloire des perses : son avis prévalut ; et le sort auquel on avoit confié le choix du souverain, s' étant, par ses artifices, déclaré en sa faveur, il se vit paisible possesseur du plus puissant empire du monde, et prit, à l' exemple des anciens monarques des assyriens, le titre de grand roi, et celui de roi

des rois.

p98

Dans ce rang élevé, il sut respecter les lois,
discerner le mérite, recevoir des conseils,
et se faire des amis. Zopyre, fils de Mégabyse,
fut celui qu' il aima le plus tendrement. Un jour
quelqu' un osa proposer cette question à Darius
qui tenoit une grenade dans sa main : " quel est
le bien que vous voudriez multiplier autant de
fois que ce fruit contient de grains ? " Zopyre,
répondit le roi sans hésiter. Cette réponse jeta
Zopyre dans un de ces égaremens de zèle, qui
ne peuvent être justifiés que par le sentiment
qui les produit.

Depuis 19 mois, Darius assiégeoit Babylone
qui s' étoit révoltée : il étoit sur le point
de renoncer à son entreprise, lorsque Zopyre
parut en sa présence, sans nez, sans oreilles,
toutes les parties du corps mutilées et
couvertes de blessures. " et quelle main barbare
vous a réduit en cet état, s' écrit le roi
courant à lui ? C' est moi-même, répondit Zopyre.
Je vais à Babylone où l' on connoît assez mon
nom et le rang que je tiens dans votre cour :
je vous accuserai d' avoir puni par la plus
indigne des cruautés, le conseil que je vous
avois donné de vous retirer. On me confiera un
corps de troupes ; vous en exposerez quelques-unes
des vôtres, et vous me faciliterez des succès
qui m' attireront de plus en plus la confiance
de l' ennemi : je parviendrai à me rendre maître
des portes ; et Babylone est à vous. " Darius
fut pénétré de douleur et d' admiration. Le
projet de Zopyre réussit. Son ami l' accabla de
caresses et de bienfaits ; mais il disoit
souvent : j' eusse donné cent Babylones, pour
épargner à Zopyre un traitement si barbare.
De cette sensibilité si touchante dans un
particulier, si précieuse dans un souverain,
résultoit cette clémence que les

p99

vaincus éprouvèrent si souvent de la part de
ce prince, et cette reconnaissance avec laquelle

il récompensoit en roi les services qu' il avoit reçus comme particulier. Delà naissoit encore cette modération qu' il laissoit éclater dans les actes les plus rigoureux de son autorité.

Auparavant les revenus de la couronne ne consistoient que dans les offrandes volontaires des peuples ; offrandes que Cyrus recevoit avec la tendresse d' un père ; que Cambyse exigeoit avec la hauteur d' un maître ; et que dans la suite, le souverain auroit pu multiplier au gré de ses caprices.

Darius divisa son royaume en vingt gouvernemens ou satrapies, et soumit à l' examen de ceux qu' il avoit placés à leur tête, le rôle des contributions qu' il se proposoit de retirer de chaque province. Tous se récrièrent sur la modicité de l' imposition.

Mais le roi, se défiant de leurs suffrages, eut l' attention de la réduire à la moitié.

Des lois sages réglèrent les différentes parties de l' administration ; elles entretinrent parmi les perses, l' harmonie et la paix, qui soutiennent un état ; et les particuliers trouvèrent dans la conservation de leurs droits et de leurs possessions, la seule égalité dont ils peuvent jouir dans une monarchie.

Darius illustra son règne par des établissemens utiles, et le ternit par des conquêtes. Né avec des talens militaires ; adoré de ses troupes ; bouillonnant de courage dans une action, mais tranquille et de sang-froid dans le danger, il soumit presque autant de nations que Cyrus lui-même.

Ses forces, ses victoires, et cette flatterie qui serpente autour des trônes, lui persuadèrent qu' un mot de sa part devoit forcer l' hommage des nations ; et comme il étoit aussi capable d' exécuter

p100

de grands projets, que de les former, il pouvoit les suspendre, mais il ne les abandonnoit jamais.

Ayant à parler des ressources immenses qu' il avoit pour ajouter la Grèce à ses conquêtes, j' ai dû rappeler quelques traits de son caractère : car un souverain est encore plus redoutable par ses qualités personnelles, que par sa puissance.

La sienne n'avoit presque point de bornes. Son empire, dont l'étendue en certains endroits est d'environ 21164 stades de l'est à l'ouest, et d'environ 7936 du midi au nord, peut contenir en superficie 115618000 stades carrés ; tandis que la surface de la Grèce, n'étant au plus que de 1366000 stades carrés, n'est que la 115 e partie de celle de la Perse. Il renferme quantité de provinces situées sous le plus heureux climat, fertilisées par de grandes rivières, embellies par des villes florissantes, riches par la nature du sol, par l'industrie des habitans, par l'activité du commerce, et par une population que favorisent à-la-fois la religion, les lois, et les récompenses accordées à la fécondité.

Les impositions en argent se montoient à un peu plus de 14560 talens euboïques. On ne les destinoit point aux dépenses courantes : réduites en lingots, on les réservoir pour les dépenses extraordinaires. Les provinces étoient chargées de l'entretien de la maison du roi, et de la subsistance des armées : les unes fournissoient du blé ; les autres des chevaux ; l'Arménie seule envoyoit tous les ans 20000 poulains. On tiroit des autres satrapies, des troupeaux,

p101

de la laine, de l'ébène, des dents d'éléphants, et différentes sortes de productions.

Des troupes réparties dans les provinces, les retenoient dans l'obéissance, ou les garantissoient d'une invasion. Une autre armée composée des meilleurs soldats, veilloit à la conservation du prince : l'on y distinguoit sur-tout 10000 hommes, qu'on nomme les immortels, parce que le nombre doit en être toujours complet ; aucun autre corps n'oseroit leur disputer l'honneur du rang, ni le prix de la valeur.

Cyrus avoit introduit dans les armées, une discipline que ses premiers successeurs eurent soin d'entretenir. Tous les ans le souverain ordonnoit une revue générale : il s'instruisoit par lui-même de l'état des troupes qu'il avoit auprès de lui. Des inspecteurs éclairés et fidèles alloient au loin exercer les mêmes

fonctions. Les officiers qui remplissoient leur devoir, obtenoient des récompenses ; les autres perdoient leurs places.

La nation particulière des perses, la première de l'orient, depuis qu'elle avoit produit Cyrus, regardoit la valeur comme la plus éminente des qualités, et l'estimoit en conséquence dans ses ennemis. Braver les rigueurs des saisons ; fournir des courses longues et pénibles ; lancer des traits ; passer les torrens à la nage, étoient chez elle les jeux de l'enfance : on y joignoit dans un âge plus avancé, la chasse et les autres exercices qui entretiennent les forces du corps ; on paroissoit pendant la paix, avec une partie des armes que l'on porte à la guerre ; et pour ne pas perdre l'habitude de monter à

p102

cheval, on n'alloit presque jamais à pied. Ces moeurs devenoient insensiblement celles de tout l'empire.

La cavalerie fut la principale force des armées persannes. Dans sa fuite même, elle lance des flèches qui arrêtent la furie du vainqueur. Le cavalier et le cheval sont également couverts de fer et d'airain : la Médie fournit des chevaux renommés pour leur taille, leur vigueur et leur légèreté.

à l'âge de vingt ans on est obligé de donner son nom à la milice ; on cesse de servir à cinquante. Au premier ordre du souverain, tous ceux qui sont destinés à faire la campagne, doivent, dans un terme prescrit, se trouver au rendez-vous. Les lois à cet égard sont d'une sévérité effrayante. Des pères malheureux ont quelquefois demandé, pour prix de leurs services, de garder auprès d'eux des enfans, appui de leur vieillesse : ils seront dispensés de m'accompagner, répondoit le prince ; et il les faisoit mettre à mort.

Les rois de l'orient ne marchent jamais pour une expédition, sans traîner à leur suite une immense quantité de combattans : ils croient qu'il est de leur dignité de se montrer dans ces occasions, avec tout l'appareil de la

puissance ; ils croient que c' est le nombre des soldats qui décide de la victoire, et qu' en réunissant auprès de leur personne la plus grande partie de leurs forces, ils préviendront les troubles qui pourroient s' élever pendant leur absence. Mais si ces armées n' entraînent pas tout avec elles, par la soudaine terreur qu' elles inspirent, ou par la première impulsion qu' elles donnent, elles sont bientôt forcées de se retirer, soit par le défaut de subsistances, soit par le découragement des troupes. Aussi voit-on souvent les guerres

p103

de l' Asie se terminer dans une campagne, et le destin d' un empire, dépendre du succès d' une bataille.

Les rois de Perse jouissent d' une autorité absolue, et cimentée par le respect des peuples accoutumés à les vénérer comme les images vivantes de la divinité. Leur naissance est un jour de fête. à leur mort, pour annoncer qu' on a perdu le principe de la lumière et des lois, on a soin d' éteindre le feu sacré, et de fermer les tribunaux de justice. Pendant leur règne, les particuliers n' offrent point de sacrifices, sans adresser des voeux au ciel pour le souverain, ainsi que pour la nation. Tous, sans excepter les princes tributaires, les gouverneurs des provinces, et les grands qui résident à la porte, se disent les esclaves du roi : expression qui marque aujourd' hui une extrême servitude, mais qui, du temps de Cyrus et de Darius, n' étoit qu' un témoignage de sentiment et de zèle. Jusqu' au règne du dernier de ces princes, les perses n' avoient point eu d' intérêt à démêler avec les peuples du continent de la Grèce. On savoit à peine à la cour de Suze, qu' il existoit une Lacédémone et une Athènes, lorsque Darius résolut d' asservir ces régions éloignées. Atossa, fille de Cyrus, qu' il venoit d' épouser, lui en donna la première idée : elle la reçut d' un médecin grec, nommé Démocède, qui l' avoit guérie d' une maladie dangereuse. Démocède ne pouvant se procurer la liberté par d' autres voies, forma le projet d' une

invasion dans la Grèce, il le fit goûter à la reine, et se flatta d'obtenir une commission, qui lui faciliteroit le moyen de revoir Crotona sa patrie.

Atossa profita d'un moment où Darius lui exprimoit sa tendresse : " il est temps, lui dit-elle, de signaler votre avènement

p104

à la couronne, par une entreprise qui vous attire l'estime de vos sujets. Il faut aux perses un conquérant pour souverain. Détournez leur courage sur quelque nation, si vous ne voulez pas qu'ils le dirigent contre vous. " Darius ayant répondu qu'il se proposoit de déclarer la guerre aux scythes : " ils seront à vous ces scythes, répliqua la reine, dès que vous le voudrez. Je desire que vous portiez vos armes contre la Grèce, et que vous m'amenez, pour les attacher à mon service, des femmes de Lacédémone, d'Argos, de Corinthe et d'Athènes. " dès cet instant, Darius suspendit son projet contre les scythes, et fit partir Démocède avec cinq perses chargés de lui rendre un compte exact des lieux dont il méditoit la conquête.

Démocède ne fut pas plutôt sorti des états de Darius, qu'il s'enfuit en Italie. Les perses qu'il devoit conduire, essayèrent bien des infortunes ; et, lorsqu'ils furent de retour à Suze, la reine s'étoit refroidie sur le desir d'avoir des esclaves grecques à son service ; et Darius s'occupoit de soins plus importants.

Ce prince ayant remis sous son obéissance la ville de Babylone, résolut de marcher contre les nations scythiques, qui campent avec leurs troupeaux, entre l'Ister et le Tanais, le long des côtes du Pont Euxin.

Il vint à la tête de 700000 soldats, offrir la servitude à des peuples, qui, pour ruiner son armée, n'eurent qu'à l'attirer dans des pays incultes et déserts. Darius s'obstinoit à suivre leurs traces : il parcouroit en vainqueur des solitudes profondes. " et pourquoi fuis-tu ma présence, manda-t-il un jour au roi

des scythes ? Si tu peux me résister, arrête,
et songe à combattre : si tu ne l'oses pas,
reconnois ton maître. " le

p105

roi des scythes répondit : " je ne fuis ni ne
crains personne. Notre usage est d'errer
tranquillement dans nos vastes domaines, pendant
la guerre, ainsi que pendant la paix : nous
ne connoissons d'autre bien que la liberté,
d'autres maîtres que les dieux. Si tu veux
éprouver notre valeur, sui-nous, et viens
insulter les tombeaux de nos pères. "
cependant l'armée s'affoiblissoit par les
maladies, par le défaut des subsistances, et
par la difficulté des marches. Il fallut se
résoudre à regagner le pont que Darius avoit
laissé sur l'Ister : il en avoit confié la
garde aux grecs de l'Ionie, en leur permettant
de se retirer chez eux, s'ils ne le voyoient
pas revenir avant deux mois. Ce terme expiré,
des corps de scythes parurent plus d'une fois
sur les bords du fleuve : ils voulurent d'abord
par des prières, ensuite par des menaces, engager
les officiers de la flotte à la ramener dans
l'Ionie. Miltiade l'athénien appuya fortement
cet avis ; mais Histiée de Milet ayant
représenté aux autres chefs, qu'établis par
Darius, gouverneurs des différentes villes de
l'Ionie, ils seroient réduits à l'état de
simples particuliers s'ils laissoient périr le
roi, on promit aux scythes de rompre le pont,
et on prit le parti de rester. Cette résolution
sauva Darius et son armée.
La honte de l'expédition de Scythie fut bientôt
effacée par une conquête importante. Il se fit
reconnoître par les peuples qui habitent auprès
de l'Indus ; et ce fleuve fixa les limites
de son empire à l'orient.
Il se terminoit à l'occident, par une suite de
colonies grecques établies sur les bords de la
mer égée. Là se trouvent éphèse, Milet, Smyrne,
et plusieurs autres villes florissantes,
réunies en différentes confédérations : elles
sont séparées du

continent de la Grèce, par la mer, et quantité d' îles, dont les unes obéissoient aux athéniens, dont les autres étoient indépendantes. Les villes grecques de l' Asie aspiraient à secouer le joug des perses. Les habitans des îles et de la Grèce proprement dite, craignoient le voisinage d' une puissance qui menaçoit les nations d' une servitude générale.

Ces alarmes redoublèrent, lorsqu' on vit Darius, à son retour de Scythie, laisser dans la Thrace une armée de 80000 hommes, qui soumit ce royaume, obligea le roi de Macédoine de faire hommage de sa couronne à Darius, et s' empara des îles de Lemnos et d' Imbros.

Elles augmentèrent encore, lorsqu' on vit les perses faire une tentative sur l' île de Naxos, et menacer l' île d' Eubée, si voisine de l' Attique ;

lorsque les villes de l' Ionie, résolues de recouvrer leur ancienne liberté, chassèrent leurs gouverneurs, brûlèrent la ville de Sardes, capitale de l' ancien royaume de Lydie, et entraînèrent les peuples de Carie et de l' île de Chypre, dans la ligue qu' elles formèrent contre Darius. Cette révolte fut en effet le principe des guerres qui pensèrent détruire toutes les puissances de la Grèce, et qui, 150 ans après, renversèrent l' empire des perses. Les lacédémoniens prirent le parti de ne point accéder à la ligue ; les athéniens, sans se déclarer ouvertement, celui de la favoriser. Le roi de Perse ne dissimuloit plus le desir qu' il avoit de reculer de leur côté les frontières de son empire. Ils devoient à la plupart des villes, qui venoient de se soustraire à son obéissance, les secours que les métropoles doivent à leurs colonies ; ils se plaignoient depuis long-temps, de la protection que les perses accordoient à Hippias, fils de Pisistrate,

qui les avoit opprimés, et qu' ils avoient banni.

Artapherne, frère de Darius, et satrape de Lydie, leur avoit déclaré que l' unique moyen de pourvoir à leur sûreté, étoit de rappeler

Hippias ; et l' on savoit que ce dernier, depuis son arrivée à la cour de Suze, entretenoit dans l' esprit de Darius, les préventions qu' on ne cessoit de lui inspirer contre les peuples de la Grèce, et contre les athéniens en particulier. Animés par ces motifs, les athéniens envoyèrent en Ionie des troupes qui contribuèrent à la prise de Sardes. Les érétriens de l' Eubée suivirent leur exemple.

Le principal auteur du soulèvement de l' Ionie fut cet Histiée de Milet, qui, lors de l' expédition de Scythie, s' étoit obstiné à garder le pont de l' Ister. Darius n' oublia jamais ce service important, et s' en souvint encore après l' avoir récompensé.

Mais Histiée exilé à la cour de Suze, impatient de revoir sa patrie, excita sous main les troubles de l' Ionie, et s' en servit pour obtenir la permission de revenir dans cette province, où bientôt il fut pris les armes à la main. Les généraux se hâtèrent de le faire mourir, parce qu' ils connoissoient la générosité de leur maître. En effet, ce prince, moins touché de sa trahison, que des obligations qu' il lui avoit, honora sa mémoire par des funérailles, et par les reproches qu' il fit à ses généraux. Vers le même temps, des vaisseaux phéniciens s' étant rendus maîtres d' une galère athénienne, y trouvèrent Métiochus, fils de ce Miltiade qui avoit conseillé de rompre le pont de l' Ister, et de livrer Darius à la fureur des scythes : ils l' envoyèrent au roi, qui le reçut avec distinction, et l' engagea, par ses bienfaits, à s' établir en Perse.

Ce n' est pas que Darius fût insensible à la révolte des ioniens, et à la conduite des athéniens. En apprenant l' incendie de

p108

Sardes, il jura de tirer une vengeance éclatante de ces derniers, et chargea un de ses officiers de lui rappeler tous les jours l' outrage qu' il en avoit reçu : mais il falloit auparavant terminer la guerre que les premiers lui avoient suscitée. Elle dura quelques années,

et lui procura de grands avantages. L' Ionie
retra sous son obéissance ; plusieurs îles de
la mer égée, et toutes les villes de l' Hellespont
furent rangées sous ses lois.

Alors Mardonius son gendre partit à la tête
d' une puissante armée, acheva de pacifier l' Ionie,
se rendit en Macédoine ; et là, soit qu' il
prévînt les ordres de Darius, soit qu' il se
bornât à les suivre, il fit embarquer ses
troupes. Son prétexte étoit de punir les athéniens
et les érétriens ; son véritable objet, de
rendre la Grèce tributaire : mais une violente
tempête ayant écrasé une partie de ses vaisseaux
et de ses soldats, contre les rochers du mont
Athos, il reprit le chemin de la Macédoine,
et bientôt après, celui de Suze.

Ce désastre n' étoit pas capable de détourner
l' orage qui menaçoit la Grèce. Darius, avant que
d' en venir à une rupture ouverte, envoya par-tout
des hérauts, pour demander en son nom la terre
et l' eau. C' est la formule que les perses emploient
pour exiger l' hommage des nations. La plupart
des îles et des peuples du continent le rendirent
sans hésiter : les athéniens et les lacédémoniens,
non-seulement le refusèrent ; mais, par une
violation manifeste du droit des gens, ils
jetèrent dans une fosse profonde, les ambassadeurs
du roi. Les premiers poussèrent leur indignation
encore plus loin : ils condamnèrent à mort
l' interprète qui avoit souillé la langue grecque,
en expliquant les ordres d' un barbare.

p109

à cette nouvelle, Darius mit à la tête de
ses troupes un mède, nommé Datis, qui avoit
plus d' expérience que Mardonius : il lui
ordonna de détruire les villes d' Athènes et
d' érétrie, et de lui en amener les habitans
chargés de chaînes.

L' armée s' assembla aussitôt dans une plaine
de Cilicie. Six cents vaisseaux la transportèrent
dans l' île d' Eubée. La ville d' érétrie,
après s' être vigoureusement défendue pendant
six jours, fut prise par la trahison de quelques
citoyens qui avoient du crédit sur le peuple.

Les temples furent rasés, les habitans mis

aux fers ; et la flotte ayant sur le champ
abordé sur les côtes de l' Attique, mit à terre
auprès du bourg de Marathon, éloigné d' Athènes
d' environ 140 stades, 100000 hommes d' infanterie,
et 10000 de cavalerie : ils campèrent dans
une plaine bordée à l' est par la mer, entourée
de montagnes de tous les autres côtés, ayant
environ 200 stades de circonférence.

Cependant Athènes étoit dans la consternation
et dans l' effroi : elle avoit imploré le secours
des autres peuples de la Grèce. Les uns s' étoient
soumis à Darius ; les autres trembloient au
seul nom des mèdes ou des perses. Les lacédémoniens
seuls promirent des troupes ; mais divers
obstacles ne leur permettoient pas de les joindre
sur le champ à celles d' Athènes.

Cette ville restoit donc abandonnée à ses propres
forces. Et comment, avec quelques soldats levés
à la hâte, oseroit-elle résister à une puissance,
qui, dans l' espace d' un demi-siècle, avoit
renversé les plus grands empires du monde ?
Quand même, par la perte de ses plus illustres
citoyens, de ses plus braves

p110

guerriers, elle aspireroit à l' honneur de
disputer pendant quelque temps la victoire,
ne verroit-on pas sortir des côtes de l' Asie,
et du fond de la Perse, des armées plus
redoutables que la première ? Les grecs ont
irrité Darius ; et en ajoutant l' outrage à
l' offense, ils ne lui ont laissé que le choix
de la vengeance, du déshonneur ou du pardon.
L' hommage qu' il demande, entraîne-t-il une
servitude humiliante ? Les colonies grecques
établies dans ses états, n' ont-elles pas
conservé leurs lois, leur culte, leurs
possessions ? Après leur révolte, ne les a-t-il
pas forcées, par les plus sages dispositions,
à s' unir entre elles, à être heureuses malgré
elles ? Et Mardonius lui-même n' a-t-il pas
dernièrement établi la démocratie dans les
villes de l' Ionie ?

Ces réflexions qui engagèrent la plupart des
peuples de la Grèce à se déclarer pour les
perses, étoient balancées, dans l' esprit des

athéniens, par des craintes qui n' étoient pas moins fondées. Le général de Darius leur présentoit d' une main les fers dont il devoit les enchaîner ; de l' autre, cet Hippias, dont les sollicitations et les intrigues avoient enfin amené les perses dans les champs de Marathon. Il falloit donc subir l' affreux malheur d' être traînés aux pieds de Darius, comme de vils esclaves, ou le malheur plus effroyable encore de gémir de nouveau sous les cruautés d' un tyran qui ne respiroit que la vengeance. Dans cette alternative, ils délibérèrent à peine, et résolurent de périr les armes à la main. Heureusement il parut alors trois hommes destinés à donner un nouvel essor aux sentimens de la nation. C' étoient Miltiade, Aristide et Thémistocle. Leur caractère se développera de lui-même dans le récit de leurs actions. Miltiade avoit fait long-temps la guerre en Thrace, et s' étoit acquis une réputation

p111

brillante ; Aristide et Thémistocle, plus jeunes que lui, avoient laissé éclater depuis leur enfance, une rivalité qui eût perdu l' état, si dans les occasions essentielles, ils ne l' eussent sacrifiée au bien public. Il ne faut qu' un trait pour peindre Aristide ; il fut le plus juste et le plus vertueux des athéniens : il en faudroit plusieurs pour exprimer les talens, les ressources et les vues de Thémistocle ; il aima sa patrie, mais il aima la gloire encore plus que sa patrie.

L' exemple et les discours de ces trois illustres citoyens achevèrent d' enflammer les esprits. On fit des levées. Les dix tribus fournirent chacune 1000 hommes de pied, avec un général à leur tête. Il fallut enrôler des esclaves pour compléter ce nombre. Dès que ces troupes furent rassemblées, elles sortirent de la ville, et descendirent dans la plaine de Marathon, où ceux de Platée en Béotie leur envoyèrent un renfort de 1000 hommes de pied. à peine furent-elles en présence de l' ennemi, que Miltiade proposa de l' attaquer. Aristide et quelques-uns des chefs appuyèrent vivement

cette proposition : les autres, effrayés de l'extrême disproportion des armées, vouloient qu'on attendît le secours des lacédémoniens. Les avis étant partagés, il restoit à prendre celui du polémarque ou chef de la milice : on le consulte dans ces occasions, pour ôter l'égalité des suffrages. Miltiade s'adresse à lui ; et avec l'ardeur d'une ame fortement pénétrée : " Athènes, lui dit-il, est sur le point d'éprouver la plus grande des vicissitudes. Elle va devenir la première puissance de la Grèce, ou le théâtre des fureurs d'Hippias ; c'est de vous seul, Callimaque, qu'elle attend sa destinée. Si nous laissons refroidir l'ardeur des troupes, elles se courberont honteusement sous le joug des perses ; si nous les menons

p112

au combat, nous aurons pour nous les dieux et la victoire. Un mot de votre bouche va précipiter votre patrie dans la servitude, ou lui conserver sa liberté. "

Callimaque donna son suffrage, et la bataille fut résolue. Pour en assurer le succès, Aristide, et les autres généraux à son exemple, cédèrent à Miltiade l'honneur du commandement qu'ils avoient chacun à leur tour : mais pour les mettre eux-mêmes à l'abri des évènements, il attendit le jour qui le plaçoit de droit à la tête de l'armée.

Dès qu'il parut, Miltiade rangea ses troupes au pied d'une montagne, dans un lieu parsemé d'arbres qui devoient arrêter la cavalerie persanne. Les platéens furent placés à l'aîle gauche ; Callimaque commandoi la droite ; Aristide et Thémistocle étoient au corps de bataille, et Miltiade par-tout. Un intervalle de huit stades séparoit l'armée grecque de celle des perses.

Au premier signal, les grecs franchirent en courant cet espace. Les perses, étonnés d'un genre d'attaque si nouveau pour les deux nations, restèrent un moment immobiles ; mais bientôt ils opposèrent à la fureur impétueuse des ennemis, une fureur plus tranquille et non moins redoutable. Après quelques heures d'un

combat opiniâtre, les deux aîles de l'armée grecque commencent à fixer la victoire. La droite disperse les ennemis dans la plaine ; la gauche les replie dans un marais qui offroit l'aspect d'une prairie, et dans lequel ils s'engagent et restent ensevelis. Toutes deux volent au secours d'Aristide et de Thémistocle, prêts à succomber sous les meilleures troupes que Datis avoit placées dans son corps de bataille. Dès ce moment, la déroute devient générale. Les perses repoussés

p113

de tous côtés, ne trouvent d'asile que dans leur flotte, qui s'étoit rapprochée du rivage. Le vainqueur les poursuit le fer et la flamme à la main : il prend, brûle ou coule à fond plusieurs de leurs vaisseaux ; les autres se sauvent à force de rames.

L'armée persanne perdit environ 6400 hommes ; celle des athéniens, 192 héros : car il n'y en eut pas un qui, dans cette occasion, ne méritât ce titre. Miltiade y fut blessé ; Hippias y périt, ainsi que Stésilée et Callimaque, deux des généraux des athéniens.

Le combat finissoit à peine. Un soldat, excédé de fatigue, forme le projet de porter la première nouvelle d'un si grand succès aux magistrats d'Athènes ; et, sans quitter ses armes, il court, vole, arrive, annonce la victoire, et tombe mort à leurs pieds.

Cependant cette victoire eût été funeste aux grecs, sans l'activité de Miltiade. Datis, en se retirant, conçut l'espoir de surprendre Athènes, qu'il croyoit sans défense ; et déjà sa flotte doubloit le cap de Sunium. Miltiade n'en fut pas plutôt instruit, qu'il se mit en marche, arriva le même jour sous les murs de la ville, déconcerta par sa présence, les projets de l'ennemi, et l'obligea de se retirer sur les côtes de l'Asie.

La bataille se donna le 6 de boédromion, dans la troisième année de la soixante-douzième olympiade. Le lendemain arrivèrent 2000 spartiates.

Ils avoient fait, en trois jours et trois nuits, 1200 stades de chemin : quoique instruits de

la fuite des perses, ils continuèrent leur route
jusqu' à Marathon, et ne craignirent point
d' affronter l' aspect des lieux

p114

où une nation rivale s' étoit signalée par de
si grands exploits ; ils y virent les tentes
des perses encore dressées, la plaine jonchée
de morts, et couverte de riches dépouilles ;
ils y trouvèrent Aristide qui veilloit avec
sa tribu, à la conservation du butin et des
prisonniers, et ne se retirèrent qu' après
avoir donné de justes éloges aux vainqueurs.
Les athéniens n' oublièrent rien pour éterniser
le souvenir de ceux qui étoient morts dans le
combat. On leur fit des funérailles honorables :
leurs noms furent gravés sur des demi-colonnes
élevées dans la plaine de Marathon. Ces
monumens, sans en excepter ceux des généraux
Callimaque et Stésilée, sont d' une extrême
simplicité. Tout auprès, on plaça un trophée
chargé des armes des perses. Un habile artiste
peignit les détails de la bataille, dans un
des portiques les plus fréquentés de la ville ;
il y représenta Miltiade, à la tête des généraux,
et au moment qu' il exhortoit les troupes au
combat.

Darius n' apprit qu' avec indignation la défaite
de son armée. On trembloit sur le sort des
érétriens, que Datis amenoit à ses pieds.
Cependant, dès qu' il les vit, la pitié étouffa
dans son coeur tous les autres sentimens : il
leur distribua des terres à quelque distance
de Suze ; et pour se venger des grecs d' une
manière plus noble et plus digne de lui, il
ordonna de nouvelles levées, et fit des
préparatifs immenses.

Les athéniens ne tardèrent pas eux-mêmes à le
venger. Ils avoient élevé Miltiade si haut,
qu' ils commencèrent à le craindre. La jalousie
représentait que pendant qu' il commandoit en
Thrace, il avoit exercé tous les droits de la
souveraineté ; qu' étant redouté des nations
étrangères, et adoré du peuple

p115

d' Athènes, il étoit temps de veiller sur ses vertus, ainsi que sur sa gloire. Le mauvais succès d' une expédition qu' il entreprit contre l' île de Paros, fournit un nouveau prétexte à la haine de ses ennemis. On l' accusa de s' être laissé corrompre par l' argent des perses ; et malgré les sollicitations et les cris des citoyens les plus honnêtes, il fut condamné à être jeté dans la fosse où l' on fait périr les malfaiteurs. Le magistrat s' étant opposé à l' exécution de cet infâme décret, la peine fut commuée en une amende de 50 talens ; et comme il n' étoit pas en état de la payer, on vit le vainqueur de Darius expirer dans les fers, des blessures qu' il avoit reçues au service de l' état.

Ces terribles exemples d' injustice et d' ingratitude de la part d' un souverain ou d' une nation, ne découragent ni l' ambition ni la vertu. Ce sont des écueils dans la carrière des honneurs, comme il y en a au milieu de la mer. Thémistocle et Aristide prenoient sur les athéniens la supériorité, que l' un méritoit par la diversité de ses talens ; l' autre, par l' uniformité d' une conduite entièrement consacrée au bien public.

Le premier, tourmenté jour et nuit par le souvenir des trophées de Miltiade, flattoit sans cesse, par de nouveaux décrets, l' orgueil d' un peuple enivré de sa victoire ; le second ne s' occupoit qu' à maintenir les lois et les moeurs qui l' avoient préparée : tous deux opposés dans leurs principes et dans leurs projets, remplissoient tellement la place publique de leurs divisions, qu' un jour Aristide, après avoir, contre toute raison, remporté un avantage sur son adversaire, ne put s' empêcher de dire que c' en étoit fait de la république, si on ne le jetoit lui et Thémistocle dans une fosse profonde. à la fin, les talens et l' intrigue triomphèrent de la vertu.

de son équité fit désertter les tribunaux de justice. La faction de Thémistocle l' accusa de s' établir une royauté d' autant plus redoutable, qu' elle étoit fondée sur l' amour du peuple, et conclut à la peine de l' exil : les tribus étoient assemblées, et devoient donner leurs suffrages par écrit. Aristide assistoit au jugement. Un citoyen obscur, assis à ses côtés, le pria d' inscrire le nom de l' accusé sur une petite coquille qu' il lui présenta. " vous a-t-il fait quelque tort, répondit Aristide ? Non, dit cet inconnu ; mais je suis ennuyé de l' entendre par-tout nommer le juste. " Aristide écrivit son nom, fut condamné, et sortit de la ville, en formant des voeux pour sa patrie. Son exil suivit de près la mort de Darius. Ce prince menaçoit à-la-fois, et la Grèce qui avoit refusé de subir le joug des perses, et l' égypte qui venoit de le secouer. Son fils Xerxès fut l' héritier de son trône, sans l' être d' aucune de ses grandes qualités. élevé dans une haute opinion de sa puissance ; juste et bienfaisant par saillies ; injuste et cruel par foiblesse ; presque toujours incapable de supporter les succès et les revers, on ne distingua constamment dans son caractère, qu' une extrême violence, et une excessive pusillanimité. Après avoir puni les égyptiens de leur révolte, et follement aggravé le poids de leurs chaînes, il eût peut-être joui tranquillement de sa vengeance, sans un de ces lâches courtisans qui sacrifient sans remords des milliers d' hommes à leurs intérêts. Mardonius, à qui l' honneur d' avoir épousé la soeur de son maître inspiroit les plus vastes prétentions, vouloit commander les armées, laver la honte dont il s' étoit couvert

p117

dans sa première expédition, assujétir la Grèce, pour en obtenir le gouvernement, et y exercer ses rapines. Il persuada facilement à Xerxès de réunir ce pays et l' Europe entière à l' empire des perses. La guerre fut résolue, et toute l' Asie fut ébranlée.

Aux préparatifs énormes qu' avoit faits Darius, on ajouta des préparatifs encore plus effrayans.

Quatre années furent employées à lever des troupes, à établir des magasins sur la route, à transporter sur les bords de la mer, des provisions de guerre et de bouche ; à construire dans tous les ports, des galères et des vaisseaux de charge.

Le roi partit enfin de Suze, persuadé qu' il alloit reculer les frontières de son empire, jusqu' aux lieux où le soleil finit sa carrière.

Dès qu' il fut à Sardes en Lydie, il envoya des hérauts dans toute la Grèce, excepté chez les lacédémoniens et chez les athéniens. Ils devoient recevoir l' hommage des îles et des nations du continent : plusieurs d' entre elles se soumirent aux perses.

Au printemps de la quatrième année de la soixante-quatorzième olympiade, Xerxès se rendit sur les bords de l' Hellespont avec la plus nombreuse armée qui jamais ait dévasté la terre : il y voulut contempler à loisir le spectacle de sa puissance ; et d' un trône élevé, il vit la mer couverte de ses vaisseaux, et la campagne de ses troupes.

Dans cet endroit la côte de l' Asie n' est séparée de celle de l' Europe, que par un bras de mer de 7 stades de largeur. Deux ponts de bateaux affermis sur leurs ancres, rapprochèrent les rivages opposés. Des égyptiens et des phéniciens avoient

p118

d' abord été chargés de les construire. Une tempête violente ayant détruit leur ouvrage, Xerxès fit couper la tête aux ouvriers ; et, voulant traiter la mer en esclave révoltée, ordonna de la frapper à grands coups de fouet, de la marquer d' un fer chaud, et de jeter dans son sein, une paire de chaînes ; et cependant ce prince étoit suivi de plusieurs millions d' hommes.

Ses troupes employèrent sept jours et sept nuits à passer le détroit ; ses bagages un mois entier : delà prenant sa route par la Thrace, et côtoyant la mer, il arriva dans la plaine de Doriscus arrosée par l' Hèbre, propre non-seulement à procurer du repos et des

rafraîchissemens aux soldats, mais encore à faciliter la revue et le dénombrement de l'armée. Elle étoit forte de 1700000 hommes de pied, et de 80000 chevaux : 20000 arabes et libyens conduisoient les chameaux et les chariots. Xerxès, monté sur un char, en parcourut les rangs ; il passa ensuite sur sa flotte qui s'étoit approchée du rivage, et qui étoit composée de 1207 galères à trois rangs de rames. Chacune pouvoit contenir 200 hommes, et toutes ensemble 241400 hommes. Elles étoient accompagnées de 3000 vaisseaux de charge, dans lesquels on présume qu'il y avoit 240000 hommes.

Telles étoient les forces qu'il avoit amenées de l'Asie : elles furent bientôt augmentées de 300000 combattans tirés de la Thrace, de la Macédoine, de la Paeonie, et de plusieurs autres régions européennes, soumises à Xerxès. Les îles voisines fournirent de plus 120 galères, sur lesquelles étoient 24000 hommes. Si l'on joint à cette multitude immense un nombre presque égal de gens nécessaires ou inutiles, qui marchaient à

p119

la suite de l'armée, on trouvera que cinq millions d'hommes avoient été arrachés à leur patrie, et alloient détruire des nations entières, pour satisfaire l'ambition d'un particulier, nommé Mardonius.

Après la revue de l'armée et de la flotte, Xerxès fit venir le roi Démarate, qui, exilé de Lacédémone quelques années auparavant, avoit trouvé un asile à la cour de Suze.

" pensez-vous, lui dit-il, que les grecs osent me résister ? " Démarate ayant obtenu la permission de lui dire la vérité : " les grecs, répondit-il, sont à craindre, parce qu'ils sont pauvres et vertueux. Sans faire l'éloge des autres, je ne vous parlerai que des lacédémoniens. L'idée de l'esclavage les révoltera.

Quand toute la Grèce se soumettroit à vos armes, ils n'en seroient que plus ardents à défendre leur liberté. Ne vous informez pas du nombre de leurs troupes : ne fussent-ils que mille, fussent-ils moins encore, ils se présenteront

au combat. "

le roi se mit à rire ; et, après avoir comparé ses forces à celles des lacédémoniens : " ne voyez-vous pas, ajouta-t-il, que la plupart de mes soldats prendroient la fuite, s' ils n' étoient retenus par les menaces et les coups ?

Comme une pareille crainte ne sauroit agir sur ces spartiates qu' on nous peint si libres et si indépendans, il est visible qu' ils n' affronteront point gratuitement une mort certaine : et qui pourroit les y contraindre ?

La loi, répliqua Démarate ; cette loi qui a plus de pouvoir sur eux, que vous n' en avez sur vos sujets ; cette loi qui leur dit : voilà vos ennemis ; il ne s' agit pas de les compter ; il faut les vaincre ou périr. "

les rires de Xerxès redoublèrent à ces mots : il donna ses ordres, et l' armée partit, divisée en trois corps. L' un suivoit

p120

les rivages de la mer ; les deux autres marchaient, à certaines distances, dans l' intérieur des terres. Les mesures qu' on avoit prises, leur procuroient des moyens de subsistance assurés. Trois mille vaisseaux chargés de vivres, longoient la côte, et régloient leurs mouvemens sur ceux de l' armée. Auparavant les égyptiens et les phéniciens avoient approvisionné plusieurs places maritimes de la Thrace et de la Macédoine.

Enfin, à chaque station, les perses étoient nourris et défrayés par les habitans des pays voisins, qui, prévenus depuis long-temps de leur arrivée, s' étoient préparés à les recevoir. Tandis que l' armée continuoit sa route vers la Thessalie ; ravageant les campagnes ; consumant, dans un jour, les récoltes de plusieurs années ; entraînant au combat les nations qu' elle avoit réduites à l' indigence ; la flotte de Xerxès traversoit le mont Athos, au lieu de le doubler. Ce mont se prolonge dans une presqu' île, qui n' est attachée au continent que par un isthme de 12 stades de large. La flotte des perses avoit éprouvé quelques années auparavant, combien ce parage est dangereux. On auroit pu cette fois-ci la transporter, à force de bras,

par-dessus l' isthme : mais Xerxès avoit ordonné de le percer ; et quantité d' ouvriers furent pendant long-temps occupés à creuser un canal, où deux galères pouvoient passer de front. Xerxès le vit, et crut qu' après avoir jeté un pont sur la mer, et s' être ouvert un chemin à travers les montagnes, rien ne résisteroit plus à sa puissance.

La Grèce touchoit alors au dénouement des craintes qui l' avoient agitée pendant plusieurs années. Depuis la bataille de Marathon, les nouvelles qui venoient de l' Asie n' annonçoient de la part du grand roi, que des projets de vengeance, et

p121

des préparatifs suspendus par la mort de Darius, repris avec plus de vigueur par son fils Xerxès. Pendant que ce dernier en étoit le plus occupé, on avoit vu tout-à-coup à Suze deux spartiates qui furent admis à l' audience du roi, mais qui refusèrent constamment de se prosterner devant lui, comme faisoient les orientaux. " roi des mèdes, lui dirent-ils, les lacédémoniens mirent à mort, il y a quelques années, les ambassadeurs de Darius. Ils doivent une satisfaction à la Perse ; nous venons vous offrir nos têtes. " ces deux spartiates nommés Sperthias et Bulis, apprenant que les dieux irrités du meurtre des ambassadeurs perses, rejetoient les sacrifices des lacédémoniens, s' étoient dévoués d' eux-mêmes pour le salut de leur patrie. Xerxès, étonné de leur fermeté, ne les étonna pas moins par sa réponse : " allez dire à Lacédémone, que si elle est capable de violer le droit des gens, je ne le suis pas de suivre son exemple, et que je n' expierai point, en vous ôtant la vie, le crime dont elle s' est souillée. "

quelque temps après, Xerxès étant à Sardes, on découvrit trois espions athéniens, qui s' étoient glissés dans l' armée des perses. Le roi, loin de les condamner au supplice, leur permit de prendre à loisir un état exact de ses forces : il se flattoit qu' à leur retour les grecs ne tarderoient pas à se ranger sous son obéissance. Mais leur récit ne servit qu' à confirmer les lacédémoniens

et les athéniens dans la résolution qu' ils avoient prise de former une ligue générale des peuples de la Grèce. Ils assemblèrent une diète à l' isthme de Corinthe : leurs députés couroient de ville en ville, et tâchoient de répandre l' ardeur dont ils étoient animés. La pythie de Delphes sans cesse interrogée, sans cesse entourée de présens ; cherchant à concilier

p122

l' honneur de son ministère, avec les vues intéressées des prêtres, avec les vues secrètes de ceux qui la consultoient ; tantôt exhortoit les peuples à rester dans l' inaction ; tantôt augmentoit leurs alarmes, par les malheurs qu' elle annonçoit, et leur incertitude, par l' impénétrabilité de ses réponses.

On pressa les argiens d' entrer dans la confédération. Six mille de leurs soldats, parmi lesquels se trouvoit l' élite de leur jeunesse, venoient de périr dans une expédition que Cléomène, roi de Lacédémone, avoit faite en Argolide. épuisés par cette perte, ils avoient obtenu un oracle qui leur défendoit de prendre les armes : ils demandèrent ensuite de commander une partie de l' armée des grecs ; et, s' étant plaints d' un refus auquel ils s' attendoient, ils restèrent tranquilles, et finirent par entretenir des intelligences secrètes avec Xerxès. On avoit fondé de plus justes espérances sur le secours de Gélon, roi de Syracuse. Ce prince, par ses victoires et par ses talens, venoit de soumettre plusieurs colonies grecques, qui devoient naturellement courir à la défense de leur métropole. Les députés de Lacédémone et d' Athènes admis en sa présence, le spartiate Syagrus porta la parole ; et, après avoir dit un mot des forces et des projets de Xerxès, il se contenta de représenter à Gélon que la ruine de la Grèce entraîneroit celle de la Sicile. Le roi répondit avec émotion, que dans ses guerres contre les carthaginois, et dans d' autres occasions, il avoit imploré l' assistance des puissances alliées, sans l' obtenir ; que le danger seul les forçoit maintenant à recourir à lui ; qu' oubliant néanmoins ces justes sujets de

plainte, il étoit prêt à fournir 200 galères,
20000 hommes pesamment armés, 4000 cavaliers,

p123

2000 archers, et autant de frondeurs. " je m' engage
de plus, ajouta-t-il, à procurer les vivres
nécessaires à toute l' armée, pendant le temps
de la guerre ; mais j' exige une condition :
c' est d' être nommé généralissime des troupes
de terre et de mer. "

" oh ! Combien gémiroit l' ombre d' Agamemnon,
reprit vivement Syagrus, si elle apprenoit
que les lacédémoniens ont été dépouillés par
Gélon et par les syracusains, de l' honneur
de commander les armées ! Non, jamais Sparte
ne vous cédera cette prérogative. Si vous
voulez secourir la Grèce, c' est de nous que
vous prendrez l' ordre ; si vous prétendez le
donner, gardez vos soldats. Syagrus, répondit
tranquillement le roi, je me souviens que les
liens de l' hospitalité nous unissent ; souvenez-vous,
de votre côté, que les paroles outrageantes ne
servent qu' à aigrir les esprits. La fierté
de votre réponse ne me fera pas sortir des
bornes de la modération ; et quoique, par ma
puissance, j' aie plus de droit que vous au
commandement général, je vous propose de le
partager. Choisissez, ou celui de l' armée de
terre, ou celui de la flotte : je prendrai
l' autre. "

" ce n' est pas un général, reprit aussitôt
l' ambassadeur athénien, ce sont des troupes que
les grecs demandent. J' ai gardé le silence sur
vos premières prétentions. C' étoit à Syagrus
de les détruire : mais je déclare que si les
lacédémoniens cèdent une partie du commandement,
elle nous est dévolue de droit. "

à ces mots, Gélon congédia les ambassadeurs,
et ne tarda pas à faire partir pour Delphes
un nommé Cadmus, avec ordre d' attendre dans ce
lieu l' évènement du combat ; de se retirer, si
les grecs étoient vainqueurs ; et s' ils étoient
vaincus, d' offrir

p124

à Xerxès l' hommage de sa couronne, accompagné
de riches présents.

La plupart des négociations qu' entamèrent les
villes confédérées, n' eurent pas un succès
plus heureux. Les habitans de Crète consultèrent
l' oracle, qui leur ordonna de ne pas se mêler
des affaires de la Grèce. Ceux de Corcyre
armèrent 60 galères, leur enjoignirent de
rester paisiblement sur les côtes méridionales
du Péloponèse, et de se déclarer ensuite pour
les vainqueurs.

Enfin, les thessaliens que le crédit de plusieurs
de leurs chefs avoit jusqu' alors engagés dans
le parti des mèdes, signifièrent à la diète
qu' ils étoient prêts à garder le passage du
mont Olympe, qui conduit de la Macédoine
inférieure en Thessalie, si les autres grecs
vouloient seconder leurs efforts. On fit aussitôt
partir 10000 hommes, sous la conduite d' événète
de Lacédémone, et de Thémistocle d' Athènes :

ils arrivèrent sur les bords du Pénée, et
campèrent avec la cavalerie thessalienne, à
l' entrée de la vallée de Tempé : mais, quelques
jours après, ayant appris que l' armée persanne
pouvoit pénétrer en Thessalie par un chemin
plus facile, et des députés d' Alexandre, roi
de Macédoine, les ayant avertis du danger de
leur position, ils se retirèrent vers l' isthme
de Corinthe ; et les thessaliens résolurent
de faire leur accommodement avec les perses.

Il ne restoit donc plus pour la défense de la
Grèce, qu' un petit nombre de peuples et de
villes. Thémistocle étoit l' ame de leurs conseils,
et relevoit leurs espérances ; employant
tour-à-tour la persuasion et l' adresse, la
prudence et l' activité ; entraînant tous les
esprits, moins par la force de son éloquence,
que par celle de son caractère ; toujours
entraîné lui-même par un génie que l' art n' avoit
point cultivé, et que la nature avoit

p125

destiné à gouverner les hommes et les évènements :
espèce d' instinct, dont les inspirations subites
lui dévoiloient dans l' avenir et dans le présent,
ce qu' il devoit espérer ou craindre.

Depuis quelques années, il prévoyait que la bataille de Marathon n' étoit que le prélude des guerres dont les grecs étoient menacés ; qu' ils n' avoient jamais été plus en danger que depuis leur victoire ; que pour leur conserver la supériorité qu' ils avoient acquise, il falloit abandonner les voies qui l' avoient procurée ; qu' ils seroient toujours maîtres du continent, s' ils pouvoient l' être de la mer ; qu' enfin viendrait un temps où leur salut dépendroit de celui d' Athènes, et celui d' Athènes du nombre de ses vaisseaux.

D' après ces réflexions aussi neuves qu' importantes, il avoit entrepris de changer les idées des athéniens, et de tourner leurs vues du côté de la marine. Deux circonstances le mirent en état d' exécuter son plan. Les athéniens faisoient la guerre aux habitans de l' île d' égine ; ils devoient se partager des sommes considérables, qui provenoient de leurs mines d' argent. Il leur persuada de renoncer à cette distribution, et de construire deux cents galères, soit pour attaquer actuellement les éginètes, soit pour se défendre un jour contre les perses : elles étoient dans les ports de l' Attique, lors de l' invasion de Xerxès. Pendant que ce prince continuoit sa marche, il fut résolu dans la diète de l' isthme, qu' un corps de troupes, sous la conduite de Léonidas, roi de Sparte, s' empareroit du passage des Thermopyles, situé entre la Thessalie et la Locride ; que l' armée navale des grecs attendroit celle des perses aux parages voisins, dans un détroit formé par les côtes de la Thessalie et par celles de l' Eubée.

p126

Les athéniens qui devoient armer 127 galères, prétendoient avoir plus de droit au commandement de la flotte, que les lacédémoniens qui n' en fournissoient que dix. Mais voyant que les alliés menaçoient de se retirer, s' ils n' obéissoient pas à un spartiate, ils se désistèrent de leur prétention. Eurybiade fut élu général : il eut sous lui Thémistocle et les chefs des autres nations.

Les 280 vaisseaux qui devoient composer la flotte, se réunirent sur la côte septentrionale de l' Eubée, auprès d' un endroit nommé Artémisium.

Léonidas, en apprenant le choix de la diète, prévint sa destinée, et s' y soumit avec cette grandeur d' ame qui caractérisoit alors sa nation : il ne prit pour l' accompagner, que 300 spartiates qui l' égaloient en courage, et dont il connoissoit les sentimens. Les éphores lui ayant représenté qu' un si petit nombre de soldats ne pouvoit lui suffire : " ils sont bien peu, répondit-il, pour arrêter l' ennemi ; mais ils ne sont que trop pour l' objet qu' ils se proposent. Et quel est donc cet objet, demandèrent les éphores ? Notre devoir, répliqua-t-il, est de défendre le passage ; notre résolution, d' y périr. Trois cents victimes suffisent à l' honneur de Sparte. Elle seroit perdue sans ressource, si elle me confioit tous ses guerriers ; car je ne présume pas qu' un seul d' entre eux osât prendre la fuite. "

quelques jours après, on vit à Lacédémone un spectacle qu' on ne peut se rappeler sans émotion. Les compagnons de Léonidas honorèrent d' avance son trépas et le leur, par un combat funèbre, auquel leurs pères et leurs mères assistèrent cette cérémonie achevée, ils sortirent de la ville, suivis

p127

de leurs parens et de leurs amis, dont ils reçurent les adieux éternels ; et ce fut là que la femme de Léonidas lui ayant demandé ses dernières volontés : " je vous souhaite, lui dit-il, un époux digne de vous, et des enfans qui lui ressemblent. "

Léonidas pressoit sa marche : il vouloit, par son exemple, retenir dans le devoir, plusieurs villes prêtes à se déclarer pour les perses : il passa par les terres des thébains dont la foi étoit suspecte, et qui lui donnèrent néanmoins 400 hommes, avec lesquels il alla se camper aux Thermopyles.

Bientôt arrivèrent successivement 1000 soldats de Tégée et de Mantinée, 120 d' Orchomène, 1000 des autres villes de l' Arcadie, 400 de Corinthe, 200 de Phlionte, 80 de Mycènes,

700 de Thespie, 1000 de la Phocide. La petite nation des locriens se rendit au camp avec toutes ses forces.

Ce détachement qui montoit à 7000 hommes environ, devoit être suivi de l'armée des grecs. Les lacédémoniens étoient retenus chez eux par une fête ; les autres alliés se préparoient à la solennité des jeux olympiques : les uns et les autres croyoient que Xerxès étoit encore loin des Thermopyles.

Ce pas est l'unique voie par laquelle une armée puisse pénétrer de la Thessalie dans la Locride, la Phocide, la Béotie, l'Attique et les régions voisines. Il faut en donner ici une description succincte.

En partant de la Phocide pour se rendre en Thessalie, on passe par le petit pays des locriens, et l'on arrive au bourg d'Alpénus, situé sur la mer. Comme il est à la tête du détroit, on l'a fortifié dans ces derniers temps.

p128

Le chemin n'offre d'abord que la largeur nécessaire pour le passage d'un chariot : il se prolonge ensuite entre des marais que forment les eaux de la mer, et des rochers presque inaccessibles, qui terminent la chaîne des montagnes connues sous le nom d'Oeta.

à peine est-on sorti d'Alpénus, que l'on trouve à gauche une pierre consacrée à Hercule Mélampyge ; et c'est là qu'aboutit un sentier qui conduit au haut de la montagne.

J'en parlerai bientôt.

Plus loin on traverse un courant d'eaux chaudes, qui ont fait donner à cet endroit le nom de Thermopyles.

Tout auprès est le bourg d'Anthéla : on distingue dans la plaine qui l'entoure, une petite colline, et un temple de Cérès, où les amphictyons tiennent tous les ans une de leurs assemblées.

Au sortir de la plaine, on trouve un chemin, ou plutôt une chaussée qui n'a que 7 à 8 pieds de large. Ce point est à remarquer. Les phocéens

y construisirent autrefois un mur, pour se garantir des incursions des thessaliens.

Après avoir passé le phoenix, dont les eaux finissent par se mêler avec celles de l' Asopus qui sort d' une vallée voisine, on rencontre un dernier défilé, dont la largeur est d' un demi-plèthre.

La voie s' élargit ensuite jusqu' à la Trachinie, qui tire son nom de la ville de Trachis, et qui est habitée par les maliens. Ce pays présente de grandes plaines arrosées par le Sperchius, et par d' autres rivières. à l' est de Trachis est

p129

maintenant la ville d' Héraclée, qui n' existoit pas du temps de Xerxès.

Tout le détroit, depuis le défilé qui est en avant d' Alpénus, jusqu' à celui qui est au-delà du Phoenix, peut avoir 48 stades de long. Sa largeur varie presque à chaque pas ; mais par-tout on a, d' un côté, des montagnes escarpées, et de l' autre, la mer ou des marais impénétrables : le chemin est souvent détruit par des torrens, ou par des eaux stagnantes. Léonidas plaça son armée auprès d' Anthéla, rétablit le mur des phocéens, et jeta en avant quelques troupes, pour en défendre les approches.

Mais il ne suffisoit pas de garder le passage qui est au pied de la montagne : il existoit sur la montagne même, un sentier qui commençoit à la plaine de Trachis, et qui, après différens détours, aboutissoit auprès du bourg d' Alpénus. Léonidas en confia la défense aux mille phocéens qu' il avoit avec lui, et qui allèrent se placer sur les hauteurs du mont Oeta.

Ces dispositions étoient à peine achevées, que l' on vit l' armée de Xerxès se répandre dans la Trachinie, et couvrir la plaine d' un nombre infini de tentes. à cet aspect, les grecs délibérèrent sur le parti qu' ils avoient à prendre. La plupart des chefs proposoient de se retirer à l' isthme ; mais Léonidas ayant rejeté cet avis, on se contenta de faire partir des courriers, pour presser le secours des villes alliées.

Alors parut un cavalier perse, envoyé par Xerxès

pour reconnoître les ennemis. Le poste avancé des grecs, étoit, ce jour-là, composé des spartiates : les uns s'exerçoient à la lutte ; les autres peignoient leur chevelure : car leur premier soin dans

p130

ces sortes de dangers, est de parer leurs têtes.

Le cavalier eut le loisir d'en approcher, de les compter, de se retirer, sans qu'on daignât prendre garde à lui. Comme le mur lui déroboit la vue du reste de l'armée, il ne rendit compte à Xerxès, que des trois cents hommes qu'il avoit vus à l'entrée du défilé.

Le roi étonné de la tranquillité des lacédémoniens, attendit quelques jours pour leur laisser le temps de la réflexion. Le cinquième il écrivit à Léonidas : " si tu veux te soumettre, je te donnerai l'empire de la Grèce. " Léonidas répondit : " j' aime mieux mourir pour ma patrie, que de l' asservir. " une seconde lettre du roi ne contenoit que ces mots : " rends-moi tes armes. " Léonidas écrivit au-dessous : " viens les prendre. "

Xerxès outré de colère, fait marcher les mèdes et les cissiens, avec ordre de prendre ces hommes en vie, et de les lui amener sur le champ. Quelques soldats courent à Léonidas, et lui disent : " les perses sont près de nous. " il répond froidement : " dites plutôt que nous sommes près d' eux. " aussitôt il sort du retranchement, avec l'élite de ses troupes, et donne le signal du combat. Les mèdes s'avancent en fureur : leurs premiers rangs tombent, percés de coups ; ceux qui les remplacent, éprouvent le même sort. Les grecs pressés les uns contre les autres, et couverts de grands boucliers, présentent un front hérissé de longues piques. De nouvelles troupes se succèdent vainement pour les rompre. Après plusieurs attaques infructueuses, la terreur s'empare des mèdes ; ils fuient, et sont relevés par le corps des 10000 immortels que commandoit Hydarnès.

L' action devint alors plus meurtrière. La valeur étoit peut-être égale de part et d' autre ; mais les

grecs avoient pour eux l' avantage des lieux,
 et la supériorité des armes. Les piques des
 perses étoient trop courtes, et leurs boucliers
 trop petits : ils perdirent beaucoup de monde ;
 et Xerxès témoin de leur fuite, s' élança,
 dit-on, plus d' une fois de son trône, et
 craignit pour son armée.

Le lendemain le combat recommença, mais avec
 si peu de succès de la part des perses, que
 Xerxès désespéroit de forcer le passage.

L' inquiétude et la honte agitoient son ame
 orgueilleuse et pusillanime, lorsqu' un habitant
 de ces cantons, nommé épialtès, vint lui
 découvrir le sentier fatal, par lequel on
 pouvoit tourner les grecs. Xerxès, transporté
 de joie, détacha aussitôt Hydarnès, avec
 le corps des immortels. épialtès leur sert
 de guide : ils partent au commencement de la
 nuit ; ils pénètrent le bois de chênes dont
 les flancs de ces montagnes sont couverts,
 et parviennent vers les lieux où Léonidas
 avoit placé un détachement de son armée.

Hydarnès le prit pour un corps de spartiates ;
 mais rassuré par épialtès qui reconnut les
 phocéens, il se préparoit au combat, lorsqu' il
 vit ces derniers, après une légère défense,
 se réfugier sur les hauteurs voisines. Les
 perses continuèrent leur route.

Pendant la nuit, Léonidas avoit été instruit
 de leur projet, par des transfuges échappés
 du camp de Xerxès ; et le lendemain matin,
 il le fut de leurs succès, par des sentinelles
 accourues du haut de la montagne. à cette
 terrible nouvelle, les chefs des grecs
 s' assemblèrent. Comme les uns étoient d' avis
 de s' éloigner des Thermopyles, les autres
 d' y rester ; Léonidas les conjura de se
 réserver pour des temps plus heureux, et déclara
 que quant à lui et à ses compagnons, il ne leur
 étoit pas permis de quitter un poste que Sparte
 leur avoit confié.

Les thespiens protestèrent qu' ils n' abandonneraient point les spartiates ; les 400 thébains, soit de gré, soit de force, prirent le même parti ; le reste de l' armée eut le temps de sortir du défilé.

Cependant ce prince se disposait à la plus hardie des entreprises. " ce n' est point ici, dit-il à ses compagnons, que nous devons combattre : il faut marcher à la tente de Xerxès, l' immoler, ou périr au milieu de son camp. " ses soldats ne répondirent que par un cri de joie. Il leur fait prendre un repas frugal, en ajoutant : " nous en prendrons bientôt un autre chez Pluton. " toutes ses paroles laissent une impression profonde dans les esprits. Près d' attaquer l' ennemi, il est ému sur le sort de deux spartiates qui lui étoient unis par le sang et par l' amitié : il donne au premier une lettre, au second une commission secrète pour les magistrats de Lacédémone. " nous ne sommes pas ici, lui disent-ils, pour porter des ordres, mais pour combattre ; " et sans attendre sa réponse, ils vont se placer dans les rangs qu' on leur avoit assignés.

Au milieu de la nuit, les grecs, Léonidas à leur tête, sortent du défilé, avancent à pas redoublés dans la plaine, renversent les postes avancés, et pénètrent dans la tente de Xerxès qui avoit déjà pris la fuite : ils entrent dans les tentes voisines, se répandent dans le camp, et se rassasient de carnage. La terreur qu' ils inspirent, se reproduit à chaque pas, à chaque instant, avec des circonstances plus effrayantes. Des bruits sourds, des cris affreux annoncent que les troupes d' Hydarnès sont détruites ; que toute l' armée le sera bientôt par les forces réunies de la Grèce. Les plus courageux des perses ne pouvant entendre la voix de leurs généraux, ne sachant où porter leurs

p133

pas, où diriger leurs coups, se jetoient au hasard dans la mêlée, et périssoient par les mains les uns des autres, lorsque les premiers rayons du soleil offrirent à leurs yeux le

petit nombre des vainqueurs. Ils se forment aussitôt, et attaquent les grecs de toutes parts.

Léonidas tombe sous une grêle de traits.

L' honneur d' enlever son corps, engage un combat terrible entre ses compagnons, et les troupes les plus aguerries de l' armée persanne. Deux frères de Xerxès, quantité de perses, plusieurs spartiates y perdirent la vie. à la fin, les grecs, quoique épuisés et affoiblis par leurs pertes, enlèvent leur général, repoussent quatre fois l' ennemi dans leur retraite ; et, après avoir gagné le défilé, franchissent le retranchement, et vont se placer sur la petite colline qui est auprès d' Anthéla : ils s' y défendirent encore quelques momens, et contre les troupes qui les suivoient, et contre celles qu' Hydarnès amenoit de l' autre côté du détroit.

Pardonnez, ombres généreuses, à la foiblesse de mes expressions. Je vous offrois un plus digne hommage, lorsque je visitois cette colline où vous rendîtes les derniers soupirs ; lorsque appuyé sur un de vos tombeaux, j' arrosois de mes larmes les lieux teints de votre sang. Après tout, que pourroit ajouter l' éloquence à ce sacrifice si grand et si extraordinaire ? Votre mémoire subsistera plus long-temps que l' empire des perses auquel vous avez résisté ; et, jusqu' à la fin des siècles, votre exemple produira dans les coeurs qui chérissent leur patrie, le recueillement ou l' enthousiasme de l' admiration.

Avant que l' action fût terminée, quelques thébains, à ce qu' on prétend, se rendirent aux perses. Les thespiens partagèrent les exploits et la destinée des spartiates ; et cependant la gloire des spartiates a presque éclipsé celle des thespiens.

p134

Parmi les causes qui ont influé sur l' opinion publique, on doit observer que la résolution de périr aux Thermopyles fut dans les premiers un projet conçu, arrêté et suivi avec autant de sang-froid que de constance ; au lieu que dans les seconds, ce ne fut qu' une saillie de bravoure et de vertu, excitée par l' exemple. Les thespiens ne s' élevèrent au-dessus des autres hommes, que

parce que les spartiates s' étoient élevés
au-dessus d' eux-mêmes.

Lacédémone s' enorgueillit de la perte de ses
guerriers. Tout ce qui les concerne, inspire de
l' intérêt. Pendant qu' ils étoient aux Thermopyles,
un trachinien voulant leur donner une haute idée
de l' armée de Xerxès, leur disoit que le nombre
de leurs traits suffiroit pour obscurcir le
soleil. Tant mieux, répondit le spartiate Diénécès ;
nous combattons à l' ombre. Un autre, envoyé
par Léonidas à Lacédémone, étoit détenu au
bourg d' Alpénus, par une fluxion sur les yeux.
On vint lui dire que le détachement d' Hydarnès
étoit descendu de la montagne, et pénétoit
dans le défilé : il prend aussitôt ses armes,
ordonne à son esclave de le conduire à l' ennemi,
l' attaque au hasard, et reçoit la mort qu' il en
attendoit.

Deux autres également absens par ordre du général,
furent soupçonnés, à leur retour, de n' avoir
pas fait tous leurs efforts pour se trouver au
combat. Ce doute les couvrit d' infamie. L' un
s' arracha la vie ; l' autre n' eut d' autre ressource
que de la perdre quelque temps après à la bataille
de Platée.

Le dévouement de Léonidas et de ses compagnons,
produisit plus d' effet que la victoire la plus
brillante : il apprit aux grecs le secret de
leurs forces, aux perses celui de leur foiblesse.
Xerxès effrayé d' avoir une si grande quantité
d' hommes, et si peu de soldats, ne le fut pas
moins d' apprendre

p135

que la Grèce renfermoit dans son sein, une
multitude de défenseurs aussi intrépides que
les thespiens, et huit mille spartiates semblables
à ceux qui venoient de périr. D' un autre côté,
l' étonnement dont ces derniers remplirent les
grecs, se changea bientôt en un desir violent de
les imiter. L' ambition de la gloire, l' amour de
la patrie, toutes les vertus furent portées au
plus haut degré, et les ames à une élévation
jusqu' alors inconnue. C' est là le temps des
grandes choses ; et ce n' est pas celui qu' il
faut choisir pour donner des fers à des peuples

animés de si nobles sentimens.
Pendant que Xerxès étoit aux Thermopyles, son armée navale, après avoir essuyé, sur les côtes de la Magnésie, une tempête qui fit périr 400 galères et quantité de vaisseaux de charge, avoit continué sa route, et mouilloit auprès de la ville d' Aphètes, en présence et seulement à 80 stades de celle des grecs, chargée de défendre le passage qui est entre l' Eubée et la terre ferme. Ici, quoique avec quelques différences dans le succès, se renouvelèrent dans l' attaque et dans la défense, plusieurs des circonstances qui précédèrent et accompagnèrent le combat des Thermopyles.

Les grecs, à l' approche de la flotte ennemie, résolurent d' abandonner le détroit ; mais Thémistocle les y retint. Deux cents vaisseaux perses tournèrent l' île d' Eubée, et alloient envelopper les grecs, lorsqu' une nouvelle tempête les brisa contre des écueils. Pendant trois jours, il se donna plusieurs combats où les grecs eurent presque toujours l' avantage. Ils apprirent enfin que le pas des Thermopyles étoit forcé ; et, dès ce moment, ils se retirèrent à l' île de Salamine.

p136

Dans cette retraite, Thémistocle parcourut les rivages où des sources d' eau pouvoient attirer l' équipage des vaisseaux ennemis : il y laissa des inscriptions adressées aux ioniens qui étoient dans l' armée de Xerxès ; il leur rappeloit qu' ils descendoient de ces grecs, contre lesquels ils portoient actuellement les armes. Son projet étoit de les engager à quitter le parti de ce prince, ou du moins à les lui rendre suspects. Cependant l' armée des grecs s' étoit placée à l' isthme de Corinthe, et ne songeoit plus qu' à disputer l' entrée du Péloponèse. Ce projet déconcertoit les vues des athéniens, qui, jusqu' alors, s' étoient flattés que la Béotie, et non l' Attique, seroit le théâtre de la guerre. Abandonnés de leurs alliés, ils se seroient peut-être abandonnés eux-mêmes. Mais Thémistocle qui prévoyoit tout, sans rien craindre, comme il prévenoit tout, sans rien hasarder, avoit pris de si justes mesures, que cet évènement même ne

servit qu' à justifier le système de défense qu' il avoit conçu dès le commencement de la guerre médique.

En public, en particulier, il représentoit aux athéniens qu' il étoit temps de quitter des lieux que la colère céleste livroit à la fureur des perses ; que la flotte leur offroit un asile assuré ; qu' ils trouveroient une nouvelle patrie, par-tout où ils pourroient conserver leur liberté : il appuyoit ces discours par des oracles qu' il avoit obtenus de la pythie ; et, lorsque le peuple fut assemblé, un incident ménagé par Thémistocle, acheva de le déterminer. Des prêtres annoncèrent que le serpent sacré que l' on nourrissoit dans le temple de Minerve, venoit de disparoître. La déesse abandonne ce séjour, s' écrièrent-ils ; que tardons-nous à la suivre ? Aussitôt le peuple confirma ce

p137

décret proposé par Thémistocle : " que la ville seroit mise sous la protection de Minerve ; que tous les habitans en état de porter les armes, passeroient sur les vaisseaux ; que chaque particulier pourvoiroit à la sûreté de sa femme, de ses enfans et de ses esclaves. " le peuple étoit si animé, qu' au sortir de l' assemblée, il lapida Cyrsilus, qui avoit osé proposer de se soumettre aux perses, et fit subir le même supplice à la femme de cet orateur.

L' exécution de ce décret offrit un spectacle attendrissant. Les habitans de l' Attique, obligés de quitter leurs foyers, leurs campagnes, les temples de leurs dieux, les tombeaux de leurs pères, faisoient retentir les plaines de cris lugubres. Les vieillards que leurs infirmités ne permettoient pas de transporter, ne pouvoient s' arracher des bras de leur famille désolée ; les hommes en état de servir la république, recevoient sur les rivages de la mer, les adieux et les pleurs de leurs femmes, de leurs enfans, et de ceux dont ils avoient reçu le jour : ils les faisoient embarquer à la hâte sur des vaisseaux qui devoient les conduire à égine, à Trézène, à Salamine ; et ils se rendoient tout de suite sur la flotte, portant en eux-mêmes le poids d' une douleur qui

n' attendoit que le moment de la vengeance.
Xerxès se dispoit alors à sortir des Thermopyles :
la fuite de l' armée navale des grecs lui avoit
rendu tout son orgueil ; il espéroit de trouver
chez eux la terreur et le découragement que le
moindre revers excitoit dans son ame. Dans ces
circonstances, quelques transfuges d' Arcadie
se rendirent à son armée, et furent amenés en
sa présence. On leur demanda ce que faisoient
les peuples du Péloponèse. " ils célèbrent
les jeux olympiques, répondirent-ils, et sont
occupés à distribuer des

p138

feuilles d' olivier aux vainqueurs. " un des chefs
de l' armée s' étant écrié aussitôt : on nous mène
donc contre des hommes qui ne combattent que
pour la gloire ? Xerxès lui reprocha sa lâcheté ;
et, regardant la sécurité des grecs comme une
insulte, il précipita son départ.

Il entra dans la Phocide. Les habitans résolurent
de tout sacrifier, plutôt que de trahir la cause
commune : les uns se réfugièrent sur le mont
Parnasse ; les autres, chez une nation voisine :
leurs campagnes furent ravagées, et leurs villes
détruites par le fer et par la flamme. La Béotie
se soumit, à l' exception de Platée et de Thespies,
qui furent ruinées de fond en comble.

Après avoir dévasté l' Attique, Xerxès entra
dans Athènes : il y trouva quelques malheureux
vieillards qui attendoient la mort, et un petit
nombre de citoyens qui, sur la foi de quelques
oracles mal interprétés, avoient résolu de défendre
la citadelle : ils repoussèrent pendant plusieurs
jours, les attaques redoublées des assiégeans ;
mais à la fin, les uns se précipitèrent du haut
des murs ; les autres furent massacrés dans les
lieux saints, où ils avoient vainement cherché un
asile. La ville fut livrée au pillage, et
consumée par la flamme.

L' armée navale des perses mouilloit dans la rade
de Phalère, à 20 stades d' Athènes ; celle des
grecs, sur les côtes de Salamine. Cette île
placée en face d' éleusis, forme une assez grande
baie où l' on pénètre par deux détroits ; l' un à
l' est, du côté de l' Attique ; l' autre à l' ouest,

du côté de Mégare. Le premier, à l'entrée duquel est la petite île de Psyttalie, peut avoir en certains endroits, 7 à 8 stades de large, beaucoup plus en d'autres ; le second est plus étroit.

p139

L'incendie d'Athènes fit une si vive impression sur l'armée navale des grecs, que la plupart résolurent de se rapprocher de l'isthme de Corinthe, où les troupes de terre s'étoient retranchées. Le départ fut fixé au lendemain. Pendant la nuit, Thémistocle se rendit auprès d'Eurybiade, généralissime de la flotte : il lui représenta vivement, que si, dans la consternation qui s'étoit emparée des soldats, il les conduisoit dans des lieux propres à favoriser leur désertion, son autorité ne pouvant plus les retenir dans les vaisseaux, il se trouveroit bientôt sans armée, et la Grèce sans défense. Eurybiade, frappé de cette réflexion, appela les généraux au conseil. Tous se soulèvent contre la proposition de Thémistocle ; tous, irrités de son obstination, en viennent à des propos offensans, à des menaces outrageantes. Il repoussoit avec fureur ces attaques indécentes et tumultueuses, lorsqu'il vit le général lacédémonien venir à lui la canne levée ; il s'arrête, et lui dit sans s'émouvoir : frappe, mais écoute. Ce trait de grandeur étonne le spartiate, fait régner le silence ; et Thémistocle reprenant sa supériorité, mais évitant de jeter le moindre soupçon sur la fidélité des chefs et des troupes, peint vivement les avantages du poste qu'ils occupent, les dangers de celui qu'ils veulent prendre : " ici, dit-il, resserrés dans un détroit, nous opposerons un front égal à celui de l'ennemi. Plus loin, la flotte innombrable des perses, ayant assez d'espace pour se déployer, nous enveloppera de toutes parts. En combattant à Salamine, nous conserverons cette île où nous avons déposé nos femmes et nos enfans ; nous conserverons l'île d'égine et la ville de Mégare, dont les habitans sont entrés dans la confédération : si nous nous retirons à

p140

l'isthme, nous perdrons ces places importantes, et vous aurez à vous reprocher, Eurybiade, d'avoir attiré l'ennemi sur les côtes du Péloponèse. " à ces mots, Adimante, chef des corinthiens, partisan déclaré de l'avis contraire, a, de nouveau, recours à l'insulte. " est-ce à un homme, dit-il, qui n'a ni feu, ni lieu, qu'il convient de donner des lois à la Grèce ? Que Thémistocle réserve ses conseils pour le temps où il pourra se flatter d'avoir une patrie. Eh quoi ! S'écrie Thémistocle, on oseroit, en présence des grecs, nous faire un crime d'avoir abandonné un vain amas de pierres, pour éviter l'esclavage ? Malheureux Adimante ! Athènes est détruite, mais les athéniens existent ; ils ont une patrie mille fois plus florissante que la vôtre. Ce sont ces 200 vaisseaux qui leur appartiennent, et que je commande : je les offre encore ; mais ils resteront en ces lieux. Si on refuse leur secours, tel grec qui m'écoute, apprendra bientôt que les athéniens possèdent une ville plus opulente, et des campagnes plus fertiles que celles qu'ils ont perdues. " et s'adressant tout de suite à Eurybiade : " c'est à vous maintenant de choisir entre l'honneur d'avoir sauvé la Grèce, et la honte d'avoir causé sa ruine. Je vous déclare seulement qu'après votre départ, nous embarquerons nos femmes et nos enfans, et que nous irons en Italie fonder une puissance qui nous fut annoncée autrefois par les oracles. Quand vous aurez perdu des alliés tels que les athéniens, vous vous souviendrez peut-être des discours de Thémistocle. "

la fermeté du général athénien en imposa tellement, qu'Eurybiade ordonna que l'armée ne quitteroit point les rivages de Salamine.

p141

Les mêmes intérêts s'agitoient en même temps sur les deux flottes. Xerxès avoit convoqué sur un de ses vaisseaux, les chefs des divisions particulières dont son armée navale étoit composée. C'étoient les rois de Sidon, de Tyr, de Cilicie, de Chypre, et quantité d'autres petits souverains ou despotes, dépendans ou tributaires de la Perse. Dans cette assemblée auguste parut aussi Artémise,

reine d' Halicarnasse et de quelques îles voisines ;
princesse qu' aucun des autres généraux ne surpassoit
en courage, et n' égaloit en prudence ; qui avoit
suivi Xerxès, sans y être forcée, et lui disoit la
vérité, sans lui déplaire.

Quand les généraux furent réunis, on leur assigna
leurs rangs, et l' on mit en délibération si l' on
attaqueroit de nouveau la flotte des grecs. Mardonius
se leva pour recueillir les suffrages.

Le roi de Sidon, et la plupart de ceux qui opinèrent
après lui, instruits des intentions du grand-roi,
se déclarèrent pour la bataille. Mais Artémise dit
à Mardonius : " rapportez en propres termes à Xerxès,
ce que je vais vous dire : seigneur, après ce qui
s' est passé au dernier combat naval, on ne me
soupçonnera point de foiblesse et de lâcheté. Mon
zèle m' oblige aujourd' hui à vous donner un conseil
salutaire. Ne hasardez pas une bataille dont les
suites seroient inutiles ou funestes à votre gloire.

Le principal objet de votre expédition n' est-il
pas rempli ? Vous êtes maître d' Athènes ; vous le
serez bientôt du reste de la Grèce. En tenant votre
flotte dans l' inaction, celle de vos ennemis qui
n' a de subsistances que pour quelques jours, se
dissipera d' elle-même. Voulez-vous hâter ce moment ?
Envoyez vos vaisseaux sur les côtes du Péloponèse ;
conduisez vos troupes de terre vers l' isthme de
Corinthe, et vous verrez

p142

celles des grecs courir au secours de leur patrie.
Je crains une bataille, parce que loin de procurer
ces avantages, elle exposerait vos deux armées ;
je la crains, parce que je connois la supériorité
de la marine des grecs. Vous êtes, seigneur, le
meilleur des maîtres ; mais vous avez de fort
mauvais serviteurs. Et quelle confiance, après tout,
pourroit vous inspirer cette foule d' égyptiens,
de cypriotes, de ciliciens et de pamphiliens, qui
remplissent la plus grande partie de vos vaisseaux ? "

Mardonius ayant achevé de prendre les voix, en
fit son rapport à Xerxès, qui, après avoir comblé
d' éloges la reine d' Halicarnasse, tâcha de concilier
l' avis de cette princesse, avec celui du plus grand
nombre. Sa flotte eut ordre de s' avancer vers l' île
de Salamine, et son armée de marcher vers l' isthme

de Corinthe.

Cette marche produisit l' effet qu' Artémise avoit prévu. La plupart des généraux de la flotte grecque s' écrièrent qu' il étoit temps d' aller au secours du Péloponèse. L' opposition des éginètes, des mégariens et des athéniens fit traîner la délibération en longueur ; mais à la fin, Thémistocle s' appercevant que l' avis contraire prévaloit dans le conseil, il fit un dernier effort pour en prévenir les suites.

Un homme alla pendant la nuit, annoncer de sa part aux chefs de la flotte ennemie, qu' une partie des grecs, le général des athéniens à leur tête, étoient disposés à se déclarer pour le roi ; que les autres saisis d' épouvante, méditoient une prompte retraite ; qu' affoiblis par leurs divisions, s' ils se voyoient tout-à-coup entourés de l' armée persanne, ils seroient forcés de rendre leurs armes, ou de les tourner contre eux-mêmes.

p143

Aussitôt les perses s' avancèrent à la faveur des ténèbres ; et, après avoir bloqué les issues par où les grecs auroient pu s' échapper, ils mirent 400 hommes dans l' île de Psyttalie, placée entre le continent et la pointe orientale de Salamine.

Le combat devoit se donner en cet endroit. Dans ce moment, Aristide que Thémistocle avoit, quelque temps auparavant, rendu aux voeux des athéniens, passoit de l' île d' égine à l' armée des grecs : il s' aperçut du mouvement des perses ; et, dès qu' il fut à Salamine, il se rendit au lieu où les chefs étoient assemblés, fit appeler Thémistocle, et lui dit : " il est temps de renoncer à nos vaines et puérides dissensions. Un seul intérêt doit nous animer aujourd' hui, celui de sauver la Grèce ; vous, en donnant des ordres, moi, en les exécutant. Dites aux grecs qu' il n' est plus question de délibérer, et que l' ennemi vient de se rendre maître des passages qui pouvoient favoriser leur fuite. " Thémistocle, touché du procédé d' Aristide, lui découvrit le stratagème qu' il avoit employé pour attirer les perses, et le pria d' entrer au conseil. Le récit d' Aristide, confirmé par d' autres témoins qui arrivoient successivement, rompit l' assemblée, et les grecs

se préparèrent au combat.

Par les nouveaux renforts que les deux flottes avoient reçus, celle des perses montoit à 1207 vaisseaux ; celle des grecs à 380. à la pointe du jour, Thémistocle fit embarquer ses soldats. La flotte des grecs se forma dans le détroit de l'est : les athéniens étoient à la droite, et se trouvoient opposés aux phéniciens ; leur gauche composée des lacédémoniens, des éginètes et des mégariens, avoit en tête les ioniens.

p144

Xerxès voulant animer son armée par sa présence, vint se placer sur une hauteur voisine, entouré de secrétaires qui devoient décrire toutes les circonstances du combat. Dès qu'il parut, les deux aîles des perses se mirent en mouvement, et s'avancèrent jusqu'au-delà de l'île de Psyttalie. Elles conservèrent leurs rangs, tant qu'elles purent s'étendre ; mais elles étoient forcées de les rompre, à mesure qu'elles approchoient de l'île et du continent. Outre ce désavantage, elles avoient à lutter contre le vent qui leur étoit contraire, contre la pesanteur de leurs vaisseaux qui se prêtoient difficilement à la manoeuvre, et qui, loin de se soutenir mutuellement, s'embarrassoient, et s'entre-heurtoient sans cesse. Le sort de la bataille dépendoit de ce qui se feroit à l'aîle droite des grecs, à l'aîle gauche des perses. C'étoit là que se trouvoit l'élite des deux armées. Les phéniciens et les athéniens se pousoient et se repousoient dans le défilé. Ariabignès, un des frères de Xerxès, conduisoit les premiers au combat, comme s'il les eût menés à la victoire. Thémistocle étoit présent à tous les lieux, à tous les dangers. Pendant qu'il ranimoit ou modéroit l'ardeur des siens, Ariabignès s'avancoit, et faisoit déjà pleuvoir sur lui, comme du haut d'un rempart, une grêle de flèches et de traits. Dans l'instant même, une galère athénienne fondit avec impétuosité sur l'amiral phénicien ; et le jeune prince indigné, s'étant élancé sur cette galère, fut aussitôt percé de coups.

La mort du général répandit la consternation parmi les phéniciens ; et la multiplicité des

chefs y mit une confusion qui accéléra leur
perte : leurs gros vaisseaux portés sur les
rochers des côtes voisines, brisés les uns
contre les autres, entr' ouverts

p145

dans leurs flancs par les éperons des galères
athéniennes, couvroient la mer de leurs débris ;
les secours mêmes qu' on leur envoyoit ne servoient
qu' à augmenter le désordre. Vainement les cypriotes
et les autres nations de l' orient voulurent rétablir
le combat : après une assez longue résistance,
ils se dispersèrent, à l' exemple des phéniciens.
Peu content de cet avantage, Thémistocle mena
son aîle victorieuse au secours des lacédémoniens
et des autres alliés qui se défendoient contre les
ioniens. Comme ces derniers avoient lu sur les
rivages de l' Eubée, les inscriptions où Thémistocle
les exhortoit à quitter le parti des perses, on
prétend que quelques-uns d' entre eux se réunirent
aux grecs pendant la bataille, ou ne furent
attentifs qu' à les épargner. Il est certain
pourtant que la plupart combattirent avec beaucoup
de valeur, et ne songèrent à la retraite, que
lorsqu' ils eurent sur les bras toute l' armée des
grecs. Ce fut alors qu' Artémise entourée d' ennemis,
et sur le point de tomber au pouvoir d' un athénien
qui la suivoit de près, n' hésita point à couler
à fond un vaisseau de l' armée persanne. L' athénien
convaincu par cette manoeuvre, que la reine avoit
quitté le parti des perses, cessa de la poursuivre ;
et Xerxès, persuadé que le vaisseau submergé
faisoit partie de la flotte grecque, ne put
s' empêcher de dire que dans cette journée les
hommes s' étoient conduits comme des femmes, et
les femmes comme des hommes.
L' armée des perses se retira au port de Phalère.
Deux cents vaisseaux avoient péri ; quantité d' autres
étoient pris : les grecs n' avoient perdu que 40
galères. Le combat fut donné le 20 de boédromion,
la première année de la soixante-quinzième
olympiade.

p146

On a conservé le souvenir des peuples et des

particuliers qui s'y distinguèrent le plus.
Parmi les premiers, ce furent les éginètes et les athéniens ; parmi les seconds, Polycrite d'égine, et deux athéniens, Eumène et Aminias. Tant que dura le combat, Xerxès fut agité par la joie, la crainte et le désespoir ; tour-à-tour prodiguant des promesses, et dictant des ordres sanguinaires ; faisant enregistrer par ses secrétaires, les noms de ceux qui se signaloient dans l'action ; faisant exécuter par ses esclaves, les officiers qui venoient auprès de lui justifier leur conduite. Quand il ne fut plus soutenu par l'espérance, ou par la fureur, il tomba dans un abattement profond ; et, quoiqu'il eût encore assez de force pour soumettre l'univers, il vit sa flotte prête à se révolter, et les grecs prêts à brûler le pont de bateaux qu'il avoit sur l'Hellespont. La fuite la plus prompte auroit pu le délivrer de ces vaines terreurs ; mais un reste de décence ou de fierté ne lui permettant pas d'exposer tant de foiblesse aux yeux de ses ennemis et de ses courtisans, il ordonna de faire les préparatifs d'une nouvelle attaque, et de joindre, par une chaussée, l'île de Salamine au continent.

Il envoya ensuite un courrier à Suze, comme il en avoit dépêché un après la prise d'Athènes. à l'arrivée du premier, les habitans de cette grande ville coururent aux temples, et brûlèrent des parfums dans les rues jonchées de branches de myrte ; à l'arrivée du second, ils déchirèrent leurs habits ; et tout retentit de cris, de gémissemens, d'expressions d'intérêt pour le roi, d'imprécations contre Mardonius, le premier auteur de cette guerre.

Les perses et les grecs s'attendoient à une nouvelle bataille ; mais Mardonius ne se rassuroit pas sur les ordres que Xerxès

p147

avoit donnés : il lisoit dans l'ame de ce prince, et n'y voyoit que les sentimens les plus vils, joints à des projets de vengeance, dont il seroit lui-même la victime. " seigneur, lui dit-il en s'approchant, daignez rappeler votre courage. Vous n'aviez pas fondé vos espérances sur votre

flotte, mais sur cette armée redoutable que vous m' aviez confiée. Les grecs ne sont pas plus en état de vous résister qu' auparavant : rien ne peut les dérober à la punition que méritent leurs anciennes offenses, et le stérile avantage qu' ils viennent de remporter. Si nous prenions le parti de la retraite, nous serions à jamais l' objet de leur dérision, et vous feriez rejaillir sur vos fidèles perses, l' opprobre dont viennent de se couvrir les phéniciens, les égyptiens et les autres peuples qui combattoient sur vos vaisseaux. Je conçois un autre moyen de sauver leur gloire et la vôtre ; ce seroit de ramener le plus grand nombre de vos troupes en Perse, et de me laisser 300000 hommes, avec lesquels je réduirai toute la Grèce en servitude. "

Xerxès, intérieurement pénétré de joie, assembla son conseil, y fit entrer Artémise, et voulut qu' elle s' expliquât sur le projet de Mardonius. La reine, sans doute dégoûtée de servir un tel prince, et persuadée qu' il est des occasions où délibérer, c' est avoir pris son parti, lui conseilla de retourner au plutôt dans ses états. Je dois rapporter une partie de sa réponse, pour faire connoître le langage de la cour de Suze. " laissez à Mardonius le soin d' achever votre ouvrage. S' il réussit, vous en aurez toute la gloire ; s' il périt, ou s' il est défait, votre empire n' en sera point ébranlé, et la Perse ne regardera pas comme un grand malheur, la perte d' une bataille, dès que vous aurez mis votre personne en sûreté. "

Xerxès ne différa plus. Sa flotte eut ordre de se rendre incessamment

p148

à l' Hellespont, et de veiller à la conservation du pont de bateaux ; celle des grecs la poursuivit jusqu' à l' île d' Andros. Thémistocle et les athéniens vouloient l' atteindre, et brûler ensuite le pont ; mais Eurybiade ayant fortement représenté que loin d' enfermer les perses dans la Grèce, il faudroit, s' il étoit possible, leur procurer de nouvelles issues pour en sortir, l' armée des alliés s' arrêta, et se rendit bientôt au port de Pagase, où elle passa l' hiver. Thémistocle fit tenir alors un avis secret à

Xerxès. Les uns disent que voulant, en cas de disgrâce, se ménager un asile auprès de ce prince, il se félicitoit d' avoir détourné les grecs du projet qu' ils avoient eu de brûler le pont. Suivant d' autres, il prévenoit le roi, que s' il ne hâtoit son départ, les grecs lui fermeroient le chemin de l' Asie. Quoi qu' il en soit, quelques jours après la bataille, le roi prit le chemin de la Thessalie, où Mardonius mit en quartier d' hiver les 300000 hommes qu' il avoit demandés et choisis dans toute l' armée : de là continuant sa route, il arriva sur les bords de l' Hellespont, avec un très-petit nombre de troupes ; le reste, faute de vivres, avoit péri par les maladies, ou s' étoit dispersé dans la Macédoine et dans la Thrace. Pour comble d' infortune, le pont ne subsistoit plus ; la tempête l' avoit détruit. Le roi se jeta dans un bateau, passa la mer en fugitif, environ six mois après l' avoir traversée en conquérant, et se rendit en Phrygie, pour y bâtir des palais superbes qu' il eut l' attention de fortifier. Après la bataille, le premier soin des vainqueurs fut d' envoyer à Delphes les prémices des dépouilles qu' ils se partagèrent ;

p149

ensuite les généraux allèrent à l' isthme de Corinthe ; et, suivant un usage respectable par son ancienneté, plus respectable encore par l' émulation qu' il inspire, ils s' assemblèrent auprès de l' autel de Neptune, pour décerner des couronnes à ceux d' entre eux qui avoient le plus contribué à la victoire. Le jugement ne fut pas prononcé ; chacun des chefs s' étoit adjugé le premier prix, en même temps que la plupart avoient accordé le second à Thémistocle. Quoiqu' on ne pût en conséquence lui disputer le premier dans l' opinion publique, il voulut en obtenir un effectif de la part des spartiates : ils le reçurent à Lacédémone, avec cette haute considération qu' ils méritoient eux-mêmes, et l' associèrent aux honneurs qu' ils décernoient à Eurybiade. Une couronne d' olivier fut la récompense de l' un et de l' autre. à son départ, on le combla de nouveaux éloges ; on lui fit présent du plus beau char qu' on put trouver à Lacédémone ; et par une distinction aussi

nouvelle qu' éclatante, 300 jeunes cavaliers tirés des premières familles de Sparte, eurent ordre de l' accompagner jusqu' aux frontières de la Laconie. Cependant Mardonius se dispoit à terminer une guerre si honteuse pour la Perse : il ajoutoit de nouvelles troupes à celles que Xerxès lui avoit laissées, sans s' appercevoir que c' étoit les affoiblir, que de les augmenter ; il sollicitoit out-à-tour les oracles de la Grèce ; il envoyoit des défis aux peuples alliés, et leur proposoit pour champ de bataille, les plaines de la Béotie ou celles de la Thessalie : enfin, il résolut de détacher les athéniens de la ligue, et fit partir pour Athènes Alexandre, roi de Macédoine, qui leur étoit uni par les liens de l' hospitalité. Ce prince admis à l' assemblée du peuple, en même temps

p150

que les ambassadeurs de Lacédémone, chargés de rompre cette négociation, parla de cette manière : " voici ce que dit Mardonius : j' ai reçu un ordre du roi, conçu en ces termes : j' oublie les offenses des athéniens. Mardonius, exécutez mes volontés ; rendez à ce peuple ses terres ; donnez-lui en d' autres, s' il en desire ; conservez-lui ses lois, et rétablissez les temples que j' ai brûlés. J' ai cru devoir vous instruire des intentions de mon maître ; et j' ajoute : c' est une folie de votre part de vouloir résister aux perses ; c' en est une plus grande de prétendre leur résister long-temps. Quand même, contre toute espérance, vous remporteriez la victoire, une autre armée vous l' arracheroit bientôt des mains. Ne courez donc point à votre perte ; et qu' un traité de paix dicté par la bonne-foi, mette à couvert votre honneur et votre liberté. " Alexandre, après avoir rapporté ces paroles, tâcha de convaincre les athéniens qu' ils n' étoient pas en état de lutter contre la puissance des perses, et les conjura de préférer l' amitié de Xerxès à tout autre intérêt. " n' écoutez pas les perfides conseils d' Alexandre, s' écrièrent alors les députés de Lacédémone. C' est un tyran qui sert un autre tyran : il a, par un indigne artifice, altéré les instructions de Mardonius. Les offres qu' il vous fait de sa

part, sont trop séduisantes pour n' être pas suspectes. Vous ne pouvez les accepter, sans fouler aux pieds les lois de la justice et de l' honneur. N' est-ce pas vous qui avez allumé cette guerre ? Et faudra-t-il que ces athéniens qui, dans tous les temps, ont été les plus zélés défenseurs de la liberté, soient les premiers auteurs de notre servitude ? Lacédémone qui vous fait ces représentations par notre bouche, est touchée du funeste état où vous réduisent vos maisons détruites, et vos campagnes

p151

ravagées : elle vous propose en son nom, et au nom de ses alliés, de garder en dépôt, pendant le reste de la guerre, vos femmes, vos enfans et vos esclaves. "

les athéniens mirent l' affaire en délibération ; et, suivant l' avis d' Aristide, il fut résolu de répondre au roi de Macédoine, qu' il auroit pu se dispenser de les avertir que leurs forces étoient inférieures à celles de l' ennemi ; qu' ils n' en étoient pas moins disposés à opposer la plus vigoureuse résistance à ces barbares ; qu' ils lui conseilloyent, s' il avoit à l' avenir de pareilles lâchetés à leur proposer, de ne pas paroître en leur présence, et de ne pas les exposer à violer en sa personne les droits de l' hospitalité et de l' amitié.

Il fut décidé qu' on répondroit aux lacédémoniens, que si Sparte avoit mieux connu les athéniens, elle ne les auroit pas crus capables d' une trahison, ni tâché de les retenir dans son alliance par des vues d' intérêt ; qu' ils pourvoiroient comme ils pourroient aux besoins de leurs familles, et qu' ils remercioient les alliés de leurs offres généreuses ; qu' ils étoient attachés à la ligue par des liens sacrés et indissolubles ; que l' unique grâce qu' ils demandoient aux alliés, c' étoit de leur envoyer au plus tôt du secours, parce qu' il étoit temps de marcher en Béotie, et d' empêcher les perses de pénétrer une seconde fois dans l' Attique.

Les ambassadeurs étant rentrés, Aristide fit lire les décrets en leur présence ; et soudain élevant la voix : " députés lacédémoniens, dit-il, apprenez

à Sparte que tout l' or qui circule sur la terre,
ou qui est encore caché dans ses entrailles, n' est
rien à nos yeux, au prix de notre liberté. Et vous,
Alexandre, en s' adressant à ce prince, et lui
montrant le soleil : dites à Mardonius que tant
que cet astre suivra la

p152

route qui lui est prescrite, les athéniens
poursuivront sur le roi de Perse la vengeance
qu' exigent leurs campagnes désolées, et leurs
temples réduits en cendres. " pour rendre cet
engagement encore plus solennel, il fit sur le
champ passer un décret, par lequel les prêtres
dévoueroient aux dieux infernaux tous ceux qui
auroient des intelligences avec les perses, et
qui se détacheroient de la confédération des grecs.
Mardonius instruit de la résolution des athéniens,
fit marcher aussitôt ses troupes en Béotie, et
de là fondit sur l' Attique, dont les habitans
s' étoient une seconde fois réfugiés dans l' île de
Salamine. Il fut si flatté de s' être emparé d' un
pays désert, que par des signaux placés de distance
en distance, soit dans les îles, soit dans le
continent, il en avertit Xerxès qui étoit encore
à Sardes en Lydie : il en voulut profiter aussi,
pour entamer une nouvelle négociation avec les
athéniens ; mais il reçut la même réponse ; et
Lycidas, un des sénateurs, qui avoit proposé
d' écouter les offres du général persan, fut lapidé
avec ses enfans et sa femme.

Cependant les alliés, au lieu d' envoyer une
armée dans l' Attique, comme ils en étoient
convenus, se fortifioient à l' isthme de Corinthe,
et ne paroisoient attentifs qu' à la défense du
Péloponèse. Les athéniens alarmés de ce projet,
envoyèrent des ambassadeurs à Lacédémone où l' on
célébroit des fêtes qui devoient durer plusieurs
jours : ils firent entendre leurs plaintes. On
différoit de jour en jour d' y répondre. Offensés
enfin d' une inaction et d' un silence qui ne les
mettoient que trop en droit de soupçonner une
perfidie, ils se présentèrent pour la dernière
fois aux éphores, et leur déclarèrent qu' Athènes
trahie par les lacédémoniens, et abandonnée des
autres alliés, étoit résolue

de tourner ses armes contre eux, en faisant sa
paix avec les perses.

Les éphores répondirent que la nuit précédente
ils avoient fait partir, sous la conduite de
Pausanias, tuteur du jeune roi Plistarque,
5000 spartiates, et 35000 esclaves ou hilotes
armés à la légère. Ces troupes bientôt augmentées
de 5000 lacédémoniens, s' étant jointes avec celles
des villes confédérées, partirent d' éléusis, et
se rendirent en Béotie, où Mardonius venoit de
ramener son armée.

Il avoit sagement évité de combattre dans l' Attique.
Comme ce pays est entrecoupé de hauteurs et de
défilés, il n' auroit pu ni développer sa cavalerie
dans le combat, ni assurer sa retraite dans un
revers. La Béotie, au contraire, offroit de
grandes plaines, un pays fertile, quantité de
villes prêtes à recueillir les débris de son armée :
car, à l' exception de ceux de Platée et de
Thespies, tous les peuples de ces cantons
s' étoient déclarés pour les perses.

Mardonius établit son camp dans la plaine de
Thèbes, le long du fleuve Asopus dont il occupoit
la rive gauche, jusqu' aux frontières du pays des
platéens. Pour renfermer ses bagages, et pour se
ménager un asyle, il faisoit entourer d' un fossé
profond, ainsi que de murailles et de tours
construites en bois, un espace de dix stades en
tout sens. Les grecs étoient en face, au pied
et sur le penchant du mont Cithéron. Aristide
commandoit les athéniens ; Pausanias, toute
l' armée.

Ce fut là que les généraux dressèrent la formule
d' un serment que les soldats se hâtèrent de prononcer.

Le voici : " je ne préférerai point la vie à la
liberté ; je n' abandonnerai mes

chefs, ni pendant leur vie, ni après leur mort ;
je donnerai les honneurs de la sépulture à ceux
des alliés qui périront dans la bataille : après
la victoire, je ne renverserai aucune des villes
qui auront combattu pour la Grèce, et je décimerai

toutes celles qui se seront jointes à l' ennemi :
loin de rétablir les temples qu' il a brûlés ou
détruits, je veux que leurs ruines subsistent,
pour rappeler sans cesse à nos neveux la fureur
impie des barbares. "

une anecdote rapportée par un auteur presque
contemporain, nous met en état de juger de l' idée
que la plupart des perses avoient de leur général.
Mardonius soupoit chez un particulier de Thèbes,
avec cinquante de ses officiers généraux, autant
de thébains, et Thersandre, un des principaux
citoyens d' Orchomène. à la fin du repas, la
confiance se trouvant établie entre les convives
des deux nations, un perse placé auprès de
Thersandre, lui dit : " cette table, garant de
notre foi, ces libations que nous avons faites
ensemble en l' honneur des dieux, m' inspirent un
secret intérêt pour vous. Il est temps de songer
à votre sûreté. Vous voyez ces perses qui se
livrent à leurs transports ; vous avez vu cette
armée que nous avons laissée sur les bords du
fleuve ; hélas ! Vous n' en verrez bientôt que
les foibles restes. " il pleuroit en disant ces
mots. Thersandre surpris, lui demanda s' il avoit
communiqué ses craintes à Mardonius, ou à ceux
qu' il honoroit de sa confiance. " mon cher hôte,
répondit l' étranger, l' homme ne peut éviter sa
destinée. Quantité de perses ont prévu comme moi,
celle dont ils sont menacés ; et nous nous laissons
tous ensemble entraîner par la fatalité. Le plus
grand malheur des hommes, c' est que les plus
sages d' entre eux sont toujours ceux qui ont le
moins de crédit. " l' auteur que j' ai cité, tenoit
ce fait de Thersandre lui-même.

p155

Mardonius voyant que les grecs s' obstinoient à
garder leurs hauteurs, envoya contre eux toute
sa cavalerie, commandée par Masistius, qui
jouissoit de la plus haute faveur auprès de Xerxès,
et de la plus grande considération à l' armée.
Les perses, après avoir insulté les grecs par
des reproches de lâcheté, tombèrent sur les
mégariens qui campoient dans un terrain plus
uni, et qui, avec le secours de 300 athéniens,
firent une assez longue résistance. La mort de

Masistius les sauva d' une défaite entière, et termina le combat. Cette perte fut un sujet de deuil pour l' armée persanne, un sujet de triomphe pour les grecs, qui virent passer dans tous les rangs, le corps de Masistius qu' ils avoient enlevé à l' ennemi.

Malgré cet avantage, la difficulté de se procurer de l' eau, en présence d' un ennemi qui écartoit à force de traits tous ceux qui vouloient s' approcher du fleuve, les obligea de changer de position : ils défilèrent le long du mont Cithéron, et entrèrent dans le pays des platéens.

Les lacédémoniens s' établirent auprès d' une source abondante, qu' on nomme Gargaphie, et qui devoit suffire aux besoins de l' armée ; les autres alliés furent placés la plupart sur des collines qui sont au pied de la montagne ; quelques-uns dans la plaine ; tous en face de l' Asopus.

Pendant cette distribution de postes, il s' éleva une dispute assez vive entre les athéniens et les tégéates, qui prétendoient également commander l' aîle gauche : les uns et les autres rapportoient leurs titres et les exploits de leurs ancêtres.

Aristide termina ce différend. " nous ne sommes pas ici, dit-il, pour contester avec nos alliés, mais pour combattre nos ennemis. Nous déclarons que ce n' est pas le poste qui donne ou qui ôte la valeur. C' est à vous, lacédémoniens, que nous

p156

nous en rapportons. Quelque rang que vous nous assigniez, nous l' élèverons si haut, qu' il deviendra peut-être le plus honorable de tous. " les lacédémoniens opinèrent par acclamation en faveur des athéniens.

Un danger plus éminent mit la prudence d' Aristide à une plus rude épreuve : il apprit que quelques officiers de ses troupes, appartenant aux premières familles d' Athènes, méditoient une trahison en faveur des perses, et que la conjuration faisoit tous les jours des progrès. Loin de la rendre plus redoutable par des recherches qui l' auroient instruite de ses forces, il se contenta de faire arrêter huit des complices. Les deux plus coupables prirent la fuite. Il dit aux autres, en leur montrant les ennemis : " c' est leur sang qui peut

seul expier votre faute. "

Mardonius n' eut pas plutôt appris que les grecs s' étoient retirés dans le territoire de Platée, que faisant remonter son armée le long du fleuve, il la plaça une seconde fois en présence de l' ennemi. Elle étoit composée de 300000 hommes tirés des nations de l' Asie, et d' environ 50000 béotiens, thessaliens et autres grecs auxiliaires. Celle des confédérés étoit forte d' environ 110000 hommes, dont 69500 n' étoient armés qu' à la légère. On y voyoit 10000 spartiates et lacédémoniens, 8000 athéniens, 5000 corinthiens, 3000 mégariens, et différens petits corps fournis par plusieurs autres peuples ou villes de la Grèce. Il en venoit tous les jours de nouveaux. Les mantinéens et les éléens n' arrivèrent qu' après la bataille. Les armées étoient en présence depuis huit jours, lorsqu' un détachement de la cavalerie persanne ayant passé l' Asopus pendant la nuit, s' empara d' un convoi qui venoit du Péloponèse,

p157

et qui descendoit du Cithéron. Les perses se rendirent maîtres de ce passage, et les grecs ne reçurent plus de provisions.

Les deux jours suivans, le camp de ces derniers fut souvent insulté par la cavalerie ennemie.

Les deux armées n' osoient passer le fleuve : de part et d' autre, le devin, soit de lui-même, soit par des impulsions étrangères, promettoit la victoire à son parti, s' il se tenoit sur la défensive.

Le onzième jour, Mardonius assembla son conseil.

Artabaze, un des premiers officiers de l' armée, proposa de se retirer sous les murs de Thèbes, de ne pas risquer une bataille, mais de corrompre, à force d' argent, les principaux citoyens des villes alliées. Cet avis qui fut embrassé des thébains, eût insensiblement détaché de la confédération la plupart des peuples dont elle étoit composée. D' ailleurs l' armée grecque qui manquoit de vivres, auroit été contrainte, dans quelques jours, de se disperser, ou de combattre dans une plaine ; ce qu' elle avoit évité jusqu' alors.

Mardonius rejeta cette proposition avec mépris. La nuit suivante, un cavalier échappé du camp des

perses, s' étant avancé du côté des athéniens, fit annoncer à leur général qu' il avoit un secret important à lui révéler ; et dès qu' Aristide fut arrivé, cet inconnu lui dit : " Mardonius fatigue inutilement les dieux pour avoir des auspices favorables. Leur silence a retardé jusqu' ici le combat ; mais les devins ne font plus que de vains efforts pour le retenir. Il vous attaquera demain à la pointe du jour. J' espère qu' après votre victoire, vous vous souviendrez que j' ai risqué ma vie pour vous garantir d' une surprise : je suis Alexandre, roi de Macédoine. "

p158

ayant achevé ces mots, il reprit à toute bride le chemin du camp.

Aristide se rendit aussitôt au quartier des lacédémoniens. On y concerta les mesures les plus sages pour repousser l' ennemi ; et Pausanias ouvrit un avis qu' Aristide n' osoit proposer lui-même : c' étoit d' opposer les athéniens aux perses, et les lacédémoniens aux grecs auxiliaires de Xerxès. Par-là, disoit-il, nous aurons les uns et les autres à combattre des troupes qui ont déjà éprouvé notre valeur. Cette résolution prise, les athéniens, dès la pointe du jour, passèrent à l' aîle droite, et les lacédémoniens à la gauche. Mardonius pénétrant leurs desseins, fit passer aussitôt les perses à sa droite, et ne prit le parti de les ramener à leur ancien poste, que lorsqu' il vit les ennemis rétablir leur premier ordre de bataille.

Ce général ne regardoit les mouvemens des lacédémoniens que comme un aveu de leur lâcheté.

Dans l' ivresse de son orgueil, il leur reprochoit leur réputation, et leur faisoit des défis insultans. Un héraut envoyé de sa part à Pausanias, lui proposa de terminer le différend de la Perse et de la Grèce, par un combat entre un certain nombre de spartiates et de perses. Comme il ne reçut aucune réponse, il fit marcher toute sa cavalerie. Elle inquiéta l' armée des grecs pendant tout le reste du jour, et parvint même à combler la fontaine de Gargaphie.

Privés de cette unique ressource, les grecs résolurent de transporter leur camp un peu plus

loin, et dans une île formée par deux branches de l' Asopus, dont l' une s' appelle Péroé ; delà ils devoient envoyer au passage du mont Cithéron, la moitié de leurs troupes, pour en chasser les perses qui interceptoient les convois.

p159

Le camp fut levé pendant la nuit, avec la confusion qu' on devoit attendre de tant de nations indépendantes, refroidies par leur inaction, alarmées ensuite de leurs fréquentes retraites, ainsi que de la disette des vivres. Quelques-unes se rendirent dans l' endroit assigné ; d' autres égarées par leurs guides, ou par une terreur panique, se réfugièrent auprès de la ville de Platée. Le départ des lacédémoniens et des athéniens fut retardé jusqu' au lever de l' aurore. Ces derniers prirent le chemin de la plaine ; les lacédémoniens suivis de 3000 tégéates, défilèrent au pied du Cithéron. Parvenus au temple de Cérès, éloigné de dix stades tant de leur première position, que de la ville de Platée, ils s' arrêtèrent pour attendre un de leurs corps qui avoit long-temps refusé d' abandonner son poste ; et ce fut là que les atteignit la cavalerie persanne, détachée par Mardonius pour suspendre leur marche. " les voilà, s' écrioit alors ce général au milieu de ses officiers ; les voilà ces lacédémoniens intrépides, qui, disoit-on, ne se retirent jamais en présence de l' ennemi : nation vile, qui ne se distingue des autres grecs, que par un excès de lâcheté, et qui va bientôt subir la juste peine qu' elle mérite. "

il se met ensuite à la tête de la nation guerrière des perses et de ses meilleures troupes ; il passe le fleuve, et s' avance à grands pas dans la plaine. Les autres peuples de l' orient le suivent en tumulte, et en poussant des cris. Dans le même instant, son aîle droite composée des grecs auxiliaires, attaque les athéniens, et les empêche de donner du secours aux lacédémoniens. Pausanias ayant rangé ses troupes dans un terrain en pente et inégal, auprès d' un petit ruisseau et de l' enceinte consacrée

p160

à Cérès, les laissa long-temps exposées aux traits et aux flèches, sans qu'elles osassent se défendre. Les entrailles des victimes n'annonçoient que des évènements sinistres. Cette malheureuse superstition fit périr quantité de leurs soldats, qui regrettèrent moins la vie qu'une mort inutile à la Grèce. à la fin les tégéates, ne pouvant plus supporter l'ardeur qui les animoit, se mirent en mouvement, et furent bientôt soutenus par les spartiates qui venoient d'obtenir ou de se ménager des auspices favorables.

à leur approche, les perses jettent leurs arcs, serrent leurs rangs, se couvrent de leurs boucliers, et forment une masse dont la pesanteur et l'impulsion arrêtent et repoussent la fureur de l'ennemi. En vain leurs boucliers construits d'une matière fragile, volent en éclats ; ils brisent les lances dont on veut les percer, et suppléent par un courage féroce, au défaut de leurs armes. Mardonius à la tête de 1000 soldats d'élite, balança long-temps la victoire ; mais bientôt il tombe, atteint d'un coup mortel. Ceux qui l'entourent veulent venger sa mort, et sont immolés autour de lui. Dès ce moment, les perses sont ébranlés, renversés, réduits à prendre la fuite. La cavalerie persane arrêta pendant quelque temps le vainqueur, mais ne l'empêcha pas d'arriver au pied du retranchement que les perses avoient élevé auprès de l'Asopus, et qui reçut les débris de leur armée.

Les athéniens avoient obtenu le même succès à l'aîle gauche : ils avoient éprouvé une résistance très forte de la part des béotiens, très foible de la part des autres alliés de Xerxès, blessés sans doute des hauteurs de Mardonius, et de son obstination à donner la bataille dans un lieu si désavantageux.

p161

Les béotiens, dans leur fuite, entraînaient toute la droite des perses.

Aristide, loin de les poursuivre, vint aussitôt rejoindre les lacédémoniens, qui, peu versés encore dans l'art de conduire les sièges, attaquoient vainement l'enceinte où les perses

étoient renfermés. L' arrivée des athéniens et des autres troupes confédérées n' épouvanta point les assiégés ; ils repousoient avec fureur tous ceux qui se présentoient à l' assaut ; mais à la fin, les athéniens ayant forcé le retranchement, et détruit une partie du mur, les grecs se précipitèrent dans le camp, et les perses se laissèrent égorger comme des victimes.

Dès le commencement de la bataille, Artabaze qui avoit à ses ordres un corps de 40000 hommes, mais qui depuis long-temps étoit secrètement aigri du choix que Xerxès avoit fait de Mardonius pour commander l' armée, s' étoit avancé, plutôt pour être spectateur du combat, que pour en assurer le succès : dès qu' il vit plier le corps de Mardonius, il enjoignit à ses troupes de le suivre ; il prit, en fuyant, le chemin de la Phocide, traversa la mer à Byzance, et se rendit en Asie où on lui fit peut-être un mérite d' avoir sauvé une partie de l' armée. Tout le reste, à l' exception d' environ 3000 hommes, périt dans le retranchement ou dans la bataille.

Les nations qui se distinguèrent dans cette journée, furent d' un côté les perses et les saces ; de l' autre les lacédémoniens, les athéniens et ceux de Tégée. Les vainqueurs donnèrent des éloges à la valeur de Mardonius, à celle de l' athénien Sophanès, à celle de quatre spartiates, à la tête desquels on doit placer Aristodème, qui voulut en cette occasion effacer la honte de n' avoir pas péri au pas des Thermopyles. Les lacédémoniens ne rendirent aucun honneur à sa cendre : ils disoient que, résolu

p162

de mourir plutôt que de vaincre, il avoit abandonné son rang pendant le combat, et montré un courage de désespoir, et non de vertu.

Cependant les lacédémoniens et les athéniens aspiroient également au prix de la valeur ; les premiers, parce qu' ils avoient battu les meilleures troupes de Mardonius ; les seconds, parce qu' ils les avoient forcées dans leurs retranchemens : les uns et les autres soutenoient leurs prétentions, avec une hauteur qui ne leur permettoit plus d' y renoncer. Les esprits s' aigrissoient ; les deux

camps retentissoient de menaces ; et l' on en seroit venu aux mains, sans la prudence d' Aristide, qui fit consentir les athéniens à s' en rapporter au jugement des alliés. Alors Théogiton de Mégare proposa aux deux nations rivales de renoncer au prix, et de l' adjuger à quelque autre peuple. Cléocrite de Corinthe nomma les platéens, et tous les suffrages se réunirent en leur faveur. La terre étoit couverte des riches dépouilles des perses : l' or et l' argent brilloient dans leurs tentes. Pausanias fit garder le butin par les hilotes : on en réserva la dixième partie pour le temple de Delphes, une grande partie encore pour des monumens en l' honneur des dieux. Les vainqueurs se partagèrent le reste, et portèrent chez eux le premier germe de la corruption. Tous les genres d' honneur furent accordés à ceux qui étoient morts les armes à la main. Chaque nation éleva un tombeau à ses guerriers ; et dans une assemblée des généraux, Aristide fit passer ce décret : " que tous les ans les peuples de la Grèce enverroient des députés à Platée, pour y renouveler, par des sacrifices augustes, la mémoire de ceux qui avoient perdu la

p163

vie dans le combat ; que de 5 ans en 5 ans, on y célébreroit des jeux solennels, qui seroient nommés les fêtes de la liberté ; et que les platéens n' ayant désormais d' autres soins que de faire des vœux pour le salut de la Grèce, seroient regardés comme une nation inviolable, et consacrée à la divinité. "

onze jours après la bataille, les vainqueurs marchèrent à Thèbes : ils demandoient aux habitans de leur livrer ceux des citoyens qui les avoient engagés à se soumettre aux mèdes. Sur le refus des thébains, la ville fut assiégée ; elle couroit risque d' être détruite, si l' un des principaux coupables n' eût été d' avis de se remettre avec ceux de sa faction entre les mains des alliés. Ils se flattoient de pouvoir racheter leur vie par le sacrifice des sommes qu' ils avoient reçues de Mardonius ; mais Pausanias, insensible à leurs offres, les fit condamner au dernier supplice.

La bataille de Platée fut donnée le 3 du mois boédromion, dans la seconde année de la soixante-quinzième olympiade. Le même jour la flotte des grecs, commandée par Leutychidas, roi de Lacédémone, et par Xanthippe l'athénien, remporta une victoire signalée sur les perses, auprès du promontoire de Mycale en Ionie ; les peuples de ce canton qui l'avoient appelée à leur secours, s'engagèrent, après le combat, dans la confédération générale.

Telle fut la fin de la guerre de Xerxès, plus connue sous le nom de guerre médique : elle avoit duré deux ans ; et jamais peut-être dans un si court intervalle de temps, il ne s'est passé de si grandes choses, et jamais aussi de tels évènements n'ont

p164

opéré de si rapides révolutions dans les idées, dans les intérêts, et dans les gouvernemens des peuples. Ils produisirent sur les lacédémoniens et sur les athéniens, des effets différens, suivant la diversité de leurs caractères et de leurs institutions. Les premiers ne cherchèrent qu'à se reposer de leurs succès, et laissèrent à peine échapper quelques traits de jalousie contre les athéniens. Ces derniers se livrèrent tout-à-coup à l'ambition la plus effrénée, et se proposèrent à-la-fois de dépouiller les lacédémoniens de la prééminence qu'ils avoient dans la Grèce, et de protéger contre les perses les ioniens qui venoient de recouvrer leur liberté.

Les peuples respiroient enfin : les athéniens se rétablissoient au milieu des débris de leur ville infortunée ; ils en relevoient les murailles, malgré les plaintes des alliés, qui commençoient à redouter la gloire de ce peuple, malgré les représentations des lacédémoniens, dont l'avis étoit de démanteler les places de la Grèce situées hors du Péloponèse, afin que dans une nouvelle invasion, elles ne servissent pas de retraite aux perses. Thémistocle avoit su détourner adroitement l'orage qui, dans cette occasion, menaçoit les athéniens. Il les avoit engagés de plus à former au Pirée un port entouré d'une enceinte redoutable, à construire tous les ans un certain nombre de

galères, à promettre des immunités aux étrangers, et sur-tout aux ouvriers qui viendroient s' établir dans leur ville.

Dans le même temps, les alliés se préparoient à délivrer les villes grecques où les perses avoient laissé des garnisons. Une flotte nombreuse, sous les ordres de Pausanias et d' Aristide, obligea l' ennemi d' abandonner l' île de Chypre, et la ville de Byzance, située sur l' Hellespont. Ces succès

p165

achevèrent de perdre Pausanias, désormais incapable de soutenir le poids de sa gloire.

Ce n' étoit plus ce spartiate rigide, qui, dans les champs de Platée, insultoit au faste et à la servitude des mèdes ; c' étoit un satrape entièrement subjugué par les moeurs des peuples vaincus, et sans cesse entouré de satellites étrangers qui le rendoient inaccessible. Les alliés, qui n' en obtenoient que des réponses dures et humiliantes, que des ordres impérieux et sanguinaires, se révoltèrent enfin contre une tyrannie, devenue encore plus odieuse par la conduite d' Aristide : ce dernier employoit, pour se concilier les esprits, les armes les plus fortes, la douceur et la justice. Aussi vit-on les peuples confédérés proposer aux athéniens de combattre sous leurs ordres.

Les lacédémoniens instruits de cette défection, rappelèrent aussitôt Pausanias, accusé de vexation envers les alliés, soupçonné d' intelligence avec les perses. On eut alors des preuves de ses vexations, et on lui ôta le commandement de l' armée ; on en eut, quelque temps après, de sa trahison, et on lui ôta la vie. Quelque éclatante que fût cette punition, elle ne ramena point les alliés : ils refusèrent d' obéir au spartiate Dorcis, qui remplaça Pausanias ; et ce général s' étant retiré, les lacédémoniens délibérèrent sur le parti qu' ils devoient prendre.

Le droit qu' ils avoient de commander les armées combinées des grecs, étoit fondé sur les titres les plus respectables. Tous les peuples de la Grèce, sans en excepter les athéniens, l' avoient reconnu jusqu' alors. Sparte en avoit fait usage,

p166

non pour augmenter ses domaines, mais pour détruire par-tout la tyrannie. La sagesse de ses lois la rendoit souvent l' arbitre des peuples de la Grèce ; et l' équité de ses décisions en avoit rangé plusieurs au nombre de ses alliés. Et quel moment encore choissoit-on pour la dépouiller de sa prérogative ?

Celui où, sous la conduite de ses généraux, les grecs avoient remporté les plus brillantes victoires.

Ces raisons discutées parmi les spartiates, les remplissoient d' indignation et de fureur. On menaçoit les alliés ; on méditoit une invasion dans l' Attique, lorsqu' un sénateur nommé Hétaemaridas, osa représenter aux guerriers dont il étoit entouré, que leurs généraux, après les plus glorieux succès, ne rapportoient dans leur patrie que des germes de corruption ; que l' exemple de Pausanias devoit les faire trembler sur le choix de ses successeurs, et qu' il étoit avantageux à la république de céder aux athéniens l' empire de la mer, et le soin de continuer la guerre contre les perses.

Ce discours surprit, et calma soudain les esprits.

On vit la nation la plus valeureuse de l' univers préférer ses vertus à sa vengeance, et déposer sa jalousie à la voix de la raison. Le génie de Lycurgue dominoit encore à Sparte. Jamais peut-être elle ne montra plus de courage et de grandeur. Les athéniens qui, loin de s' attendre à ce sacrifice, s' étoient préparés à l' obtenir par la voie des armes, admirèrent une modération qu' ils étoient incapables d' imiter ; et tandis qu' une nation rivale se dépouilloit d' une partie de sa puissance, ils n' en étoient que plus empressés à se faire assurer par les alliés, le droit honorable de commander les armées navales de la Grèce.

p167

Ce nouveau système de confédération devoit être justifié par de nouvelles entreprises, et fit éclore de nouveaux projets. On commença par régler les contributions nécessaires pour continuer la guerre contre les perses. Toutes les nations mirent leurs intérêts entre les mains d' Aristide : il parcourut le continent et les îles, s' instruisit du produit des terres, et fit voir dans ses opérations tant d' intelligence et d' équité, que les contribuables

mêmes le regardèrent comme leur bienfaiteur. Dès qu'elles furent terminées, on résolut d'attaquer les perses.

Les lacédémoniens ne participèrent point à cette délibération : ils ne respiroient alors que la paix, les athéniens que la guerre. Cette opposition de vues avoit éclaté plus d'une fois. Après la bataille de Mycale, ceux du Péloponèse, ayant les lacédémoniens à leur tête, vouloient transporter les peuples de l'Ionie dans le continent de la Grèce, et leur donner les places maritimes que possédoient les nations qui s'étoient alliées aux perses. Par ces transmigrations, la Grèce eût été délivrée du soin de protéger les ioniens, et l'on éloignoit une rupture certaine entre l'Asie et l'Europe. Mais les athéniens rejetèrent cet avis, sous prétexte que le sort de leurs colonies ne devoit pas dépendre des alliés. Il falloit du moins imprimer une sorte de flétrissure sur les peuples grecs qui avoient joint leurs troupes à celles de Xerxès, ou qui étoient restés dans l'inaction. Les lacédémoniens proposèrent de les exclure de l'assemblée des amphictyons : mais Thémistocle, qui vouloit ménager à sa patrie l'alliance des argiens, des thébains et des thessaliens, représenta qu'en écartant de cette assemblée les nations coupables, deux ou trois villes puissantes y disposeroient à leur gré de tous les

p168

suffrages ; il fit tomber la proposition des lacédémoniens, et s'attira leur haine. Il avoit mérité celle des alliés, par les exactions et les violences qu'il exerçoit dans les îles de la mer égée. Une foule de particuliers se plaignoient de ses injustices ; d'autres, des richesses qu'il avoit acquises ; tous du desir extrême qu'il avoit de dominer. L'envie qui recueilloit les moindres de ses actions et de ses paroles, goûtoit le cruel plaisir de répandre des nuages sur sa gloire. Lui-même la voyoit se flétrir de jour en jour ; et pour en soutenir l'éclat, il s'abaissoit à fatiguer le peuple du récit de ses exploits, sans s'apercevoir qu'il est aussi dangereux qu'inutile, de rappeler des services

oubliés : il fit construire auprès de sa maison un temple consacré à Diane auteur des bons conseils. Cette inscription, monument de ceux qu' il avoit donnés aux athéniens pendant la guerre médique, parut un reproche, et par conséquent un outrage fait à la nation. Ses ennemis prévalurent : il fut banni, et se retira dans le Péloponèse ; mais bientôt accusé d' entretenir une correspondance criminelle avec Artaxerxès, successeur de Xerxès, il fut poursuivi de ville en ville, et contraint de se réfugier chez les perses. Ils honorèrent dans leur vainqueur suppliant, des talens qui les avoient humiliés, mais qui n' étoient plus à craindre.

Il mourut plusieurs années après.

Es athéniens s' apperçurent à peine de cette perte : ils possédoient Aristide, et Cimon, fils de Miltiade. Cimon réunissoit à la valeur de son père, la prudence de Thémistocle, et presque toutes les vertus d' Aristide, dont il avoit étudié les exemples, et écouté les leçons. On lui confia le commandement de la flotte grecque : il fit voile vers la Thrace,

p171

s' empara d' une ville où les perses avoient une garnison, détruisit les pirates qui infestoient les mers voisines, et porta la terreur dans quelques îles qui s' étoient séparées de la ligue.

Bientôt il sort du Pirée avec 200 galères, auxquelles les alliés en joignent 100 autres : il oblige par sa présence ou par ses armes, les villes de Carie et de Lycie à se déclarer contre les perses ; et, ayant rencontré à la hauteur de l' île de Chypre la flotte de ces derniers, composée de deux cents vaisseaux, il en coule à fond une partie, et s' empare du reste : le soir même il arrive sur les côtes de Pamphylie, où les perses avoient rassemblé une forte armée ; il débarque ses troupes, attaque l' ennemi, le disperse, et revient avec un nombre prodigieux de prisonniers, et quantité de riches dépouilles destinées à l' embellissement d' Athènes.

La conquête de la presqu' île de Thrace suivit de près cette double victoire ; et d' autres avantages remportés pendant plusieurs années, accrurent successivement la gloire des athéniens, et la

confiance qu' ils avoient en leurs forces.
Celles de leurs alliés s' affoiblissoient dans la même proportion. épuisés par une guerre qui, de jour en jour, leur devenoit plus étrangère, la plupart refusoient d' envoyer leur contingent de troupes et de vaisseaux. Les athéniens employèrent d' abord, pour les y contraindre, les menaces et la violence. Mais Cimon, par des vues plus profondes, leur proposa de garder leurs soldats et leurs matelots, d' augmenter leurs contributions en argent, et d' envoyer leurs galères qu' il feroit monter par des athéniens. Par cette politique adroite il les priva de leur marine ; et les ayant plongés dans un funeste repos, il donna tant de supériorité à sa patrie, qu' elle

p172

cessa d' avoir des égards pour les alliés. Aristide et Cimon en retinrent quelques-uns par des attentions suivies. Athènes, par ses hauteurs, força les autres à se séparer de son alliance, et les punit de leur défection en les asservissant. C' est ainsi qu' elle s' empara des îles de Scyros et de Naxos ; et que l' île de Thasos, après un long siège, fut obligée d' abattre les murs de sa capitale, et de livrer aux vainqueurs ses vaisseaux, ses mines d' or, et le pays qu' elle possédoit dans le continent.

Ces infractions étoient manifestement contraires au traité qu' Aristide avoit fait avec les alliés, et dont les plus horribles sermens devoient garantir l' exécution. Mais Aristide lui-même exhorta les athéniens à détourner sur lui les peines que méritoit leur parjure. Il semble que l' ambition commençoit à corrompre la vertu même.

Athènes étoit alors dans un état de guerre continuel ; et cette guerre avoit deux objets ; l' un, qu' on publioit à haute voix, consistoit à maintenir la liberté des villes de l' Ionie ; l' autre, qu' on craignoit d' avouer, consistoit à la ravir aux peuples de la Grèce.

Les lacédémoniens, réveillés enfin par les plaintes des alliés, avoient résolu, pendant le siège de Thasos, de faire une diversion en Attique ; mais dans le moment de l' exécution, d' affreux tremblemens de terre détruisent Sparte, et font périr sous

ses ruines un nombre considérable d'habitans. Les esclaves se révoltent ; quelques villes de Laconie suivent leur exemple, et les lacédémoniens sont contraints d'implorer le secours de ce peuple dont ils vouloient arrêter les progrès. Un de ses orateurs lui conseilloit de laisser périr

p173

la seule puissance qu' il eût à redouter dans la Grèce ; mais Cimon, convaincu que la rivalité de Sparte étoit plus avantageuse aux athéniens que leurs conquêtes mêmes, sut leur inspirer des sentimens plus généreux. Ils joignirent, à diverses reprises, leurs troupes à celles des lacédémoniens ; et ce service important qui devoit unir les deux nations, fit naître entre elles une haine qui produisit des guerres funestes. Les lacédémoniens crurent s' appercevoir que les généraux d' Athènes entretenoient des intelligences avec les révoltés : ils les prièrent de se retirer sous des prétextes plausibles : mais les athéniens irrités d' un pareil soupçon, rompirent le traité qui les lioit aux lacédémoniens depuis le commencement de la guerre médique, et se hâtèrent d' en conclure un autre avec ceux d' Argos, depuis long-temps ennemis des lacédémoniens.

Sur ces entrefaites, Inarus, fils de Psammétique, ayant fait soulever l' égypte contre Artaxerxès, roi de Perse, sollicita la protection des athéniens. Le desir d' affoiblir les perses, et de se ménager l' alliance des égyptiens, détermina la république encore plus que les offres d' Inarus. Cimon conduisit en égypte la flotte des alliés, composée de deux cents vaisseaux : elle remonta le Nil, et se joignit à celle des égyptiens, qui défirent les perses, et s' emparèrent de Memphis, à l' exception d' un quartier de la ville où s' étoient réfugiés les débris de l' armée persanne. La révolte des égyptiens ne fut étouffée que six ans après : la valeur seule des athéniens et des autres grecs en prolongea la durée. Après la perte d' une bataille, ils se défendirent pendant seize mois, dans une île

p174

formée par deux bras du Nil, et la plupart

périrent les armes à la main. Il faut observer qu' Artaxerxès, pour obliger les troupes à quitter l' égypte, avoit vainement tenté d' engager, à force de présens, les lacédémoniens à faire une irruption dans l' Attique.

Tandis que les athéniens combattoient au loin pour donner un roi à l' égypte, ils attaquoient en Europe ceux de Corinthe et d' épidaure ; ils triomphoient des béotiens et des sicyoniens ; ils dispersoient la flotte du Péloponèse, forçoient les habitans d' égine à livrer leurs vaisseaux, à payer un tribut, à démolir leurs murailles : ils envoyoient des troupes en Thessalie, pour rétablir Oreste sur le trône de ses pères ; ils remuoient sans cesse les peuples de la Grèce par des intrigues sourdes, ou par des entreprises audacieuses ; donnant des secours aux uns ; forçant les autres à leur en fournir ; réunissant à leur domaine les pays qui étoient à leur bienséance ; formant des établissemens dans les pays où le commerce les attiroit ; toujours les armes à la main ; toujours entraînés à de nouvelles expéditions, par une succession rapide de revers et de succès. Des colonies composées quelquefois de 10000 hommes alloient au loin cultiver les terres des vaincus : elles auroient, ainsi que la multiplicité des guerres, dépeuplé l' Attique. Mais les étrangers abordoient en foule dans ce petit pays, attirés par le décret de Thémistocle qui leur accordoit un asyle, et encore plus par le desir de partager la gloire et le fruit de tant de conquêtes. Des généraux habiles et entreprenans ne secondoient que

p175

trop l' ambition effrénée de la république. Tels étoient Myronidès, qui, dans une seule campagne, s' empara de la Phocide, et de presque toute la Béotie ; Tolmidès, qui, vers le même temps, ravagea les côtes du Péloponèse ; Périclès, qui commençoit à jeter les fondemens de sa gloire, et qui profitoit des fréquentes absences de Cimon, pour se rendre maître de l' esprit du peuple. Les athéniens ne faisoient pas alors directement la guerre à Lacédémone ; mais ils exerçoient fréquemment des hostilités contre elle et contre

ses alliés. Un jour ils voulurent, de concert avec les argiens, s'opposer au retour d'un corps de troupes, que des intérêts particuliers avoient attiré du Péloponèse en Béotie. La bataille se donna auprès de la ville de Tanagra. Les athéniens furent battus ; les lacédémoniens continuèrent tranquillement leur marche. Les premiers craignirent alors une rupture ouverte. Dans ces occasions, la république rougissoit de ses injustices ; et ceux qui la gouvernoient, déposoit leur rivalité. Tous les yeux se tournoient vers Cimon qu' ils avoient exilé quelques années auparavant. Périclès, qui l'avoit fait bannir, se chargea de proposer le décret qui ordonnoit son rappel. Ce grand homme honoré de l'estime des spartiates, et assuré de la confiance des athéniens, employa tous ses soins pour les ramener à des vues pacifiques, et les engagea du moins à signer une trêve de cinq ans. Mais comme les athéniens ne pouvoient plus supporter le repos, il se hâta de les mener en Chypre ; il y remporta de si grands avantages sur les perses, qu' il contraignit Artaxerxès à demander la paix en suppliant.

p176

Les conditions en furent humiliantes pour le grand roi. Lui-même n'en eût pas dicté d'autres à une peuplade de brigands qui auroient infesté les frontières de son royaume. Il reconnut l'indépendance des villes grecques de l'Ionie.

On stipula que ses vaisseaux de guerre ne pourroient entrer dans les mers de la Grèce, ni ses troupes de terre approcher des côtes, qu'à une distance de trois jours de marche. Les athéniens, de leur côté, jurèrent de respecter les états d' Artaxerxès.

Telles furent les lois qu' une ville de la Grèce imposoit au plus grand empire du monde. Trente ans auparavant, la résolution qu' elle prit de résister à cette puissance, fut regardée comme un coup de désespoir, et le succès comme un prodige. Cimon ne jouit pas long-temps de a gloire : il finit ses jours en Chypre. Sa mort fut le terme des prospérités des athéniens : elle le seroit de cette partie de leur hisoire, si je n' avois à recueillir quelques traits qui

servent à caractériser le siècle où il a vécu. Lorsque les perses parurent dans la Grèce, deux sortes de crainte engagèrent les athéniens à leur opposer une vigoureuse résistance. La crainte de l' esclavage, qui, dans une nation libre, a toujours produit plus de vertus que les principes de l' institution ; et la crainte de l' opinion publique, qui, chez toutes les nations, supplée souvent aux vertus. La première agissoit d' autant plus sur les athéniens, qu' ils commençoient à jouir de cette liberté qui leur avoit coûté deux siècles de dissensions. Ils devoient la seconde à leur éducation et à une longue habitude. Il régnoit alors dans les ames cette pudeur qui rougit de la licence, ainsi que de la lâcheté ; qui fait que chaque citoyen se renferme dans les bornes de son état ou de ses

p177

talens ; qui fait aussi que la loi devient un frein pour l' homme puissant ; la pratique des devoirs, une ressource pour l' homme foible ; et l' estime de ses semblables, un besoin pour tous. On fuyoit les emplois, parce qu' on en étoit digne ; on n' osoit aspirer aux distinctions, parce que la considération publique suffisoit pour payer les services rendus à l' état. Jamais on n' a fait de si grandes choses que dans ce siècle ; jamais on n' a été plus éloigné de penser que la gloire dût en rejaillir sur quelques citoyens. On éleva des statues en l' honneur de Solon, d' Harmodius et d' Aristogiton ; mais ce ne fut qu' après leur mort. Aristide et Thémistocle sauvèrent la république, qui ne leur décerna pas même une couronne de laurier. Miltiade, après la bataille de Marathon, sollicita cet honneur dans l' assemblée du peuple. Un homme se leva, et lui dit : " Miltiade, quand vous repousserez tout seul les barbares, vous aurez tout seul une couronne. " peu de temps après, des troupes athéniennes, sous la conduite de Cimon, remportèrent de grands avantages dans la Thrace. à leur retour, elles demandèrent une récompense. Dans les inscriptions qui furent gravées, on fit l' éloge des troupes, et l' on ne cita personne en particulier.

Comme chaque citoyen pouvoit être utile, et n' étoit pas à chaque instant humilié par des préférences injustes, ils savoient tous qu' ils pourroient acquérir une considération personnelle ; et comme les moeurs étoient simples et pures, ils avoient en général cette indépendance et cette dignité qu' on ne perd que par la multiplicité des besoins et des intérêts.

Je ne citerai point, à l' avantage de ce siècle, l' hommage éclatant que les athéniens rendirent à la probité d' Aristide :

p178

ce fut à la représentation d' une pièce d' Eschyle. L' acteur ayant dit qu' Amphiaraüs étoit moins jaloux de paroître homme de bien, que de l' être en effet ; tous les yeux se tournèrent rapidement vers Aristide. Une nation corrompue pourroit faire une pareille application : mais les athéniens eurent toujours plus de déférence pour les avis d' Aristide, que pour ceux de Thémistocle ; et c' est ce qu' on ne verroit pas dans une nation corrompue.

Après leurs succès contre les perses, l' orgueil que donne la victoire se joignit dans leurs coeurs aux vertus qui l' avoient procurée ; et cet orgueil étoit d' autant plus légitime, que jamais on ne combattit pour une cause plus juste et plus importante.

Lorsqu' une nation pauvre et vertueuse parvient tout-à-coup à une certaine élévation, il arrive de deux choses l' une ; ou que pour conserver sa constitution, elle renonce à toute idée d' agrandissement ; et alors elle jouit en paix de sa propre estime, et du respect des autres peuples ; c' est ce qui arriva aux lacédémoniens : ou qu' elle veut, à quelque prix que ce soit, accroître sa puissance ; et alors elle devient injuste et oppressive : c' est ce qu' éprouvèrent les athéniens.

Thémistocle les égara dans la route où il les conduisit. Les autres chefs, loin de modérer leur ardeur, ne parurent attentifs qu' à l' enflammer. Lors de la seconde invasion des perses, Miltiade proposa de les combattre en rase campagne. Ce projet étoit digne du vainqueur de Marathon.

Celui de Thémistocle fut plus hardi peut-être :
il osa conseiller aux athéniens de confier leur
destinée au hasard d' une bataille navale. De
puissantes raisons s' élevoient contre ce plan de
défense. Les athéniens

p179

savoient à peine alors gouverner leurs foibles
navires : ils n' étoient point exercés aux combats
de mer. On ne pouvoit pas prévoir que Xerxès
attaqueroit les grecs dans un détroit. Enfin,
Thémistocle devoit-il se flatter, comme il
l' assurait, qu' à tout évènement il s' ouvrirait
un passage à travers la flotte ennemie, et
transporterait le peuple d' Athènes dans un
pays éloigné ? Quoi qu' il en soit, le succès
justifia ses vues.

Mais si l' établissement de la marine fut le salut
d' Athènes, elle devint bientôt l' instrument de
son ambition et de sa perte. Thémistocle qui
vouloit rendre sa nation la plus puissante de la
Grèce, pour en être le premier citoyen, fit
creuser un nouveau port, construire un plus grand
nombre de galères, descendre sur ses flottes les
soldats, les ouvriers, les laboureurs, et
cette multitude d' étrangers qu' il avoit attirés
de tous côtés. Après avoir conseillé d' épargner
les peuples du continent, qui s' étoient unis à
Xerxès, il attaqua sans ménagement les îles
qui avoient été forcées de céder aux perses :
il ravisoit leurs trésors ; et de retour dans
sa patrie, il en achetoit des partisans qu' il
retenoit et révoltoit par son faste. Cimon et
les autres généraux, enrichis par la même voie,
étalèrent une magnificence inconnue jusqu' alors :
ils n' avoient plus d' autre objet, à l' exemple de
Thémistocle, que de concourir à l' agrandissement
de la république. Cette idée dominoit dans tous
les esprits.

Le peuple, enorgueilli de voir ses généraux mettre
à ses pieds les dépouilles et les soumissions
volontaires ou forcées des villes réunies à son
domaine, se répandoit avec impétuosité sur
toutes les mers, et paroisoit sur tous les
rivages ; il multiplioit des conquêtes qui
altéroient insensiblement le caractère de la

valeur nationale. En effet, ces braves soldats

p180

qui avoient affronté la mort dans les champs de Marathon et de Platée, servilement employés aux opérations de la manoeuvre, ne s'exerçoient, le plus souvent, qu'à tenter des descentes avec précaution, qu'à surprendre des villes sans défense, qu'à ravager des terres abandonnées ; espèce de guerre qui apprend à calculer ses forces, à n'approcher de l'ennemi qu'en tremblant, à prendre la fuite sans en rougir.

Les moeurs reçurent l'atteinte funeste que le commerce des étrangers, la rivalité de puissance ou de crédit, l'esprit des conquêtes et l'espoir du gain, portent à un gouvernement fondé sur la vertu. Cette foule de citoyens obscurs qui servoient sur les flottes, et auxquels la république devoit des égards, puisqu'elle leur devoit sa gloire, contractèrent dans leurs courses les vices des pirates ; et devenant tous les jours plus entreprenans, ils dominèrent dans la place publique, et firent passer l'autorité entre les mains du peuple, ce qui arrive presque toujours dans un état où la marine est florissante. Deux ou trois traits montrent avec quelle rapidité les principes de droiture et d'équité, s'affoiblirent dans la nation.

Après la bataille de Platée, Thémistocle annonça publiquement qu'il avoit formé un projet important, et dont le succès ne pouvoit être assuré que par le secret le plus impénétrable.

Le peuple répondit : " qu'Aristide en soit le dépositaire, nous nous en rapportons à lui. "

Thémistocle tira ce dernier à l'écart, et lui dit : " la flotte de nos alliés séjourne, sans défiance, dans le port de Pagase ; je propose de la brûler, et nous sommes les maîtres de la Grèce " . " athéniens, dit alors Aristide, rien de si utile que le projet de Thémistocle ; mais rien de si injuste " . Nous n'en voulons point, s'écria tout d'une voix l'assemblée.

p181

Quelques années après, les samiens proposèrent

aux athéniens de violer un article du traité qu' on avoit fait avec les alliés. Le peuple demanda l' avis d' Aristide : " celui des samiens est injuste, répondit-il ; mais il est utile " .
Le peuple approuva le projet des samiens. Enfin, après un court intervalle de temps, et sous Périclès, les athéniens, dans plus d' une occasion, eurent l' insolence d' avouer qu' ils ne connoissoient plus d' autre droit des gens, que la force.

Súmese como [voluntario](#) o [donante](#) , para promover el crecimiento y la difusión de la [Biblioteca Virtual Universal](#).

Si se advierte algún tipo de error, o desea realizar alguna sugerencia le solicitamos visite el siguiente [enlace](#).



editorial del cardo